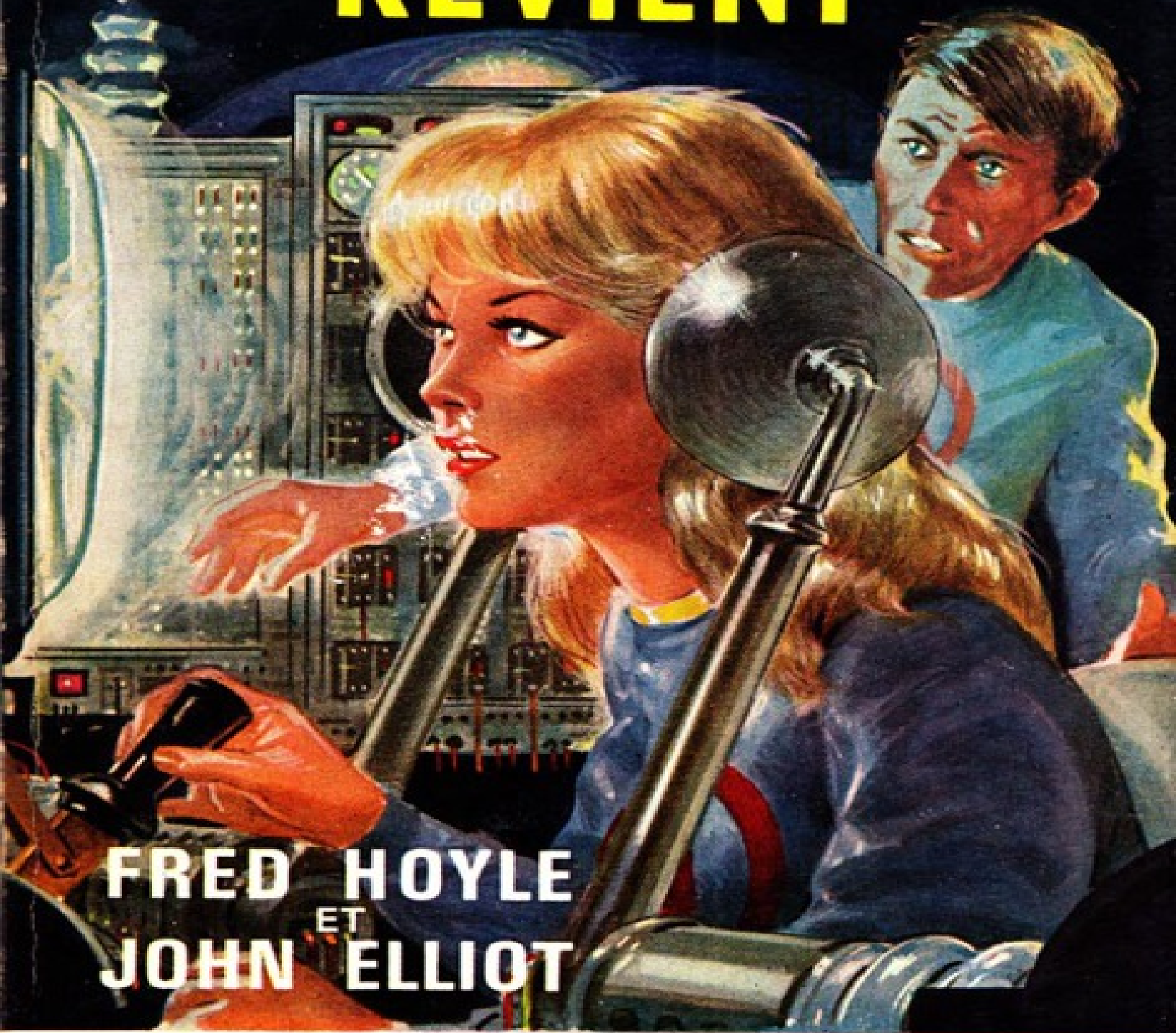


ANDROMÈDE REVIENT



FRED HOYLE
ET
JOHN ELLIOT

F L E U V E N O I R

ANTICIPATION

ANDROMÈDE REVIENT

OceanofPDF.com

FRED HOYLE et JOHN ELLIOT

ANDROMEDE REVIENT

COLLECTION
« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, bld Saint-Marcel - PARIS-XIII^e

OceanofPDF.com

Traduction et adaptation B.-R. Bruss

Le Titre anglais de cet ouvrage est :
ANDROMEDA BREAK TROUGH

© 1966 « Editions Fleuve Noir », Paris.

Fred Hoyle and John Elliot,
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

OceanofPDF.com

AVERTISSEMENT

« Andromède revient » fait suite à « A comme Andromède » dont voici le résumé :

Un message venu de la constellation d'Andromède est capté par un télescope géant, en Angleterre. Ce message contient le plan d'un ordinateur extraordinaire. Un jeune savant, John Fleming, et son ami Bridger construisent cette énorme machine dans un centre militaire de recherches, à Thorness en Ecosse. Et, grâce aux données qu'elle fournit ensuite, une biologiste, Madeleine Dawnay, fera naître une créature synthétique, une jeune femme très belle qu'on baptise naturellement Andromède et qui a le pouvoir de communiquer directement avec le ordinateur. Mais John Fleming a pris peur. Tandis que le gouvernement anglais, enchanté par toutes ces découvertes, qui sont d'ailleurs tenues secrètes, voit là le moyen d'accroître la puissance et la prospérité du pays, il considère, lui, que le ordinateur et la fille synthétique sont néfastes et obéissent à des créatures qui ne veulent certainement pas le bien de l'espèce humaine. Il n'a plus

qu'une pensée : détruire ce ordinateur. Il s'ensuit une série de péripéties dramatiques au cours desquelles, notamment, son ami Bridger – qui a vendu les plans de la machine à un certain Kaufmann, représentant de l'« Intel », consortium d'affaires sans scrupules – connaît une mort tragique. Mais, finalement, grâce à la complicité d'Osborne – un membre du gouvernement qui partage ses vues – et avec l'aide d'Andromède elle-même, qu'il a su gagner à sa cause, Fleming détruit le ordinateur de Thorness. Après quoi il fuit par mer avec Andromède et cherche refuge dans une petite île. Mais, dans une caverne où ils avaient trouvé un abri, la jeune femme tombe dans une nappe d'eau profonde. Et il la croit morte.

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

La sonnette d'alarme bourdonnait avec une paisible insistance juste au-dessus de la tête du capitaine Pennington, comme un discret écho de celle qui retentissait à l'extérieur de la salle de garde, remplissant de bruit le terrain de parade des *marines* du commando 173, quelque part dans le nord de l'Ecosse.

Pennington alluma sa lampe de chevet et se dressa sur son séant. Pendant quelques secondes, il contempla d'un œil ensommeillé la petite tige vibrante. Puis il pensa :

« C'est la sonnette rouge ! »

Il y avait la même dans les chambres de tous les officiers. C'était l'alerte n° 1. Et elle ne pouvait signifier qu'une chose : la troisième guerre mondiale venait d'éclater, et, dans ce cas, on avait sept minutes pour faire ce qui était prescrit.

Déjà, des hommes couraient dans les couloirs. Il bondit de son lit. Le téléphone sonna. Il sauta fébrilement sur l'écouteur.

— Ici, le major Quadring, lui dit une voix abrupte. Je m'excuse d'avoir provoqué cette panique. Mais c'était un ordre du ministère. Non, ce n'est pas la guerre. Mais néanmoins quelque chose de passablement moche, à Thorness. Un gigantesque incendie. Sabotage, probablement. Et peut-être venu de la mer. C'est pourquoi je vous ai lancé ce S.O.S.

— Thorness ! Mais c'est très gros, car...

— Vous l'avez dit. Mais réservez pour plus tard vos commentaires. Amenez-moi en vitesse quatre groupes, avec véhicules amphibies et hommes-grenouilles, naturellement. Je vous attendrai à l'entrée du camp. Dites à vos hommes de ne pas se disperser quand ils seront ici. Les gardes sont nerveux et ont la détente facile. C'est tout.

Pennington revêtit en hâte sa tenue d'assaut. Dehors, des hommes étaient déjà auprès des camions et des véhicules amphibies dont les moteurs ronflaient.

— Je vous ferai certainement plaisir en vous disant que ce n'est pas la guerre, leur cria le capitaine. Ça n'en est pas moins très urgent. Quelque chose de très grave s'est passé à Thorness. En route. Vous pouvez allumer vos phares.

Il sauta dans une Land Rover, et le convoi se mit en marche.

Il y avait une soixantaine de kilomètres de leur base jusqu'au promontoire désolé sur lequel se dressaient les installations de Thorness. Ils firent le trajet en quarante-cinq minutes. A l'entrée du camp, des gardes veillaient, avec des mitrailleuses et des projecteurs. Près d'eux, de grands chiens Doberman étaient assis, immobiles, impassibles. Quadring, un officier d'une quarantaine d'années au visage strict, les attendait.

— Dirigez-vous vers le parking sur la gauche, dit-il à Pennington. Dites à vos hommes de se détendre un peu, mais de ne pas s'éloigner de leurs voitures. Ensuite, je vous mettrai au courant...

La neige avait cessé de tomber. Il faisait noir dans le camp, mais quelques fenêtres étaient éclairées. Ce qui avait été le bâtiment du grand ordinateur n'était plus qu'un amas de décombres fumants.

L'instant d'après, Quadring amenait Pennington au poste de garde. Le capitaine s'avisa alors, sous la lumière crue de l'ampoule, que le major Quadring était un homme fatigué aux traits tendus, au regard visiblement soucieux. Le major remplit de thé deux tasses et y versa une forte rasade de rhum.

— Je suis désolé, dit-il, de vous avoir fait venir ici par une nuit pareille. Je crois que le ministère a exagéré un peu en me demandant de vous lancer l'alerte n° 1. Mais ils savent mieux que moi de quoi il retourne, bien qu'à mon humble avis de non-technicien tout cela soit un sale boulot.

Il se tut un instant, refusa une cigarette et reprit :

— Il y a un brouillard à couper au couteau au-dessus de la mer. Quand on descend vers le rivage, on croit s'enfoncer dans du coton. Ça se lèvera avec l'aube, j'espère, surtout s'il se met à pleuvoir. Ah ! c'est un endroit charmant. En tout cas, voici : quelqu'un ou quelque chose a attaqué le centre de Thorness il y a environ quatre heures et y a détruit ce qui lui sert de cerveau. Ce qui signifie, si ma tâche était aussi importante qu'on me l'a dit, que la Grande-Bretagne a perdu ce qui allait lui donner un renouveau de puissance et de prospérité et ce sur quoi les hommes d'Etat faisaient fond.

Pennington le regarda d'un air sceptique.

— Ne dramatisez-vous pas un peu ? fit-il. Tout le monde sait que Thorness était un centre de recherches sur les missiles et que le ordinateur rendait de grands services... Mais il n'était pas unique en son genre...

— Il était unique... Et ce n'est pas l'affaire des missiles qui importe le plus.

Pennington vida sa tasse en regardant son interlocuteur.

— Oh ! naturellement, j'ai entendu dans les bistrots quelques rumeurs bizarres...

— Mais rien qui se rapproche de la vérité. Le chef du service de sécurité m'a autorisé à vous mettre vaguement au courant. Auriez-vous par hasard entendu parler de l'expérience Dawnay dans les bistrots ?

— Non. Absolument pas...

— Ça prouve que mon propre service a bien fait son travail. Alors voilà ce dont il s'agit : Madeleine Dawnay est une sorte de vieille créature asexuée qui a travaillé à l'université d'Edimbourg et qui est un génie en biochimie. Pour autant que j'aie pu comprendre, le grand ordinateur l'a aidée à fabriquer des chromosomes synthétiques. En partant de là, elle a créé un embryon vivant.

— Humain ?

— Humain, oui, et du sexe féminin, et, en quatre mois, cette fille artificielle avait atteint une taille et un poids normaux.

— Fichtre ! Etait-ce un robot, ou quoi ?

— Pas un robot, mais bien une fille. En tout cas, elle avait l'air humain. Et belle par-dessus le marché. Je puis en parler. Je l'ai vue de près des dizaines de fois.

— Elle doit malgré tout inspirer quelque répulsion.

— Détrompez-vous. Tous ceux qui l'ont approchée, croyez-moi, la trouvent très séduisante. En fait, si Madeleine Dawnay l'a fabriquée, c'est le ordinateur qui a donné lui-même toutes les indications. Cette fille artificielle fut capable d'absorber la science du ordinateur avec une rapidité folle. Ensuite elle lui prépara ses programmes. Mais le ordinateur est maintenant détruit. Et la fille a disparu.

— Disparu ? Tout cela est inexplicable et presque impensable.

— Hé oui. Mais nous autres, militaires, nous ne sommes pas payés pour penser. Tout ce qu'on nous demande, c'est de la retrouver et de trouver ceux qui ont détruit la machine. Je doute pour ma part que ces derniers soient venus de l'extérieur. Ce fut un rapide travail d'experts. Le bâtiment était déjà en feu quand j'ai été alerté. Mais on a pu constater ensuite que le ordinateur avait été préalablement démoli à coups de hache dans ses organes essentiels. Quant à la fille – elle s'appelle Andra, diminutif d'Andromède, d'après le nom de l'étoile d'où serait venu le message qui a permis de construire le ordinateur – elle n'est pas seule à avoir disparu. Un jeune savant, John Fleming, s'est volatilisé lui aussi.

— Que sait-on de lui ?

— Un garçon bizarre, d'après ses fiches. Rien de précis, mais il se croit supérieur aux autorités. Il devait être amoureux de la fille. Ils collaboraient. Ils étaient souvent ensemble, dans le service ou hors du service.

— Ils pourraient donc être encore ensemble ?

— C'est très possible. Dès qu'il fera jour, vous vous occuperez d'eux. Un de mes gardes qui somnolait non loin de l'embarcadère pense avoir vu un homme et une femme monter dans un bateau et prendre le large...

— Ils auraient pu gagner un point quelconque de la côte et ensuite disparaître.

— Pas avec l'embarcation qu'ils avaient et qui ne contenait que peu d'essence dans son réservoir. Tout juste de quoi faire le tour de ce promontoire, ou de gagner une des petites îles voisines.

— Peut-être avaient-ils un rendez-vous en mer ?

— Avec un navire d'une puissance étrangère bien connue ? Peut-être... Mais la marine et l'aviation ont été alertées en même temps que vous et

passent l'océan au peigne fin. Je parie qu'ils ne trouveront rien. Et vous non plus, sans doute. Ce qu'il vous faut faire, c'est explorer l'île la plus proche...

Quadring se leva en ajoutant :

— Il est temps que vous y alliez. Quant à moi, il me faut maintenant rédiger mon rapport, et ce ne sera pas drôle ! Ah ! notez bien que si vous les trouvez, il faut absolument les ramener vivants. Alors, pas d'excès de zèle. On ne croit pas d'ailleurs qu'ils soient armés, et, même s'ils l'étaient, il est douteux qu'ils soient d'humeur belliqueuse. La capture de la fille est d'une importance capitale. Je vais vous conduire à l'embarcadère.

Sur le rivage, Pennington dut encore attendre une demi-heure que le jour se levât. Le brouillard commençait à se dissiper. La mer était grise. Ils partirent enfin. Le capitaine avait pris place dans le premier véhicule amphibie. Comme ils approchaient de l'île, il aperçut un homme qui se tenait prostré sur une plage minuscule et qui ne bougea pas quand le véhicule sortit de l'eau.

— Mon nom est Fleming, dit-il. Je vous attendais.

— Considérez-vous comme en état d'arrestation, lui lança Pennington. Où est la fille qui était avec vous ?

— Je ne sais pas. Elle a disparu, tout près d'ici, quand je cherchais un abri. J'ai retrouvé ses traces. Elles aboutissaient à une nappe d'eau profonde, au fond d'une caverne.

— Elle... elle se serait tuée ? demanda Pennington, surpris.

Fleming explosa :

— Ce sont eux qui l'ont tuée avec leur damné cirque ! Elle était blessée, brûlée gravement. Et épuisée. Si elle a glissé dans l'eau, elle n'a eu aucune chance d'en sortir.

— Nous allons voir ça, plonger dans ce trou.

— Faites-le. Vos patrons veulent leur livre de chair, vivante ou morte.

Pennington, après s'être fait montrer où était la caverne, dit à un de ses subordonnés :

— Ramenez cet homme au camp. Dites à Quadring que nous restons pour fouiller l'île.

*

* *

La ligne téléphonique directe entre Thorness et le ministère des Sciences à Londres n'avait pas cessé de fonctionner depuis que la nouvelle de la destruction du grand ordinateur avait été transmise au fonctionnaire de service. Le ministre lui-même arriva à son bureau à une heure indue : 9 heures du matin. Il était entré par une porte dérobée pour échapper à l'assaut éventuel des journalistes. Son secrétaire particulier, Brian Fothergill, était déjà là, calme et élégant comme de coutume.

— Avez-vous du nouveau sur ce gâchis de Thorness ? lui demanda le ministre d'une voix maussade. Le ministère de la Défense m'a réveillé à 5 heures du matin. Le Premier ministre a très mal pris la chose. Le conseil se réunit à 11 heures. A défaut d'une solution, il nous faut des informations. Mais je crains bien que nous ne soyons encore dans le brouillard.

— Pas tout à fait, monsieur. Voici les derniers renseignements que j'ai pu recueillir.

Le ministre lut les papiers que son secrétaire lui passa.

— Bon, bon, fit-il. Ou plutôt, mauvais, mauvais... Mais ce n'est pas votre faute. En somme, pour tout résumer, le ordinateur est détruit, la fille a disparu, le message venu d'Andromède et capté par le radiotélescope de Bouldershaw, ainsi que tous les calculs faits après coup, tous les documents scientifiques, se sont évanouis en fumée. Et un garçon nommé Fleming, qui m'a toujours paru bizarre et mal élevé, a disparu lui aussi. Il devait boire et être passablement coureur de jupons. Je soupçonne qu'il pourrait y avoir sous tout cela quelque histoire sexuelle. Mais c'est aux services de sécurité de s'en occuper. Il y a aussi cette note – qui me concerne davantage – d'après laquelle Osborne, le distingué secrétaire d'Etat permanent de notre ministère, a fait hier soir une visite à Thorness. Où est Osborne ? Disparu, lui aussi ?

— Non, monsieur. J'ai pu savoir qu'il devait arriver à Euston il y a une demi-heure. J'ai pris sur moi de lui dire que vous désiriez le voir immédiatement.

— Très bien. Je n'ai plus besoin de vous pour le moment. Envoyez-moi Osborne dès qu'il sera là. Et veillez à ce que je ne sois pas en retard au conseil.

Resté seul, le ministre se demanda ce qu'Osborne avait bien pu aller faire à Thorness la veille au soir. Et pourquoi il avait emmené avec lui quelqu'un dont le passage avait été enregistré au poste de garde, mais dont

le nom n'avait pas été relevé. La pensée que quelque scandaleuse affaire d'espionnage pourrait affecter le ministère des Sciences le mit en fureur.

Osborne parut sur ces entrefaites. Le ministre le toisa d'un œil coléreux et lui demanda sans préambule :

— Qui avez-vous emmené à Thorness avec vous ?

— Un assistant. Mon directeur de cabinet.

— Quel besoin aviez-vous d'un assistant pour cette visite nocturne ?

— Il était nécessaire qu'il fût au courant.

Le ministre se leva. Le calme d'Osborne le déroutait.

— Il n'avait pas emporté là-bas une bombe ?... Non, bien entendu. Mais vous savez tout ce que cela signifie. Nous avons perdu notre plus grand capital national en perdant le ordinateur et cette fille. Aucune possibilité ne nous reste de recréer tout cela. Nous étions redevvenus une grande puissance. Nous redégringolons au second rang, même au troisième.

Osborne restait silencieux, ce qui augmentait la fureur du ministre.

— Nous avons eu une chance, reprit ce dernier, qui ne reviendra peut-être pas dans un million d'années, et nous avons tout gaspillé ! Nous allons de nouveau être à la traîne de l'Amérique.

— Oui, fit enfin Osborne. Mais les Américains, nous pouvons les comprendre. Tandis que ces informations venues d'Andromède que nous avons utilisées, nous ne savions pas très bien à quoi elles allaient nous mener. Les premiers résultats semblaient splendides. Mais que serait-il arrivé ensuite ? Tout cela n'avait un sens que pour le ordinateur lui-même et pour cette fille, et aussi peut-être pour Fleming.

— Fleming ?

— Oui... Et qui nous dit que les lointaines créatures qui ont lancé ce message travaillaient pour notre bien plutôt que pour le leur ?

Le ministre alluma une cigarette.

— C'est ce que pensait Fleming, n'est-ce pas ?

— Oui, il pensait que c'était une tentative de mainmise sur l'espèce humaine. Je ne dis pas que c'est lui qui a détruit le ordinateur. Mais s'il l'a fait, pour ma part, je ne le blâme pas.

— En somme, vous êtes de son côté, Osborne ?

— Oui. Le côté perdant, bien entendu.

— J'avais espéré que vous pourriez nous aider à éclaircir tout cela. J'avais tort. Geers peut-être sait maintenant quelque chose sur ce qui s'est réellement passé dans ce maudit endroit dont il est censé être le directeur.

Le ministre décrocha son téléphone et demanda qu'on lui donnât Thorness. Osborne se retira discrètement, assez surpris d'être encore libre. Mais il n'éprouvait aucun regret d'avoir aidé Fleming et il espérait qu'on ne pourrait pas en faire la preuve.

Dans le couloir, il eut un sourire en pensant à l'état mental dans lequel devait se trouver Geers. En sa qualité de directeur du centre de Thorness, Geers était devenu un grand homme pour les ministères des Sciences et de la Défense. Il savait de quel côté son pain était beurré et il avait réussi à le faire beurrer des deux côtés. Mais maintenant, après la catastrophe inexplicable qui s'était abattue sur Thorness, toute la solennelle dignité qu'il affectait, la jugeant nécessaire pour un homme qui occupait un poste clé dans la technocratie scientifique nationale, avait fait place à un air traqué, à des yeux fatigués et anxieux derrière les lunettes, à une barbe mal rasée.

Au moment où Osborne quittait le cabinet du ministre, Geers était assis derrière son bureau d'acier et regardait les deux personnes qu'il avait convoquées : John Fleming et Madeleine Dawnay.

Cette dernière était assise près de la fenêtre. Elle avait terriblement maigri. Son visage était parcheminé. Elle buvait avec un visible plaisir le café qu'avait apporté la secrétaire de Geers.

— J'ai les ministères sur le dos, dit le directeur d'une voix plaintive. Celui de la Défense m'appelle toutes les cinq minutes, et tous les hauts fonctionnaires de celui des Sciences me harcèlent. Je ne sais que répondre, car je ne sais même pas ce qui s'est passé.

— Je ne le sais pas moi non plus, fit Madeleine Dawnay d'une voix paisible.

— Osborne est arrivé à la gare hier soir juste après dix heures, avec quelqu'un d'autre. Notre attachée de presse, qui les amena jusqu'ici en voiture, les fit aussitôt entrer dans le bâtiment du ordinateur. Dieu sait pourquoi... Mais je ne suis ici que le directeur. Ensuite, Osborne et son compagnon sont partis. Et l'opérateur de service est parti lui aussi et a bouclé les portes pour la nuit.

— Et Osborne est rentré à Londres ? demanda Fleming.

Le jeune savant se sentait mieux. Depuis qu'on l'avait ramené de l'île, il s'était rasé et avait pris un bain.

— Oui, fit Geers. Et personne d'autre n'est entré ensuite dans le bâtiment, sauf Andromède. Au bout d'un moment, un des gardes a senti une

odeur de brûlé. Il est allé jusqu'à la salle de contrôle qui était déjà pleine de fumée et où tout avait été saccagé.

— Où était alors Andromède ? demanda Madeleine.

— Partie par la sortie de secours, présume le garde. Il a trouvé un gant, un gant d'homme. Ne serait-il pas à vous ?

Geers posait la question à Fleming, tout en tirant de son tiroir un gant marron qu'il posa sur son bureau. Fleming ne prit même pas la peine de le regarder.

— Ainsi, vous savez tout ce qui s'est passé, reprit Geers. Deux personnes seulement le savaient. Vous et la fille. Et la fille est morte.

Fleming fit un signe d'assentiment et répéta :

— La fille est morte. Et voilà tout.

— Non, fit Geers, ce n'est pas tout. Il va vous falloir répondre à quelques questions. Vous êtes la seule personne qui désirait la destruction du ordinateur. Vous l'avez toujours désirée.

— Je crois, fit Madeleine Dawnay, que nous étions plusieurs à commencer à avoir des doutes sur les intentions du ordinateur.

Elle fut interrompue par l'entrée de la secrétaire qui annonça que le major Quadring était là et avait le rapport concernant les recherches faites dans l'Ile. Geers se leva.

— Ne bougez pas d'ici, ordonna-t-il à Fleming.

Ce dernier, quand le directeur fut sorti, dit à Madeleine Dawnay :

— Vous êtes fatiguée... Vous feriez mieux d'aller vous reposer.

— Je me sens très bien, dit-elle en riant. Je suis un vieil oiseau coriace. Mais, dites-moi, John, que s'est-il réellement passé ? C'est vous qui avez démolì le ordinateur, n'est-ce pas ?

— Il vaudrait mieux que vous ne soyez pas mêlée à cela.

— Comme je le serai de toute façon... Vous pouvez avoir confiance en moi. C'est Osborne, n'est-ce pas, qui vous a fait entrer en fraude dans le bâtiment ? Ensuite, vous et la fille, vous avez démolì et incendié le ordinateur.

— La fille est morte.

Il y eut une brisure dans la voix de Fleming, ce qui surprit la vieille femme.

— En tout cas, fit-elle, personne n'a de preuves contre vous.

Geers revint. Il semblait plus satisfait. Le major Quadring lui avait donné des informations intéressantes.

— Eh bien, Fleming, fit-il, dites-moi maintenant ce qui s'est passé quand vous êtes arrivés dans l'île.

— Vous voulez que je vous confirme ce que Quadring n'a pas manqué de vous dire ? Nous sommes entrés dans ces cavernes, et je l'ai perdue. Elle est tombée dans une nappe d'eau profonde. Pauvre, pauvre gamine !

— Je pensais, fit Madeleine, que vous ne considériez pas Andra comme une créature humaine.

— Elle l'était assez pour se noyer.

— Etes-vous sûr qu'elle est tombée dans cette nappe d'eau ? demanda Geers d'un air soupçonneux.

— Naturellement, j'en suis sûr. Ou bien ces *marines* ont-ils été assez stupides pour ne pas la repêcher ?

Geers considéra Fleming un instant.

— Ils ont plongé maintes fois et fouillé à fond cette pièce d'eau. Il n'y avait pas de cadavre.

— Elle devait être là, s'écria Fleming. Il n'y avait pas d'autre possibilité. Ils n'ont pas fouillé assez minutieusement.

Fleming, pourtant, était déconcerté.

— Je vais vous y emmener, dit-il brusquement.

— Non, impossible. Vous êtes en état d'arrestation...

— Faites ce qu'il vous demande, dit alors Madeleine Dawnay. Il connaît l'endroit. Et il désire, encore plus que vous, retrouver Andromède.

Geers finit par accepter de mauvaise grâce. Les deux hommes mirent des vêtements chauds et des bottes. Ils prirent des torches électriques puissantes. Ils gagnèrent l'embarcadère et montèrent dans un canot automobile. Une demi-heure plus tard, ils prenaient pied dans l'île. Ils n'avaient pas échangé une parole pendant le trajet. Ils se dirigèrent vers l'entrée des cavernes. Des mouettes, dérangées, tourbillonnaient autour d'eux.

— Vous êtes sûr que c'est par-là ? demanda Geers quand ils furent sous la voûte rocheuse.

— Sûr. Et voici l'entrée de la galerie qui mène à cette caverne où il y a une nappe d'eau. Vous voyez dans le sable les traces des pas des *marines*...

Mais Fleming, brusquement, changea de direction.

— Où allez-vous ? lui demanda l'autre.

— Je veux jeter un coup d'œil par ici. Il y a aussi une nappe d'eau dans une autre caverne où mène cette galerie.

— Vous croyez que les *marines* n'ont pas plongé au bon endroit ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Même Quadring et l'officier qui s'en est occupé ne sont pas stupides à ce point. Ils sont allés où je leur ai indiqué. Je veux vérifier autre chose...

— Bon, bon. On verra bien...

Le passage se rétrécissait, était encombré d'éboulis. Geers se prit le pied entre deux rochers et tomba, se meurtrissant l'épaule. Il poussa un grognement de douleur.

— Vous vous êtes blessé ? demanda Fleming. Je vois bien que vous n'êtes pas très entraîné à explorer des cavernes. Restez où vous êtes. Je vais aller jusqu'au fond. Ce ne sera pas long.

Geers se releva péniblement et gagna un endroit où la galerie était plus large. Le bruit des pas de Fleming se perdit peu à peu dans les ténèbres. Pendant une longue minute, ce fut le silence lourd et froid des lieux souterrains. Puis Geers entendit, très net, le bruit d'une pierre qui frottait contre la paroi rocheuse. Il y eut un « flocc » quand la pierre tomba dans l'eau. Il s'immobilisa. Il entendit une autre pierre faire « flocc », puis des graviers. Geers, à la fois excité et effrayé, appela Fleming. Celui-ci revint très vite.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— N'avez-vous pas entendu un bruit ? Avez-vous trouvé quelque chose ?

— La nappe d'eau est très profonde, comme l'autre. Et je crois que les deux cavernes ne sont séparées que par une paroi peu épaisse. Les eaux qui s'y trouvent doivent communiquer entre elles, par-dessous – une sorte de siphon en forme de U. Ce qui tombe d'un côté, peut passer de l'autre...

— Vous voulez dire que...

— Je n'en sais rien. Le cadavre est peut-être là. Il faudrait fouiller aussi cette seconde pièce d'eau.

Geers eut un frisson, bien qu'il ne fût pas tellement froid.

— Est-ce vous, demanda-t-il, qui avez jeté des cailloux dans l'eau ?

— Non, fit Fleming, étonné. Pourquoi cette question ?

— Tenez, écoutez, ça recommence...

Ils s'avancèrent jusqu'au bout de la galerie. Bientôt leurs torches éclairèrent la nappe d'eau noire qui s'étendait assez loin sur la gauche, dans un renfoncement. Les parois de la caverne étaient humides et d'un gris sombre. Tout au fond de la partie la plus éloignée, dans une sorte de

crevasse, ils aperçurent brusquement, dans le mince faisceau lumineux d'une de leurs torches, quelque chose de blanc. Fleming avança, à grands pas.

— Qu'est-ce que c'est ? lui lança Geers.

— C'est elle... Venez m'aider à la sortir de là...

Il fallait, pour l'atteindre, marcher sur une corniche étroite et glissante, au bord même de l'eau. Geers hésita à s'y engager.

— En tout cas, éclairez-moi, lui cria le jeune savant sur un ton coléreux.

Quand il arriva auprès d'Andromède, il crut qu'elle était morte. Ses vêtements mouillés collaient à son corps. Son visage était glacé. Quand il l'eut soulevée dans ses bras, avec de grandes difficultés, il la trouva légère et comprit combien cette *femina sapiens* était fragile. Avec d'infinies précautions, il franchit à rebours le passage dangereux et la déposa sur le sable, aux pieds de Geers.

— Est-elle... morte ? fit celui-ci.

Pâle et blonde, avec son superbe visage, elle avait l'air d'une jeune déesse qui a rendu son dernier souffle. Fleming lui souleva la paupière. L'œil bleu semblait ne rien voir et n'eut aucune contraction quand il l'éclaira violemment. Il lui tâta le pouls et sentit un vague frisson, mais sans savoir si ce frisson n'était pas dans ses propres doigts.

— Je ne sais pas, dit-il. Je ne suis pas médecin. Il m'a semblé... Elle avait un cœur plus solide que les nôtres...

Il souleva la jeune femme, la fit s'asseoir. Sa tête retomba en avant, mais elle poussa une faible plainte.

— Elle vit ! s'écria Geers d'une voix triomphante.

Fleming sortit un flacon de sa poche. Il se pencha vers Andromède et murmura.

— Avalez une goutte de ça, ma chérie...

Il glissa le goulot du flacon entre les lèvres serrées d'Andra. Les deux hommes, immobiles, attendirent la réaction. Elle fut lente. Puis les paupières battirent. Fleming écartait doucement du visage de la fille ses longs cheveux.

— Maintenant essayez d'avaler toute une gorgée.

Andra eut un léger hoquet, puis absorba une cuillerée du vigoureux breuvage.

— Comment a-t-elle pu venir là ? demanda Geers.

— Par le siphon entre les deux nappes d'eau. Elle est tombée de l'autre côté, dans l'autre caverne. Elle est ressortie par ici. Dieu sait comment, avec ses blessures, elle a pu se tirer de là.

Les mains d'Andra étaient enflées et décolorées, les doigts brûlés. Geers frissonna de nouveau.

— Il faut la ramener au camp, dit-il. Peut-être alors découvrirons-nous toute la vérité sur cette maudite affaire.

— C'est ça ! éclata Fleming. Elle est à moitié morte, et vous ne songez qu'à la cuisiner !

Il sentit Andromède se raidir entre ses bras comme si elle avait compris et voulait encore fuir. Il l'enveloppa soigneusement dans son manteau et lui dit :

— Tout va bien, maintenant. Nous allons prendre de longues vacances. Vous me reconnaissez, n'est-ce pas ?

Elle le regarda, les yeux grands ouverts, et fit un signe de tête affirmatif, presque imperceptible. Il se sentit ridiculement heureux.

— Très bien, dit-il. Je vais vous emporter. Ne remuez pas les mains.

Il la souleva comme un bébé, et elle abandonna sa tête sur son épaule. Geers, qui n'avait pas fait mine de l'aider, marchait devant lui. Soudain, Fleming lui fit un croc-en-jambe. Le directeur de Thorness tomba de tout son long. Il avait lâché sa torche. Fleming l'écrasa d'un coup de talon.

— N'ayez pas peur, ma chérie, dit-il à Andra. Nous allons fuir.

Ils avaient déjà atteint le canot alors que Geers continuait à avancer à tâtons dans les éboulis.

Le jeune savant déposa avec précaution son précieux fardeau au fond de l'embarcation et essaya de mettre le moteur en marche. Andra poussa un faible gémissement. L'une de ses mains avait heurté le rebord tandis qu'il la posait.

Le moteur fit des manières. Il toussait, sans se décider à marcher à plein régime. Geers était parvenu à sortir des cavernes et s'avancait maintenant vers eux à travers la petite plage. Il gesticulait. Il approchait. Mais, soudain, le moteur ronfla. Le canot fit aussitôt un bond en avant.

La mer était assez calme. L'île la protégeait des grands remous de la marée. Sur la rive, les pieds dans l'eau, Geers gesticulait toujours et lançait des imprécations incohérentes.

Fleming ne lui accorda même pas un regard. Il vérifia quelle était la quantité d'essence qu'il y avait encore dans le réservoir. Puis il enveloppa

soigneusement Andra dans son manteau.

Le canot allait un peu en zigzag, à cause des courants assez violents qui se formaient entre l'île et la côte. Fleming, lorsqu'il avait fui, n'avait pas de but précis. Sa seule pensée avait été d'éloigner Andromède de Geers et de tout ce que représentait celui-ci.

Maintenant, il avait le temps de réfléchir. Mais pas beaucoup de temps. La mer devenait plus houleuse. D'immenses étendues d'eau agitée s'épalaient sous son regard. La navigation avait toujours été difficile dans ces parages où il y avait beaucoup d'îlots et d'écueils.

Il ne pouvait pas aller n'importe où. Mais il lui fallait trouver un abri, au moins un abri provisoire. Peut-être le cottage isolé et abandonné de quelque pauvre fermier, ou la baraque d'un amateur d'oiseaux qui venait là pour les observer. Ces constructions étaient faites pour résister au froid et aux tempêtes, et aussi solides que les rochers sur lesquels elles étaient bâties. S'il en trouvait une, cela lui donnerait un peu de répit pour examiner ce qu'il ferait ensuite.

Il se mit à pleuvoir. De la neige fondue, qui lui arrivait dans le visage. Le vent secouait le canot, qui embarqua un peu d'eau, mouillant les cheveux d'Andromède. Elle poussa un petit cri et leva une de ses mains.

Fleming fit tourner le moteur plus vite encore. Il ne servirait à rien d'économiser l'essence. Ce qu'il fallait maintenant, c'était accoster quelque part au plus vite, avant que la tempête ne se déchaînât ou que la nuit ne tombât.

Pendant une heure, il se dirigea vers le nord, l'œil aux aguets, l'oreille tendue. Il n'entendait rien d'autre que le hurlement de plus en plus furieux du vent et le bruit des vagues. Mais, bientôt, à travers le brouillard déchiqueté, se détachant sur le gris crépusculaire du ciel, il aperçut une grande masse rocheuse.

Il ralentit. Il n'avait aucune idée précise de l'endroit où il était. Il ne désirait pas accoster au hasard et courir le risque de tomber entre les bras des policiers ou de quelque citoyen qui irait aussitôt les prévenir.

Il crut se rappeler que ce qu'il voyait était une petite île qu'il avait visitée pendant l'été. Mais tous ces îlots, dans ces parages, avaient le même aspect, surtout par un temps pareil. Tout ce dont il put s'assurer, c'est qu'il s'agissait d'une île, d'une petite île. Les mouettes y étaient nombreuses, et beaucoup s'envolèrent, effrayées par le bruit du moteur. La falaise

descendait d'une façon abrupte jusque dans la mer. Pourtant, par endroits, il y avait de petites plages.

Sans hésitation, Fleming dirigea son bateau sur l'une d'elles et alla s'échouer sur le sable.

Il sauta à terre, examina l'endroit, puis retira du canot Andromède qu'il alla déposer doucement sur un rocher, à l'abri des vagues. Il revint vers l'embarcation, la fit pivoter sur elle-même, actionna le moteur, le fit marcher à plein régime, puis poussa l'embarcation et la fit basculer. Elle piqua du nez, s'emplit d'eau tout en fonçant vers le large et, bientôt, sombra.

Fleming reprit la fille dans ses bras, la souleva et se mit à gravir un mauvais sentier. Il savait ce qu'il faisait. Un peu avant de se décider à accoster, il avait aperçu dans l'île, à travers la brume, une lumière jaunâtre et pâle. Il devait y avoir une maison à quelques centaines de mètres.

Le sentier déboucha, au haut de la falaise, sur un terrain moins accidenté couvert d'herbe maigre. Il revit la lumière : une étroite fente de clarté, entre des rideaux sans doute. Il ne se demanda pas qui pouvait vivre là, gardien, opérateur de radar, observateur des trajectoires de missiles ou ermite. Le plus urgent pour le moment était de trouver un endroit où Andromède eût chaud et pût être soignée. Elle était maintenant aussi inerte que lorsqu'ils l'avaient trouvée au fond de la caverne.

CHAPITRE II

L'ambassade d'Azaran à Londres était facile à repérer dans la longue rangée de maisons édouardiennes dont les occupants se plaisaient à dire qu'ils étaient dans le quartier chic de Belgravia alors qu'en fait ils appartenaient à celui de Pimlico. Elle était facile à repérer parce qu'elle avait été repeinte à neuf – ce qui n'était pas le cas des autres maisons – et qu'on y voyait un drapeau ainsi qu'une belle plaque de cuivre bien astiquée.

L'intérieur était luxueux. Le bureau de l'ambassadeur témoignait de tous les raffinements du goût, qui ne sont possibles que quand l'argent ne compte pas. Il faut dire que l'Azaran, depuis quelques années, connaissait une prospérité remarquable parce que des géologues anglais y avaient découvert sous le désert une immense nappe de pétrole.

Le colonel Salim, son représentant accrédité à la cour de Saint-James, avait été l'homme fort de la révolution dans ce pays. Il avait travaillé dur pour se rendre indispensable aux yeux de l'homme dont les hasards et les

intrigues avaient fait un président, et sa récompense avait été le meilleur poste diplomatique que ce président pouvait lui offrir.

Au reste, seule la Grande-Bretagne comptait vraiment pour les Azaranais, car elle était pratiquement la maîtresse de l'économie nationale.

Salim adorait vivre en Occident. C'était un homme dur, mais avec des côtés d'idéaliste. Sa religion ne l'empêchait pas d'apprécier l'alcool, et il avait un faible pour les femmes occidentales. Mais il nourrissait des ambitions. Il souhaitait prendre le pouvoir dans son pays. Le travail sédentaire, la bonne chère le faisaient grossir, empâtaient son beau visage, bien qu'il fût encore assez jeune. Ce jour-là, il marchait de long en large dans son bureau, énervé, impatient. Il se retourna brusquement quand un serviteur vint lui annoncer la visite de Kaufmann.

— Faites-le entrer immédiatement, dit-il.

En hâte, il retourna s'asseoir derrière sa table de travail.

Kaufmann était un homme assez corpulent, de taille moyenne, qui se tenait très droit. Salim devina qu'il avait du être militaire, peut-être officier de S.S. Aucune importance. Il invita son visiteur à s'asseoir.

Kaufmann, qui avait légèrement incliné le buste en souriant, prit place dans un fauteuil. Il portait des lunettes aux verres épais. Il examinait l'ameublement du coin de l'œil. Il déclara sur un ton déférent qu'il avait été chargé par ses supérieurs de se mettre à la disposition de l'ambassadeur.

— Ainsi donc, l'« Intel » s'intéresse de plus en plus à nous ? fit Salim. Que vous a-t-on dit d'autre ?

— Rien de particulier...

Salim tendit une boîte de cigarettes à son interlocuteur, mais celui-ci préféra fumer un de ses propres cigares. L'ambassadeur étala sur son bureau quelques photographies.

— Vous vous intéressez à l'archéologie, monsieur Kaufmann ? Mon pays est riche en vieilles reliques : temples grecs, arènes romaines, châteaux des Croisés... Mais parlons de l'« Intel »... Ainsi donc, vos chefs tournent leurs regards vers mon petit pays insignifiant...

— S'ils le font, c'est sans doute parce qu'ils tiennent à jour leurs informations commerciales. Simple routine, d'ailleurs.

— Soyons francs, dit Salim en se frottant les mains. Vous représentez une organisation commerciale, disons un trust, si cela ne vous choque pas, et sans doute le plus puissant qui existe en Occident. Aucun gouvernement ne sait exactement jusqu'où s'étend votre pouvoir... Toutefois, vous avez

vous-mêmes des ennuis. Le Marché Commun vous gêne... Vous avez été obligés d'installer votre siège social en Suisse... Mais, même là, on commence à avoir l'œil sur vous. Vous êtes, en fait, une organisation apatride...

— Nous avons des bureaux dans au moins soixante pays, et de l'influence dans autant d'autres...

— Je sais. Quant à nous, et vous le savez sans doute bien que ce soit encore archisecret, nous envisageons de rompre nos liens avec la Grande-Bretagne en ce qui concerne le pétrole... Le pétrole, d'ailleurs, n'est pas tout. Nous pensons à des choses plus intéressantes encore, pour vous et pour nous.

L'ambassadeur se leva et se dirigea vers une carte du Proche-Orient accrochée au mur. Il reprit :

— Vous voyez cette petite zone de couleur rouge. C'est mon pays. Il pourrait devenir le quartier général de l'« Intel », et personne ne viendrait mettre son nez dans vos affaires. En retour, nous ne vous demanderions qu'une aide technique – des experts – pour nos propres projets.

Salira retourna s'asseoir et ajouta :

— Que savez-vous de Thorness ?

Kaufmann réfléchit un instant.

— Thorness ? fit-il comme si ce mot ne signifiait rien pour lui.

— J'ai mes informations, dit Salim avec un geste d'impatience. Je sais que vous avez été en contact avec le centre expérimental de Thorness. Officieusement, bien sûr. Sans doute pourriez-vous même nous expliquer de quelle façon malencontreuse est mort Bridger, un des savants de ce centre. Mais passons. Je voulais simplement vous montrer que j'étais au courant...

— Pas tout à fait... Le centre de Thorness vient d'être virtuellement détruit... Le ordinateur et tout ce qui s'y rattache. Tout a sauté et a été incendié... détruit...

— Détruit ?

— C'est exact.

Salim parut décontenancé. Il agita furieusement la main pour chasser la fumée du cigare de son interlocuteur. Et il fut saisi d'un brusque et incroyable accès de rage.

— Allez fumer ailleurs, dit-il. Votre cigare pue...

Kaufmann éteignit calmement celui-ci.

— Dois-je comprendre que l'entretien est terminé ?

Salim regarda les papiers qu'il avait devant lui. Tout avait changé. Mais, brusquement, il comprit ce que sans doute on attendait de lui. Peut-être, après tout, le destin avait-il mystérieusement travaillé dans son intérêt, même malgré cette débâcle de Thorness. Une possibilité d'action se dessinait dans son esprit.

— Il y a à Thorness, dit-il, un professeur du nom de Madeleine Dawnay. Je lui offre un poste à notre service gouvernemental de recherches biologiques. Il y a aussi un certain docteur Fleming.

— Un garçon au caractère difficile. Je ne serais pas surpris qu'il fût pour quelque chose dans la tragédie de Thorness.

— Ah ? En tout cas, vous êtes d'avis que c'est un esprit brillant. C'est lui, n'est-ce pas, qui construit le ordinateur ?

— Tous ses collègues le détestent.

— Mais le gouvernement d'Azaran ne le détesterait pas... Eh bien, je crois que le président de mon pays confirmerait volontiers son offre à l'« Intel » si l'« Intel » acceptait ce que nous désirons – c'est-à-dire de nous envoyer des spécialistes, y compris Fleming. Et même surtout Fleming. Qu'en pensez-vous ?

Kaufmann avait tiré son étui à cigares, mais le remit dans sa poche.

— Si mon hypothèse sur Fleming est exacte, il doit être arrêté à l'heure qu'il est.

— Eh bien, dans ce cas, continuez vos investigations. Et tenez-moi au courant. Prudemment. Je suis un diplomate.

— Vous pouvez compter sur moi, Excellence.

*

* *

Fleming s'approcha précautionneusement du cottage. Bien qu'il fût anxieux de mettre Andromède à l'abri, il ne voulait pas se jeter dans les bras de l'ennemi. Le cottage avait l'aspect typique de ceux des petits fermiers dans cette région. Il était laid, mais solide, et devait offrir à l'intérieur un certain confort.

John Fleming se glissa jusqu'à la fenêtre qu'ornaient de vieux rideaux de cretonne. Il vit, assis derrière une table, un homme au visage pâle et ascétique dont l'air de jeunesse était démenti par ses cheveux gris et des rides autour de ses yeux. Il devait avoir entre quarante et cinquante ans. Il

portait un sweater de bonne qualité, mais très vieux. Il tenait un crayon qu'il agitait devant lui, tout en parlant, mais il était visiblement seul. Dans la pièce, on voyait de vieux meubles trapus et des livres un peu partout, mais personne d'autre.

John se décida à frapper à la lourde porte de chêne. Un verrou fut tourné à l'intérieur. La porte s'entrebâilla.

— Qui êtes-vous ? Que désirez-vous ?

— Laissez-nous entrer, mon oncle, dit Fleming. Je vous donnerai des explications plus tard.

L'homme les fit entrer. Il regardait d'un œil soupçonneux la fille inconsciente qui reposait dans les bras de Fleming.

— Vous n'êtes pas mon neveu, dit-il. Et je n'ai certainement jamais vu cette jeune dame.

— Non, dit John. Si je vous ai appelé oncle, c'est en vertu d'une vieille coutume runique...

Il déposa doucement Andromède sur un divan près du feu. L'homme les regardait avec intérêt.

— Pouvons-nous rester un peu chez vous ? demanda Fleming.

— Je pense, fit l'autre sans enthousiasme. D'où venez-vous ?

— De la mer. En bateau. Le bateau a sombré. Du moins je l'espère.

— J'avoue que je vous comprends mal.

— Excusez-moi... Nous sommes en piteux état... Un sale temps pour une promenade en mer.

Leur hôte regardait Andromède. Il frissonna en voyant ses mains.

— Que lui est-il arrivé ?

— Elle s'est brûlée en touchant un fil électrique à haut voltage. Auriez-vous quelque chose de chaud ? De la soupe ?

— En boîte, oui. Je vais aller en chercher. Votre visite est si inattendue. Je m'appelle Preen. Adrian Preen. Je... je suis écrivain...

Il disparut derrière une porte qu'il ferma. Andra frissonna, gémit, ouvrit les yeux. Fleming s'agenouilla près d'elle.

— Comment vous sentez-vous ?

— Mieux maintenant. Mais j'ai des lancées dans les mains. Que s'est-il passé ?

— Nous sommes en fuite, dit-il en lui caressant les cheveux. Nous nous sommes enfuis il y a déjà deux nuits, après avoir détruit le ordinateur. Vous vous souvenez...

— Le ordinateur ? Quel ordinateur ? Je ne peux rien me rappeler.

— Cela reviendra... Ne vous tracassez pas.

Il se leva, regarda sur la table, y lut le titre d'un manuscrit : *Sir Gawain et le Chevalier Vert*. Cela le surprit. Il se demanda comment Preen pouvait gagner sa vie en écrivant des choses pareilles.

L'homme revint au bout d'un moment, portant sur un plateau des bols fumants. Il posa le plateau sur une chaise, près d'Andra.

— Fameux, dit Fleming, qui prit une cuiller et se mit à faire manger la jeune femme.

Elle absorba le potage épais et chaud avec avidité.

— Cette île n'est-elle pas l'île Soay ? demanda John.

— Non. Mais elle est tout à côté, et plus petite.

— Vous êtes le seul habitant ?

— Exact. Et vous avez été une surprise pour moi, vous savez. Puis-je vous demander votre nom ? Notez que je ne le fais pas par courtoisie.

— Fleming. John Fleming.

— Vous êtes mes hôtes... Reposez-vous. Personne ne vous dérangera dans cette île. C'est pour cela que je l'ai choisie.

— Mais vous ne nous dites pas pourquoi...

Preen hésita un instant.

— Je suis venu ici parce que j'y suis en sécurité. En tout cas, relativement. J'ai toujours protesté contre les bombes atomiques et autres choses de ce genre, ce qui me valut des ennuis. J'ai préféré me retirer de la circulation...

Fleming, qui s'était mis à manger lui aussi, déclara :

— Eh bien, nous sommes trois dans le même cas. Mais quand les bombes tomberont et que vous serez la dernière oasis de vie et de savoir, comment vous défendrez-vous contre les pirates ?

Leur hôte eut un sourire complice et leur montra un pistolet automatique.

— Eh bien, fit John, nous pourrions dormir en sécurité cette nuit.

Le jeune savant pensa qu'ils étaient bien tombés. Ils aménagèrent ce qu'il fallait pour dormir, des matelas, des couvertures tirées d'un grand placard. Ils se couchèrent, éteignirent les lampes, et, bientôt, Fleming, qui était épuisé, sombra dans un profond sommeil.

* *

Il fallut trois heures pour que l'absence de Geers et de Fleming commençât à paraître bizarre. Pennington renvoya des *marines* dans l'île, où ils retrouvèrent le directeur. Mais avant que des mesures aient été prises pour poursuivre les fugitifs, la nuit était tombée, et il faisait un temps effroyable.

Geers, en piteux état, assis dans son bureau devant une boisson chaude, se demandait quelles allaient être les répercussions à Londres. Il pressait Quadring et Pennington de faire quelque chose. Mais il ne pouvait retarder indéfiniment le moment d'annoncer au ministère cette nouvelle tuile.

Le ministre des Sciences prit lui-même la communication. Il resta d'abord silencieux, puis son commentaire d'allure bénigne fut pire que les pires reproches :

— C'est très fâcheux, et vous avez toute ma sympathie dans cette regrettable situation. Comptez sur moi pour présenter les choses au mieux au Premier ministre. Je dois vous dire qu'il est d'avis, comme moi, que vous vous êtes entouré d'imbéciles et de traîtres. Il est dans un état de grande fureur. Mais comptez sur moi...

Le ministre téléphona aussitôt à Downing Street, où il eut le chef de cabinet du grand patron.

— Je viens d'avoir Thorness, mon cher Willie, lui dit-il. Geers a retrouvé la fille, mais ce maudit idiot l'a laissé filer avec Fleming. Ce Fleming semble l'avoir enlevée. Très romantique... Geers a ensuite donné des ordres stupides à la marine et à l'aviation... Ça ne mènera à rien. Mais dites officiellement au patron que tout est mis en œuvre pour que tout soit passé au peigne fin... Le topo habituel... J'envoie Osborne à Thorness pour qu'il essaie de tirer de tout cela quelques conclusions cohérentes...

Osborne partit très tôt dans la matinée en avion spécial. A midi, il était dans le bureau de Geers. Ce dernier, pour la première fois de sa vie, avait la sensation d'être mal peigné et peu présentable. Il détestait Osborne depuis longtemps. Et le fait que celui-ci vînt enquêter sur des choses dont il avait la responsabilité le rendait plus furieux encore.

— Rien de nouveau, naturellement ? demanda Osborne.

— Il nous faut attendre. C'est ma faute. Je n'aurais pas dû...

— Peu importe qui est responsable, maintenant que le mal est fait. Comment va Madeleine Dawnay ?

— Beaucoup mieux, fit Geers, méfiant.

— J'en suis heureux pour elle. Mais il ne lui reste plus grand-chose à faire ici, maintenant que le ordinateur est détruit...

— Il ne reste plus grand-chose à faire pour aucun de nous.

— Nous avons une proposition pour elle, qui émane du gouvernement d'Azaran. En fait, du colonel Salim, l'ambassadeur.

— Qu'est-ce qu'ils attendent d'elle ?

— Ils ont besoin d'un biochimiste.

— Pourquoi diable ? Mais, après tout, c'est elle que ça concerne. Pour ma part, j'ai d'autres soucis. Je ne sais si cela l'intéressera...

— Demandez-le-lui. Et faites connaître sa réponse au ministère. Il ne faudrait pas trop tarder.

— Très bien, grommela Geers.

Le téléphone sonna, et il décrocha. Quand il raccrocha, il avait un sourire.

— On a retrouvé une épave, dit-il. Celle du canot avec lequel Fleming est parti. On l'a parfaitement identifié. Pas de cadavres aux alentours.

— Où ça ?

Geers se dirigea vers une carte murale.

— A peu près ici. Un peu au sud de Barra. Il fallait que Fleming soit fou pour se risquer dans cette zone avec un temps pareil. La marine continue les recherches...

*

* *

C'était une journée relativement chaude pour la saison. Il pleuvait. Sur mer, la visibilité était de plus en plus mauvaise. Fleming trouvait ce temps-là parfaitement en harmonie avec la situation.

Il était sorti faire un tour dans l'île. Il entendit les sirènes d'un destroyer. Puis il perçut des voix rauques qui lançaient des jurons.

Il n'avait pas dit à Preen qu'Andromède et lui pouvaient faire l'objet de recherches sur une grande échelle. Preen, visiblement, n'était pas enclin à les questionner. Un homme qui comme lui avait eu des ennuis ne pouvait pas ignorer l'existence du centre de Thorness et ne pas se demander si ce garçon et cette fille n'avaient pas quelque rapport avec celui-ci et s'ils n'avaient pas d'impérieuses raisons de se cacher. Fleming, pourtant, n'était

pas inquiet au sujet de Preen. Le côté anarchiste de cet homme lui semblait une garantie qu'il n'allait pas courir les dénoncer. John était beaucoup plus préoccupé par l'état d'Andromède. Il craignait qu'en raison même de sa nature elle ne pût pas résister à l'infection microbienne aussi bien qu'une créature humaine. Il fallait que quelqu'un de qualifié s'occupât d'elle.

Tout le jour, des bateaux patrouilleurs croisèrent autour de l'île. L'après-midi, le temps s'étant éclairci, il vit même des hélicoptères. Il se précipita dans le cottage et éteignit le feu dans la cheminée.

— Ce n'est pas la peine d'éveiller leur curiosité en faisant de la fumée, dit-il à Preen. Ils pourraient la voir s'ils descendent plus bas.

Preen se contenta de grommeler et se remit à lire un vieux livre qu'il annotait.

Andra était paisiblement assise sur le sofa. Elle était sortie faire un tour avec Fleming après le déjeuner frugal, mais la fatigue l'avait vite terrassée, et son compagnon avait dû la porter pour la ramener au cottage. Cela accrut l'inquiétude du jeune savant. Elle était visiblement à bout de forces, et, en outre, son esprit semblait vide. Elle ne se souvenait de rien. John s'était assis auprès d'elle et la tenait par les épaules.

— Essayez de vous rappeler ce qui est arrivé, lui dit-il.

Elle le regarda comme l'eût fait un enfant effrayé.

— Tout est brouillé, murmura-t-elle. J'ai couru, puis je suis tombée. Dans l'eau.

Fleming se leva et chercha des ciseaux sur la cheminée.

— Je ne crois pas, dit-il, que ce méchant pansement que je vous ai mis hier soir autour des mains était une bien bonne idée. Il y a beaucoup de suppuration. Il me faut couper ça.

Avec une douceur presque féminine, il se mit à la panser. Il se penchait pour qu'elle ne vît pas ses propres mains.

— Avant notre fuite... Vous ne vous rappelez rien ?

Elle répondit d'une voix hésitante, non seulement parce qu'elle fouillait dans sa mémoire, mais parce qu'elle souffrait terriblement.

— Il y avait un camp, une sorte de camp, avec des bâtiments bas, en ciment... Nous étions là, et beaucoup d'autres personnes.

— Et la machine ? Vous rappelez-vous la machine ?

— Oui, dit-elle. Elle était grande... Elle bourdonnait toujours et parfois cliquetait... Il y avait des chiffres, énormément de chiffres... Mais je ne peux pas me souvenir de ce qu'ils signifiaient.

— Très bien, fit Fleming. Nous nous passerons d’eux désormais. Ils ne signifient plus rien pour vous ni pour personne. C’étaient des chiffres malfaisants...

Il s’interrompit brusquement. Il venait d’arracher le pansement d’une des mains, emportant une croûte avec. Ce qu’il vit n’était pas beau. La gangrène ? Il espérait que non. Le bras était enflé.

— Preen, fit-il, venez voir ça.

Leur hôte posa son livre et vint jeter un coup d’œil sur la main d’Andromède.

— Ma pauvre enfant ! fit-il. Comment pouvez-vous endurer cela ?

Fleming le prit à part et lui dit :

— Cela m’ennuie beaucoup de vous demander encore une faveur. Puis-je vous emprunter votre bateau ?

— Pourquoi ? Où voulez-vous aller ? Chercher un médecin pour cette fille ? Et l’amener ici ?

Cette idée ne semblait pas lui plaire beaucoup.

— Non, dit Fleming. Pas un médecin, mais quelque chose de mieux qui la guérira. Je ne ramènerai personne ici. Je vous le promets.

Preen, l’air sombre, consentit à prêter son bateau. Puis il eut hâte de voir partir Fleming. Plus vite il partirait, plus vite il reviendrait. Il fit un effort, tandis qu’ils préparaient le bateau, pour s’excuser de son attitude un peu méfiante. Il dit qu’il s’occuperait de son mieux de la jeune femme. Tout ce qu’il souhaitait, c’était d’être débarrassé au plus vite de ces deux visiteurs inconnus.

— Je ne serai pas absent plus de vingt-quatre heures au maximum, lui dit Fleming.

Preen lui donna alors des instructions assez vagues sur la façon dont il devrait conduire le canot pour atteindre l’île de Skye, où il allait se rendre, et sur l’endroit où il pourrait laisser l’embarcation.

— Les courants et le vent viennent toujours du nord-ouest. Si vous vous maintenez dans cette direction, vous serez en une demi-heure à l’entrée de Loch-Harport. Vous verrez tout au fond un hameau et une boutique où on vend de tout.

— Est-on loin de Portree à cet endroit-là ?

— Pas plus de quinze kilomètres si on prend par les collines. Par la route, c’est plus long, mais vous pourrez trouver une voiture en faisant de l’auto-stop, si vous attendez qu’il fasse jour.

Fleming regarda sa montre.

— J'irai à pied. J'ai une bonne torche électrique.

Tout se passa comme il l'avait prévu. Quand il fut, après le voyage en mer suivi d'une marche pénible, aux abords de la petite ville, il gagna l'aérodrome, en tâchant de passer aussi inaperçu que possible, et apprit que le prochain vol pour Osban aurait lieu dans une demi-heure. Il entra dans une cabine téléphonique. Il nota une certaine hésitation dans la voix de l'employée qui lui avait répondu quand elle lui demanda de répéter le numéro. Mais c'était un risque à prendre. Il savait en outre qu'à Thorness on notait les appels, et, en cette période de crise, on devait les noter avec vigilance. Quand il entendit – très vite à sa grande surprise – la voix, qu'il connaissait bien, de la standardiste du centre, il dit doucement :

— Passez-moi le professeur Madeleine Dawnay.

— Un instant, je vous prie...

La voix de la standardiste était aussi impersonnelle que d'habitude. Il écouta avec attention, se demandant s'il n'allait pas entendre le branchement sur une table d'écoute. Mais ce fut la voix de Madeleine qu'il entendit, et elle lui parut vigoureuse et presque virile.

— Comment allez-vous, professeur ? dit-il.

Il eut l'impression quelle retenait son souffle et avait fait un effort pour ne pas lancer son nom. Il reprit aussitôt :

— J'espère que vous allez aussi bien que possible, mais, si je vous téléphone, c'est aussi pour une question de santé. Je sais que vous êtes une grande experte en brûlures. Pouvez-vous me dire ce qu'on fait en pareil cas ? Non, il ne s'agit pas de moi. Vous me comprenez...

Il y eut un bref silence. Puis Madeleine demanda calmement :

— Où ?

— A Oban. Mais il me faudra reprendre l'avion. Je n'aurai pas grand temps.

— Fou ! dit-elle. Dès que je le pourrai, je serai à l'aérogare.

Un quart d'heure plus tard, il partait pour Oban. Le trajet aérien ne dura que vingt minutes. Il dut attendre une heure avant l'arrivée de Madeleine Dawnay. Il la vit sortir d'un taxi tandis qu'il surveillait l'extérieur de la fenêtre d'une toilette. Il se dirigea alors vers le hall et s'absorba dans la contemplation d'une affiche. Il entendit bientôt une voix murmurer à son oreille :

— Vous êtes fou d’être venu ici. Mais je vous ai apporté ce que vous me demandiez.

Il se retourna à demi, puis ils se dirigèrent tous deux vers un appareil distributeur de boissons chaudes dans un coin désert. Tandis qu’il remplissait de café un gobelet de carton, elle lui glissa une petite boîte blanche.

— Merci, dit-il. Et j’espère que c’est le bon remède, pas celui qui a failli vous tuer...

— Oui, oui, c’est la bonne formule... Celle qui reconstitue les tissus en moins de trois jours. Comment est-elle ?

— Pas trop mal, sauf ses mains. Mais il faut que je reparte. Elle a besoin de moi...

— Ainsi, vous pensez à elle comme à une créature humaine ? Mais vous êtes fou d’être venu ici. Ils doivent vous chercher fébrilement...

Il regarda sa montre.

— Excusez-moi, mais il faut que je vous quitte. Et merci mille fois. Vous dites que je suis fou. N’êtes-vous pas folle, vous aussi, de m’avoir apporté ça ? Je suis un ennemi public. Ne le saviez-vous pas ?

— Non... J’ai fait ça pour vous. Et pour elle... Elle est aussi à moi, ne l’oubliez pas. C’est moi qui l’ai faite...

Ils se dirigèrent vers le terrain d’envol.

— Je ne pense pas vous revoir, John, reprit-elle. On m’a offert un nouveau travail. Et ce sera pour moi une nouvelle expérience.

— Où ça ?

— Dans le Proche-Orient. Un endroit où il y a des déserts et du pétrole.

— Bonne chance alors ! fit-il.

Il se pencha vers elle et l’embrassa sur les joues. Elle sembla en être émue – et contente – comme une jeune fille.

Dans l’avion, il n’y avait que trois ou quatre passagers d’aspect inoffensif. En quittant le hall, John n’avait pas pris garde à un homme d’un certain âge, vêtu d’un manteau de tweed et coiffé d’un homburg noir, qui lisait le *Times* près d’un kiosque à journaux. Cet homme, dès que Fleming eut donné son billet, se précipita vers la sortie et monta dans une grosse voiture dont le chauffeur démarra immédiatement.

CHAPITRE III

Fleming ne regagna l'île que tard ce soir-là. Il attendit la nuit avant de se risquer à repartir dans le canot. Il pleuvait sans arrêt, mais il se sentait optimiste. Et il ne se souciait guère des bateaux qui pouvaient patrouiller aux alentours.

Il poussa un « Hello » retentissant quand il entra dans le cottage. Preen était assis près de la jeune femme et lui parlait. L'apparence d'Andra alarma Fleming. Elle avait mauvaise mine, le visage grisâtre. Elle se leva en le voyant, avança d'un pas chancelant, se laissa tomber sur sa poitrine, en tenant ses mains en l'air pour les protéger.

— Doucement, fit-il. J'ai apporté ce qu'il faut pour vous guérir. Ce sera vite fait... Tout va bien ici ? Personne n'est venu vous arrêter ou vous questionner ?

Preen eut un sourire. Il semblait soulagé par le retour de John.

— Je vais vous faire à manger pendant que vous vous occuperez de ses mains... Une pommade, je suppose...

— Oui, mais plutôt spéciale. La seule bonne chose qui nous ait été envoyée à travers l'espace... Mais moins vous en saurez, mieux cela vaudra pour vous... Je puis toutefois vous dire que ce sont des enzymes, de glorieux ferments de cellules vivantes.

Preen secoua la tête, un peu déconcerté, et alla à la cuisine pour préparer du potage. Fleming commença aussitôt le traitement. Andra le regardait sans avoir l'air de se souvenir que c'était elle qui avait interprété la formule du remède, donnée sous forme de chiffres par le ordinateur. Quand ce fut fini, John lui retira ses chaussures, la fit se coucher sur le sofa et l'enveloppa dans une couverture en murmurant :

— Dormez bien, ma jolie... La souffrance va s'en aller doucement. Et, demain, vous n'aurez plus mal...

Elle lui fit un sourire, comme un enfant confiant, et ferma les yeux.

*

* *

Pendant son retour à Thorness, Madeleine Dawnay rêvassa en songeant à ce que serait sa vie en Azaran. Elle avait toujours été une femme seule qui n'avait connu de joie que dans le travail. Elle savait qu'elle manquait d'attraits. Sa synthèse d'une créature vivante, d'une femme qui dépassait de loin toutes les autres femmes, avait été un triomphe, le point culminant de sa carrière. Et puis, il y avait eu cette maladie étrange dont elle avait souffert et qui avait été causée par la faute ou la volonté du ordinateur, ce qui l'avait amenée à se demander si les formules issues de celui-ci étaient toutes aussi bienfaisantes qu'elle l'avait pensé.

Elle avait eu alors le soupçon que John Fleming avait raison. L'intelligence qui animait le ordinateur n'était pas impersonnelle et objective. La machine avait ses propres buts, qui ne coïncidaient sans doute pas avec ceux de l'espèce humaine. En tout cas, tout cela était fini. Et elle se sentait plutôt soulagée.

L'Azaran excitait sa curiosité et son sens de l'idéalisme. Le pétrole, dans ce pays, avait enrichi les classes dirigeantes, mais le peuple restait pauvre et sous-alimenté. Il eût fallu rendre le sol fertile.

Dès qu'elle fut de retour à Thorness, elle demanda la permission d'aller à Londres où elle voulait prendre contact avec le *Foreign Office*. Elle partit aussitôt.

Le fonctionnaire qui la reçut au ministère semblait enclin à considérer l’Azaran comme un pays d’opéra-comique. Il décrivit le président comme un personnage dont l’ardeur s’éteignait. La révolution sanglante qui l’avait porté au pouvoir n’avait pas présenté beaucoup d’intérêt international. Le président s’était empressé de faire savoir que les rapports avec la Grande-Bretagne, en ce qui concernait le pétrole, ne seraient pas modifiés, pourvu que les revenus de l’Etat fussent augmentés. C’était pour améliorer le sort du peuple, disait-il. Le désert serait irrigué. On créerait des écoles, des hôpitaux, on ferait des routes.

— Il y a de l’eau, ajouta le fonctionnaire. Des ingénieurs français ont découvert un lac souterrain.

Madeleine Dawnay demanda s’il n’y avait pas d’objection officielle à son départ.

— Aucune en ce qui concerne le *Foreign Office*. Nous voulons maintenir nos relations amicales avec ce petit pays. Les conditions de votre engagement ne nous regardent pas. Voyez leur ambassadeur, le colonel Salim. Il est assez ondoyant, mais il est le porte-parole du président.

Dawnay était déjà décidée. Elle accepterait cet emploi si les conditions étaient convenables.

Un quart d’heure plus tard, un taxi la déposait devant l’ambassade de l’Azaran. On l’introduisit aussitôt dans le bureau de Salim. A sa grande surprise, elle découvrit que l’ambassadeur connaissait tout de ses travaux et discutait avec beaucoup d’intelligence de la tâche qu’elle aurait à accomplir. Il ne mentionna le traitement quelle toucherait – et qui était si considérable quelle étouffa une petite exclamation – que comme une chose accessoire.

— C’est surtout le travail, j’en suis sûr, lui dit-il, qui vous intéressera. Nous sommes une nation attardée, miss Dawnay. Il nous faut importer quatre-vingts pour cent de notre nourriture. Nous voulons rendre notre pays aussi fertile que possible. Vous pouvez nous y aider. Nous aimerions vous voir signer un contrat de cinq ans.

Madeleine Dawnay fut très excitée à la pensée des problèmes qu’elle aurait à résoudre.

— Colonel Salim, dit-elle paisiblement, je serai fière de vous aider. Je suis libre et peux partir quand vous le désirerez. Je n’ai ni parents ni liens particuliers en Angleterre.

Salim eut un chaud sourire.

— Je vais téléphoner immédiatement à mon président. De votre côté, il vous faudra vous procurer les papiers habituels, et vous faire vacciner contre diverses maladies. Voulez-vous que nous nous revoyons après-demain, mettons à 10 heures, pour conclure les derniers arrangements ? Nous pourrions alors fixer la date de votre départ.

Elle fut d'accord. Maintenant, elle avait hâte de partir. Elle téléphona à Thorness pour demander qu'on lui expédiât le peu de choses qu'elle y avait. Elle se dit à cette occasion qu'à part les nombreux livres qu'elle conservait dans sa vieille chambre à Edimbourg, elle ne possédait pas grand-chose. Et quelle n'avait pas beaucoup d'amis à qui il faudrait dire au revoir.

Le lendemain, elle fit différents achats de vêtements et d'objets adaptés au climat tropical, et demanda qu'on lui fît parvenir le tout à l'aéroport le jour quelle indiquerait.

Le surlendemain, elle se présenta de nouveau à l'ambassade d'Azaran.

Salim la salua courtoisement, mais il semblait un peu préoccupé et écoutait à son poste de radio une émission sur ondes courtes en langue arabe.

— Parfait, lui dit-il après avoir jeté un coup d'œil sur son passeport et sur ses autres papiers. Voici votre visa et votre billet d'avion. J'ai cru bien faire en vous retenant une place pour après-demain, 9 h 15. Est-ce que cela vous va ?

Avant quelle ait pu répondre, il se précipita vers son poste de radio et augmenta le volume du son. Il écouta attentivement quelques instants puis tourna le bouton.

— C'était l'annonce de notre liberté, dit-il rêveusement.

— Mais vous êtes déjà un pays libre...

— La liberté politique est très théorique. La vraie liberté est d'ordre économique. Nous avons enfin rompu nos liens d'affaires avec votre pays en ce qui concerne le pétrole. C'est ce qu'annonçait cette émission. Vous comprenez maintenant pourquoi nous avons besoin de gens compétents pour nous aider. Je vais moi-même regagner l'Azaran dès que tout sera clarifié. Nous conserverons, bien entendu, des relations amicales avec l'Angleterre. Vous nous aiderez aussi à cela...

Madeleine Dawnay fut un peu troublée par cette nouvelle. Elle ne s'était jamais intéressée à la politique et considérait que la science était au-dessus des partis et des nations.

— Je ferai de mon mieux, murmura-t-elle.

Salim examinait ses papiers.

— Vous ne vous êtes pas fait vacciner contre la fièvre jaune, dit-il. On a dû pourtant vous faire savoir que c'était nécessaire...

— Je ne pense pas... Mais j'ai encore le temps...

Il eut un sourire.

— On peut faire cela immédiatement, dit-il. Il se trouve que la doctoresse attachée à l'ambassade est là ce matin. Je vais l'appeler.

Madeleine Dawnay eut alors un vague pressentiment – sans savoir pourquoi. Peut-être parce que Salim avait demandé au téléphone qu'on lui envoie miss Gamboul. Quand on parle d'une femme-médecin, on ne dit pas miss, mais docteur. Elle pensa que cette petite erreur venait du fait que l'ambassadeur ne possédait peut-être pas parfaitement toutes les nuances de la langue anglaise.

Tandis qu'ils attendaient, il lui demanda si elle connaissait Fleming et s'il était toujours à Thorness.

— Je ne pourrais pas vous dire, fit-elle.

— Le bruit a couru qu'il était mort.

Elle fit encore une réponse vague, mais il devina, au ton de sa voix, qu'elle savait que Fleming était vivant.

Miss Gamboul entra dans le bureau sans frapper. Elle portait une blouse blanche. C'était une femme d'une trentaine d'années, très brune, très séduisante, avec une bouche sensuelle. Mais elle n'avait pas l'air d'un médecin. Pourtant, son visage était intelligent, sérieux. Ses ongles étaient longs et ornés d'un vernis rouge – ce qui n'était pas très médical non plus. Dans l'ensemble, elle déplut à Madeleine.

Celle-ci tendit son bras pour la piqûre. La jeune femme s'y prit assez maladroitement et lui fit mal.

Salim n'avait pas bougé. Il se mit à parler rapidement.

— Quand vous serez dans notre capitale, miss Dawnay, vous aurez toutes les facilités désirables pour votre travail. Notre capitale, vous le savez, s'appelle Baleb. Nous y avons récemment construit de nouveaux laboratoires, bien équipés...

Madeleine l'écoutait, mais éprouvait une sorte de vertige.

— Puis-je avoir un verre d'eau ? murmura-t-elle. Je n'ai pas supporté cette piqûre aussi bien que je le pensais...

Sa tête se pencha en avant. Elle sentit qu'on lui glissait un verre entre les lèvres et elle but un peu d'eau. Elle aperçut les ongles rouges de la main

qui tenait le verre. Puis, alors qu'elle somnait dans un bizarre sommeil, elle entendit une voix lointaine et menaçante qui lui disait :

— Maintenant, vous allez nous faire savoir où est le docteur Fleming. Où est-il ? Nous voulons tous les détails.

Madeleine se mit à parler, mais avec la curieuse impression que c'était quelqu'un d'autre qui parlait pour elle. Elle raconta par le menu sa rencontre avec Fleming à l'aéroport d'Oban. Elle répéta mot pour mot la conversation qu'elle avait eue avec lui. Sa mémoire était merveilleusement claire. Elle ne se tut que lorsqu'elle eut tout dit.

Salim se mit à rire.

— C'est donc ainsi, fit-il. qu'agit ce sérum de vérité.

— Oui, lui dit Janine Gamboul. L'effet s'atténuera et disparaîtra dans huit ou dix minutes. Mais elle ne se rappellera plus rien de ce qu'elle a dit. Nous lui expliquerons qu'elle s'est évanouie après la piqure.

Elle quitta sa blouse blanche et apparut dans un costume qui sortait certainement de chez un grand couturier de Paris. Elle semblait parfaitement détendue et à l'aise. Elle s'assit sur le coin de la table et regarda Salim avec un air de malice et d'amusement, tout en allumant une cigarette.

— Répétez à Kaufmann ce que vous venez d'entendre, dit-elle à Salim. Il manque d'imagination, mais il est efficace. Dites-lui qu'il faut faire vite. Et qu'il amène aussi cette fille qui est avec Fleming.

— Mais la fille est sans intérêt, s'écria-t-il. Ce doit être sa maîtresse. A quoi nous servirait-elle ? Des filles, Fleming en trouvera autant qu'il voudra à Baleb. Nous lui en procurerons s'il en a envie...

— Non, fit Janine Gamboul. Il faut que nous l'emmenions aussi.

Salim décrocha docilement son téléphone. Il fallut un moment pour qu'on lui passât Kaufmann. Quand il l'eut enfin au bout du fil, il lui dit rapidement :

— Nous avons des nouvelles intéressantes. Une île, près d'une autre île plus grande. Attendez un instant, j'ai noté le nom de cette dernière. L'île de Skye...

— Bien sûr, grogna l'autre... J'y suis allé moi-même. On a vu l'intéressé y prendre un avion. Mais je n'ai pas d'autres informations...

— Avez-vous sous la main une carte de cette région ?... Bon, regardez-la. Près de l'île de Skye, il y en a une autre qui s'appelle Soay. Et près de celle-ci, n'y a-t-il pas un îlot ?

— Je n'ai pas une carte assez détaillée... Mais ça ne fait rien. Je me débrouillerai... Au revoir.

Kaufmann examina la situation. Il donna deux coups de téléphone à Glasgow, afin qu'on lui fournisse quelques assistants qualifiés pour ce genre de travail. Puis il se rendit à Portree. Là il loua une puissante chaloupe, sous prétexte qu'il voulait photographier des oiseaux la nuit...

*

* *

En deux jours, sur les mains d'Andromède, la chair avait repoussé. Le troisième jour, elle put se passer de pansement.

La vie dans l'île était devenue routinière. On s'éveillait, on se promenait un peu, on préparait les repas. Preen avait une provision de conserves suffisante pour soutenir un siège. On faisait des parties d'échecs. Fleming aidait gentiment la jeune femme à renouer les fils rompus de ses souvenirs.

Par un après-midi brumeux, celle-ci descendit seule jusqu'à la petite plage, et quand elle revint au cottage, elle semblait perplexe.

— Le brouillard rentre dans la mer, dit-elle de sa voix lente et tâtonnante.

Fleming ne la crut pas, et elle n'eut pas la possibilité de lui prouver quelle avait dit vrai, car, aussitôt, le temps changea et passa au vent et à la tempête. D'autre part, quand ils écoutaient le bulletin météorologique sur leur transistor, celui-ci annonçait invariablement des vents violents dans tout l'hémisphère nord. Andra avait le regard un peu vide et devenait de plus en plus maladroite dans ses mouvements.

Mais ils se sentaient en sécurité dans le cottage. Fleming, qui, au début, sursautait au moindre bruit, était maintenant calme. Il fut donc très surpris, une nuit, tandis qu'il jouait aux échecs avec Preen et qu'Andra reposait sur le divan, d'entendre frapper brutalement à la porte qui s'ouvrit aussitôt. Il bondit de sa chaise. Trois hommes étaient debout dans l'entrée. Ils avaient des visages épais et durs. L'eau dégoulinait de leurs cirés.

Le plus grand avança, faisant un signe aux deux autres. Il ne perdait pas Fleming des yeux et ne vit pas Preen fouiller dans son tiroir et y prendre son automatique.

— Sortez ! Sortez d'ici ! hurla Preen, dans une colère soudaine qui lui faisait oublier le danger.

Fleming s'était rapproché d'Andra pour la protéger. Elle l'entoura de ses bras.

— Il vaut mieux, dit John, faire ce que vont nous dire ces messieurs.

Le chef des intrus avait reculé, tout en sortant un Luger de sous son ciré.

— Attention ! cria Fleming.

Mais déjà Preen avait tiré. Et d'autres coups de feu se succédèrent rapidement. L'homme au Luger tomba sans un cri, la bouche ouverte. Un de ses comparses gémit comme un enfant, recula en trébuchant et alla s'affaïsser dehors. Le troisième s'enfuit vers la mer.

Preen rechargeait son arme et se préparait à le poursuivre.

— Ne sortez pas, lui cria John. Il y en a peut-être d'autres.

Preen sembla ne pas l'entendre. Il était déjà sur le seuil quand un autre coup de feu retentit dans l'ombre. Leur hôte fit quelques pas et tomba à genoux en grognant. Fleming ramassa le Luger et le donna à Andra en lui disant :

— Si quelqu'un entre, visez et appuyez ici...

Puis, en rampant, il s'approcha de Preen. Celui-ci respirait bruyamment. Il n'y eut pas d'autres détonations. Il traîna leur hôte jusque dans la maison. Les deux agresseurs abattus étaient morts.

Andra vint l'aider à hisser Preen sur sa couche. Puis John emporta les deux cadavres à quelque distance, revint et boucla la porte. Il examina l'écrivain. Le chandail de celui-ci était taché de sang sous l'aisselle. Le blessé avait été atteint sur le côté de la poitrine, mais, comme il ne sortait pas de sang de sa bouche, le poumon n'avait pas dû être perforé. La balle était ressortie dans le dos, sous l'attache de l'épaule.

— Ça ne sera pas grave, Andra, fit John. Je vais nettoyer les plaies et vous appliquer mon remède magique.

Il installa Preen aussi confortablement que possible. Mais il n'était pas, au fond, aussi optimiste qu'il le disait. Il n'avait plus beaucoup de pommade. Et un os avait pu être brisé. Il ne savait pas si, dans ce cas-là, le remède agirait. Mais il était déjà résolu, si le traitement demeurerait sans effet, à aller chercher un médecin dans l'île voisine. Et il lui faudrait aussi signaler à la police qu'il y avait deux cadavres près du cottage...

Il se demandait qui étaient ces hommes. Quand Preen et Andromède furent endormis, il se glissa prudemment dehors et alla examiner les deux corps avec sa torche électrique. Ils semblaient encore plus laids que quand ils étaient vivants. Tous deux avaient des portefeuilles, mais qui ne

contenaient que de l'argent. Pas le moindre papier, rien qui permît de les identifier. Cela même était suspect.

Il se rappela qu'un jour, alors qu'ils construisaient le ordinateur. Bridger et lui avaient essuyé des coups de feu tandis qu'ils faisaient une promenade sur la lande. « C'est l'Intel ! » s'était exclamé Bridger. Mais, ensuite, il n'avait pas voulu donner d'autres explications.

Sur le moment, la chose avait semblé ridicule à Fleming. L'« Intel » lui apparaissait alors comme une organisation commerciale sans la moindre attache avec des tueurs. Après la mort dramatique de Bridger, il avait pensé un peu autrement. C'est pourquoi il n'écarta pas l'hypothèse que l'attaque manquée contre le cottage avait été effectuée à l'instigation de l'« Intel ». Mais, maintenant que le ordinateur était détruit et que personne, pas même Andra, ne pouvait fournir des informations, à quoi rimait cette attaque ?

*

* *

Fleming n'était pas très sujet à la peur. Néanmoins, elle s'empara de lui brusquement. Andromède en était la cause. Il savait que cette fille avait tout oublié et il craignait quelle ne recouvrât point la mémoire. Mais ces gens, eux, l'ignoraient. Un des assaillants, qui l'avaient vue, avait pu fuir après avoir constaté qu'elle était là. L'« Intel » pourrait ordonner une nouvelle tentative, avec des forces plus importantes. Il devenait nécessaire qu'ils fussent secourus.

A l'aube, il prit le bateau de Preen et se rendit à l'île de Skye. De la première maison qu'il trouva, il téléphona à un médecin pour le prier de venir soigner un blessé. Il lui demanda aussi d'informer la police qu'il y avait deux cadavres à venir chercher. Il ajouta qu'il n'y avait plus aucun risque.

Les policiers vinrent dans l'après-midi. Ils étaient débonnaires et courtois. Ils traitèrent Fleming et Andra avec déférence, sans bien comprendre de quoi il retournait. Le médecin examina Preen, déclara qu'il n'y avait pas grand mal, mais qu'une radio serait nécessaire pour voir si un os n'avait pas été atteint. Le docteur continuait à scruter avec la plus vive attention les endroits où la blessure commençait à se cicatriser, ce qui semblait l'étonner.

— Vous dites que cela s’est passé la nuit dernière ? demanda-t-il à Fleming, qui le confirma avec un sourire amusé.

On les emmena tous trois dans la vedette de la police. Un constable fut laissé sur place pour veiller les deux cadavres en attendant que des policiers plus qualifiés viennent enquêter. Quand ils eurent débarqué, John et Andra firent leurs adieux à Preen. Leur hôte semblait ému de les quitter.

— Vous reviendrez me voir, leur dit-il.

— Certainement, si on nous libère un jour, lui dit Fleming.

On les emmena à Portree, où on les enferma dans une cellule.

— Vous comprenez que nous ne pouvons faire autrement puisqu’il s’agit d’un meurtre, leur dit le policier qui les avait accompagnés. Mais l’inspecteur décidera s’il y a lieu de vous accuser ou non. Je vous fais la faveur de vous laisser ensemble.

Ils attendirent deux heures. On leur porta du ragoût de mouton qu’ils mangèrent avec appétit. Cela les changeait des conserves de Preen. Puis ils virent apparaître Quadring. Il était souriant sans être triomphant. Il semblait soulagé de les retrouver vivants tous les deux.

— Vous nous avez donné un sacré travail, Fleming. Comme vous le pensez, vos patrons étaient très énervés, surtout le docteur Geers. Je crains d’être obligé de vous emmener immédiatement à Londres. J’ai des ordres. Un avion spécial va nous prendre dans quelques instants.

— Je m’en doutais, fit John, Mais vous feriez bien de rechercher à qui obéissaient les messieurs qui nous ont attaqués la nuit dernière.

— Avez-vous une idée ?

Fleming hésita.

— Rien de précis, dit-il.

*

* *

L’échec de la tentative de l’« Intel » pour kidnapper Fleming et Andromède avait plongé Kaufmann dans un état de contemplation et de colère.

Sa conversation ultérieure au téléphone avec Salim avait été pour lui une expérience qu’il préférait ne pas renouveler. Des choses très désagréables lui avaient été dites, et même des menaces avaient été proférées. Salim, à en juger d’après les pauses fréquentes qu’il faisait,

semblait répéter les paroles de quelqu'un qui se trouvait auprès de lui. Finalement, Kaufmann avait reçu l'ordre de se rendre à l'aéroport d'Oban et d'y attendre un directeur de l'« Intel » qui viendrait de Vienne tout exprès. Kaufmann, jusque-là, n'avait eu de contacts qu'avec des supérieurs locaux.

Il était inquiet, mais il obéit. Quand il fut à l'aéroport, il dut attendre longtemps. Il transpirait malgré le froid. Il avait envie de s'en aller, mais n'osait pas. L'« Intel » savait trop de choses sur lui.

— Ah ! vous êtes là...

Il se retourna et vit Janine Gamboul, qu'il ne connaissait pas. Il sourit, soulagé. Il pensait que l'« Intel » lui envoyait une femme pour l'aider dans sa tâche et séduire Fleming... Mais il se montra prudent.

— Vous êtes ?... fit-il.

Elle ignore sa question.

— Vous êtes Kaufmann ? dit-elle. Où est Fleming ?

— Le colonel Salim m'a dit qu'un directeur de Vienne...

— Et vous pensiez naturellement que c'était un homme...

— Excusez-moi... Je n'avais pas compris.

— Où est Fleming ? L'avez-vous effrayé au point de le faire fuir ?

— Il est toujours au même endroit. La petite île... Tout cela n'est pas ma faute, et deux de mes hommes ont été tués.

Elle se dirigea vers le bar, et il se précipita pour lui ouvrir la porte. Quand ils furent assis, elle lui dit :

— Cette fois, nous nous y prendrons mieux. C'est vital pour nous...

— Puis-je demander pourquoi ?

— Nous avons absolument besoin de leurs connaissances techniques, fit-elle avec impatience. Et cela fait suite aux résultats de vos propres activités pour l'« Intel ». Vous êtes peut-être stupide, mais vous êtes loyal et généralement efficace... On a dû déjà vous le dire... Rappelez-vous quelques faits. Quand nous avons appris qu'un message venu de l'espace était capté, nous vous avons chargé de circonvenir un savant nommé Bridger. Vous y avez réussi. Par lui, vous avez obtenu tous les documents nécessaires pour la construction d'un ordinateur comme celui de Thorness.

— Ça n'a rien dû donner, puisque Bridger est mort...

— Ah ! c'est ce que vous pensez ! fit-elle en riant. Vous vous trompez. Nous avons construit une copie de ce ordinateur en Azaran. Mais, maintenant, nous avons besoin de spécialistes. Salim a engagé Madeleine

Dawnay. Elle nous sera sans doute utile, mais elle ne connaît pas l'électronique. Fleming, lui, est indispensable. Et il faut que vous nous l'amenez.

Kaufmann se sentit soulagé et même heureux. On avait besoin de lui plus que jamais. Il alluma un cigare.

— Vous comprenez maintenant, reprit Janine, que nous ne pouvons plus commettre aucune faute.

CHAPITRE IV

Les employés du Palais des Nations à Genève se disaient entre eux qu'il n'y avait pas eu de conférence internationale aussi paisible depuis de longues années. Les Russes approuvaient avec chaleur les discours des délégués américains, et vice versa. Même les Français semblaient très coopératifs.

Il est vrai qu'on discutait de météorologie. Tout le monde était d'accord : il faisait un temps épouvantable dans tout l'hémisphère nord. Les vents et les pluies étaient d'une violence anormale.

Quelques pays, qui pensaient que la science était capable de maîtriser l'atmosphère, avaient envoyé des savants en même temps que des météorologues, dans l'espoir que quelque chose d'utile pourrait en sortir quant à l'Angleterre, son ministère des Sciences avait délégué Osborne, le sous-secrétaire d'Etat permanent, à cette conférence.

Osborne n'était pas ravi. Bien qu'il sût comme tous ceux qui étaient là que les phénomènes climatiques avaient pris un aspect sans précédent, il

était convaincu que cette réunion genevoise aurait un caractère purement académique et il se demandait si on ne l'avait pas éloigné de Londres à cause de son rôle dans l'affaire de Thorness.

Sur cette affaire, le ministère et le service de sécurité avaient continué à mener une enquête très serrée. Osborne avait prié son directeur de cabinet d'affirmer qu'il l'avait accompagné au centre de recherches la nuit où la catastrophe s'y était produite. Son collaborateur avait accepté, mais visiblement sans enthousiasme. Et Osborne se demandait si, soumis à des pressions policières ou sommé de dire la vérité sous la foi du serment, il ne se dégonflerait pas. C'est pourquoi il aurait préféré rester à Londres pour veiller au grain.

Mais, maintenant qu'il était à Genève, il tâchait d'en prendre son parti. Dans cette ville – si mauvais que fût le temps, et il était notamment tombé beaucoup de neige sur les Alpes – le ciel était maintenant bleu, le lac aussi. Dans les rues de la ville, d'où la neige avait été promptement enlevée, régnait une animation réconfortante.

Les séances lui semblaient fastidieuses dans la salle de conférence surchauffée. Pourtant, le professeur américain Neilson avait présenté un rapport intéressant.

Maintenant, Osborne était assis dans un restaurant, attendant paresseusement que son café-filtre eût fini de passer. Une femme, qui n'était pas jeune, mais avait néanmoins un visage agréable et intelligent, s'approcha de lui et lui demanda s'il était bien Mr Osborne. Elle avait un accent américain.

— Oui, c'est moi, fit-il. Je ne pense pas que...

— Je suis la femme du professeur Neilson, dit-elle avec un sourire.

Elle lui tendit la main. Il la pria de s'asseoir, et lui fit des compliments sur l'intervention de son mari à la conférence. Mais elle ne semblait pas l'écouter.

— Mister Osborne, lui dit-elle, je crois que mon mari voudrait vous parler. Et il ne s'agit pas de la conférence. Si vous pouviez l'attendre un instant...

— Volontiers...

Neilson parut quelques minutes plus tard. Il semblait inquiet. Il s'assit et dit sans préambule, après de brèves salutations :

— Que savez-vous de l'organisation qui se nomme l'« Intel » ?

— C'est, fit Osborne, un important et même très important consortium international de commerce.

— Je sais, fit Neilson. Mais est-ce un organisme vraiment honnête ?

— Je ne saurais vous dire, fit prudemment Osborne.

Mrs Neilson intervint alors.

— Ce matin, dit-elle, nous avons reçu un câble de notre fils. Nous ne l'avons pas vu depuis deux ans. Le câble disait simplement : « Vous verrai, avec la permission de l'« Intel », un soir de cette semaine, au restaurant *Nicole*, à Genève. » C'est le premier signe de vie que nous ayons eu de lui...

— Mais vous saviez où il était et ce qu'il faisait ?

— Il est allé à Vienne il y a deux ans pour y discuter d'un emploi qu'on lui offrait. Une carte postale nous fit savoir que tout allait bien. Puis plus rien...

— Vous ne voyez pas ce qu'on a pu lui proposer ?

— Il était physicien, spécialisé dans l'électronique, diplômé de l'institut de Massachusetts.

— L'« Intel » doit avoir un bureau ici, ou, en tout cas, à Zurich. Etes-vous allés aux renseignements ?

— Bien entendu... Mais on nous a dit qu'on n'était pas au courant de ce qui se passait hors de Suisse. Alors nous avons songé à vous demander si vous voudriez nous aider à nous informer.

— Mais pourquoi ? demanda Osborne.

— Parce que vous êtes l'ami d'un ami de notre fils, dit alors Neilson. Il s'agit de John Fleming. Ils s'étaient connus à Cambridge où notre fils fit un stage, et ils étaient très liés. Nous avons appris que Fleming avait joué un rôle important parmi les savants de votre ministère...

— Je ne vois pas bien ce que nous pourrions faire, dit Osborne avec une certaine froideur. Nous avons perdu le contact avec le docteur Fleming. Et je rentre à Londres qu'après-demain. Mais peut-être pourrai-je voir votre fils, puisqu'il dit qu'il va venir ici...

Les Neilson le remercièrent et l'invitèrent à dîner pour le soir même, au restaurant *Nicole*. Vers sept heures, la vieille dame arriva la première et s'installa bien en vue, près de la vitre. Quelques minutes plus tard, un jeune homme au visage sérieux et pâle, visiblement inquiet, vint s'asseoir près d'elle. C'était son fils. Elle se livra aussitôt à des manifestations de joie.

— Je t'en prie, maman, dit-il, ne nous faisons pas remarquer... Je m'excuse. Mais j'ai de bonnes raisons...

— Certainement, mon petit... Tu as vieilli... Es-tu fatigué ?

— Il faut que je te parle... Je n'ai pas grand temps. Je suis en fuite. Rassure-toi, je n'ai rien fait de mal. Mais on me pourchasse...

Il se tut quand un serveur vint prendre la commande. Puis il se remit à parler, d'une façon précipitée et incohérente.

Neilson et Osborne, qui s'étaient rencontrés devant le restaurant, entrèrent sur ces entrefaites. Le professeur fut tout à la joie de revoir son fils. Il le présenta à Osborne. C'est alors que parut un homme avec une grosse caméra.

— Professeur Neilson, s'écria-t-il. Laissez-moi prendre une photo. Pour la presse américaine.

Il fit placer le jeune homme, Jan, entre son père et sa mère, puis il braqua sur eux son appareil. Il y eut un flash aveuglant. Au même instant, Jan tomba sur le côté, contre son père, en gémissant. Le photographe disparut dans la rue. Un monsieur qui était à une table voisine mit son chapeau, glissa dans sa poche un objet noir et brillant et sortit lui aussi sans hâte.

Les Neilson, affolés, se penchaient sur leur fils. Osborne avait vite compris ce qu'était l'objet noir. Il se précipita dehors et vit une voiture – dans laquelle il reconnut le photographe et le tueur – démarrer à toute allure. Il ne put que rejoindre les Neilson, qui étaient abîmés dans leur douleur. Leur fils était mort. Mrs Neilson bégayait :

— Il venait de me dire qu'ils le pourchassaient... Ils le tenaient prisonnier... Ils le faisaient travailler...

— Où ça ? demanda Osborne.

— Un pays qui s'appelle l'Azaran.

*

* *

Dans une maison discrète des faubourgs de Berne, Kaufmann travaillait au rapport qu'il allait envoyer à ses employeurs. Près de lui, le tueur comptait la liasse de dollars reçus en paiement.

— Vous dites que le photographe était en retard ? fit Kaufmann. Il sera puni en conséquence. Mais vous êtes sûr que le fils Neilson n'a pas pu

parler ?

— Il a parlé à sa mère avant que le photographe arrive. Et ce qu'il lui a dit, elle a pu le répéter à son mari. Et à un Anglais qui était là, et qui fut présenté comme se nommant Osborne.

— Ainsi, ça n'est pas fini, soupira Kaufmann. Après cette mort, il va falloir en préparer d'autres...

Le tueur mit l'argent dans sa poche.

— Je vais retourner en Angleterre, dit Kaufmann. Vous, quittez le pays.

*

* *

Andromède et Fleming furent amenés discrètement, par la voie des airs, non pas à l'aéroport de Londres, mais à Northolt, où une voiture du gouvernement les prit et les emmena au ministère des Sciences.

Le ministre avait décidé de les interroger lui-même, avec l'assistance de Geers. Il redoutait des questions à la Chambre des Communes s'il y avait des fuites. Un magistrat était également présent, car le ministre ne voulait pas sortir du cadre légal. Il se demandait d'ailleurs, avec une pointe d'humour, si Andromède pouvait être considérée comme une citoyenne britannique. Elle n'avait pas d'acte de naissance, n'existait pas officiellement.

Le ministre salua froidement les intéressés, mais leur dit aussitôt qu'il ne s'agissait pas de les juger. Simplement d'enquêter. Fleming, dont l'aspect était assez pitoyable, souriait ironiquement.

— Oui, fit-il. Mais des policiers veillent à la porte pour le cas où nous voudrions nous en aller. Et Geers est ici, naturellement !

Le ministre ignora cette remarque et se tourna.

— Asseyez-vous, ma chère. Vous semblez fatiguée. On m'a informé que vous souffriez d'amnésie.

Geers se leva.

— Andromède, dit-il sèchement, vous n'avez certainement pas oublié les données de la synthèse des tissus organiques, d'après les formules fournies par le ordinateur...

Elle le regarda calmement, les yeux vides. Elle secoua la tête. Geers rougit de colère.

— Vous n’allez pas nous dire que vous ne vous rappelez pas vos travaux avec le ordinateur ?

Le magistrat toussa discrètement.

— Je crois que ça suffit, docteur Geers. Quant à vous, madame, il n’est pas nécessaire que vous vous fatiguiez à répondre pour le moment.

— D’accord, dit le ministre. Elle ne paraît pas en état de parler. Nous pourrions la faire passer dans l’antichambre pendant que nous nous entretiendrons avec le docteur Fleming.

John alla lui ouvrir la porte et lui fit un sourire rassurant.

— Pourquoi avez-vous enlevé cette femme ? lui demanda ensuite le ministre d’une voix sèche.

— Là n’est pas la question, répondit-il vivement.

— Alors, qu’est-ce qui est important, selon vous ?

— L’important, c’est ce message venu de la constellation d’Andromède, et qui était néfaste. Tout le reste en a découlé. Il émanait d’une intelligence supérieure qui voulait nous subjuguier et, au besoin, nous détruire.

— Et parce que vous pensez cela, vous avez, vous, détruit le ordinateur. Pourtant, vous semblez vouloir protéger cette fille qui travaillait avec lui...

— Elle n’est rien sans le ordinateur. La volonté, la mémoire, la science, c’était lui. Vous voyez bien qu’il lui manque quelque chose maintenant que le ordinateur a disparu. Demandez à Geers. Il sait comment elle était avant.

Mais le ministre préféra ne pas placer la discussion sur ce terrain.

— Je tiens pour acquis, dit-il, qu’après avoir détruit le ordinateur vous avez enlevé la fille parce quelle aurait pu nous dire ce qui s’était passé.

— Je l’ai emmenée parce quelle avait besoin d’être protégée contre ceux qui l’entouraient, dit Fleming en regardant Geers.

Le ministre prit une feuille sur son bureau.

— Peut-être pourrez-vous nous expliquer pourquoi le directeur de cabinet de Mr Osborne, après avoir déclaré qu’il l’avait accompagné, a admis qu’il n’était pas allé à Thorness ?

— Demandez cela à Osborne lui-même.

— Nous le ferons. En attendant, vous devez vous considérer comme étant placé sous surveillance, cela pour éviter les désagréments d’une arrestation en règle. Nous pourrions, si vous êtes compréhensif, conclure un arrangement.

Le magistrat se lança alors dans une explication juridique. Fleming l’interrompit.

— C'est bon. Je ferai ce que vous voulez. Où nous mettrez-vous ?

— Pas très loin d'ici, Cela vous fera du bien de vous reposer. Et à la fille aussi. Je ne peux pas vous en dire davantage. Vous allez partir immédiatement. Une bonne nuit de sommeil vous sera utile. Et j'espère que demain vous aurez une plus claire vision des choses.

On les remit dans une voiture qui roula pendant deux heures. Quand ils furent arrivés et qu'on les eut installés, Fleming ne trouva rien à redire à la façon dont on les traitait. Les pièces étaient correctes et confortables. On leur donna à boire, des vêtements propres, des livres. Ils purent prendre un bain. Mais les femmes qui s'occupèrent d'eux ne lui plurent pas. Sous leurs blouses blanches, on devinait des uniformes kaki. Il n'avait jamais aimé les femmes militaires. Mais il s'amusa des maladresses du géant qui leur servit un excellent dîner. Même quand il est bien déguisé, un policier se reconnaît toujours.

On les laissa parfaitement tranquilles pendant les jours qui suivirent. Ils pouvaient se promener autant qu'ils le voulaient dans le vaste parc. Fleming remarqua qu'Andra avait l'esprit de plus en plus vide. Il lui arrivait souvent de trébucher en marchant.

Le parc était entouré du même système de défense qu'à Thorness. Et le pavillon de l'entrée avait été visiblement transformé en un poste de garde.

Un après-midi, Andromède fut emmenée. Geers était arrivé et désirait la voir. Elle passa de longues heures, les jours suivants, avec le directeur de Thorness, qui fit de son mieux pour la faire parler.

Quand elle retrouvait Fleming, elle semblait pensive, mais calme. Elle lui dit qu'elle croyait vrai ce que Geers lui avait raconté, mais qu'elle avait l'impression que cela concernait une autre personne. Tout cela n'éveillait aucune résonance dans sa mémoire, bien qu'elle comprît qu'elle avait été mêlée à la destruction du ordinateur.

— Qu'est-ce qu'ils vont nous faire ? lui demanda-t-elle, un soir tandis qu'ils regardaient la télévision.

— Je pense, fit-il, qu'ils attendent le retour de ce pauvre Osborne. Il y aura alors un grand procès télévisé. Osborne et moi serons décapités à la Tour de Londres. Osborne se conduira en parfait gentleman. Quant à vous...

Il interrompit ses propos sarcastiques. Des pas lourds se faisaient entendre dans le couloir.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Andra, qui était habituée aux pas feutrés des serveuses.

— Peut-être Osborne qu'on envoie nous rejoindre...

Mais ce n'était pas Osborne. C'était Kaufmann. Il portait un long manteau noir, un chapeau noir, il tenait à la main une serviette.

— Excusez-moi, fit-il d'un air surpris en fermant la porte. J'espérais rencontrer Mr Osborne. J'étais informé qu'il devait arriver ici cet après-midi... Mais je suis charmé de vous voir, docteur Fleming.

Il tendit une main que John ignora.

— Comment êtes-vous entré ici ?

— Je représente l'avocat de Mr Osborne. Toute cette affaire est si délicate.

Il regarda Andromède à travers ses lunettes de myope.

— Et voici la fameuse jeune dame...

Il lui prit la main et y porta ses lèvres.

— Assez de galantries ! fit John. Elles ne vont pas avec le métier que vous faites. Il n'y a pas si longtemps, vos amis surgissaient dans une île privée et jouaient du pistolet...

— Je ne fais pas toujours ce que je veux..

— Je sais. Vous faites ce que vous dit de faire l'« Intel »...

— On n'a pas toujours la chance de choisir son métier, dit Kaufmann sur un ton amer.

— Pourquoi vous a-t-on envoyé ici ?

— Pour obtenir quelque chose que mes patrons désirent.

Kaufmann semblait impatient. Il se dirigea vers la fenêtre et tira le lourd rideau. Il y eut au-dehors un léger bruit de moteur. Une voiture stoppa.

— C'est peut-être Osborne qui arrive, dit Fleming.

— Non. Mr Osborne est déjà ici. Ce qui arrive, c'est une camionnette... Maintenant, voulez-vous avoir l'amabilité de me suivre... Par ici, ajouta-t-il en ouvrant la fenêtre.

Andra eut un mouvement de crainte.

— Ne vous inquiétez pas, lui dit John. Restez assise.

— S'il vous plaît, reprit Kaufmann... La semaine dernière, j'ai dû faire tuer un charmant garçon que je ne connaissais même pas... Alors, venez...

Il y eut du bruit au-dehors, et un jeune homme maigre, en trench-coat, apparut sur le rebord de la fenêtre. Il sauta dans la pièce. Il tenait à la main un pistolet.

— Allons, vite, dit-il. Il fait froid dehors. Dépêchons-nous !

Kaufmann se glissa derrière lui.

— Docteur, fit-il, nous vous voulons vivant, mais nous pourrions régler son compte à cette jeune dame si vous faites des difficultés.

L'homme en trench-coat braqua son arme sur Andromède. Fleming fit signe à celle-ci. Il lui prit la main et la mena vers la fenêtre.

Kaufmann sauta le premier et aida Andra. Le tueur ferma la marche, son pistolet dans le dos de Fleming. Mais, soudain, il se retourna tandis que la porte s'ouvrait. John reconnut Osborne, qui était frappé de stupeur. Derrière lui se tenait un soldat. Le tueur tira, et Osborne recula vers la porte en trébuchant. Le soldat, qui d'abord s'était élancé, recula lui aussi, tandis qu'Osborne s'affaissait, la main crispée sur son épaule blessée. Le tueur avait sauté par la fenêtre.

— Que c'est donc ridicule ! murmura Osborne en se relevant.

Il se traîna jusqu'à la fenêtre. Dehors, où il faisait noir, des mains saisissaient Fleming et Andromède et les hissaient dans la camionnette. Le moteur ronfla. Les pneus crissèrent sur le gravier. Le véhicule franchit à toute allure le porche d'entrée. Puis ce fut une course éperdue dans la nuit sur une route pleine de tournants.

Fleming devina un peu plus tard qu'ils avaient rejoint une autoroute. Quand la voiture quitta celle-ci, ils avaient dû parcourir une soixantaine de kilomètres. De nouveau, il y eut des tournants, et ils furent secoués. Il alluma son briquet. L'intérieur de la camionnette était métallique. Et il ne fallait pas songer à ouvrir la porte arrière. Il n'y avait aucune ouverture vers l'avant. Ils roulaient depuis peu dans un chemin très mauvais.

Le véhicule ralentit. Il devait maintenant être dans un champ ou un pré. Et, soudain, il s'arrêta.

Quelques instants s'écoulèrent avant qu'on vînt les libérer. Dehors, il pleuvait. Ils aperçurent Kaufmann qui souriait à la lueur d'une torche électrique tenue par quelqu'un d'autre. Le tueur était là lui aussi.

— Eh bien, dit Kaufmann, voulez-vous avoir l'amabilité de descendre.

Fleming sauta à terre, puis aida Andra à en faire autant.

— Votre ami, dit-il, a tiré sur Osborne qui est parfaitement inoffensif. Pour ma part, je ne le suis peut-être pas autant que lui. Alors, que comptez-vous faire de nous ? Et où sommes-nous ?

— Sur un terrain d'aviation militaire désaffecté. Les pistes d'envol sont encore excellentes. Nous allons vous éviter l'ennui d'un procès et d'une

condamnation pour sabotage. Je suis sûr que votre gouvernement vous considère comme un traître. Mais nous n'avons pas le temps de bavarder. L'avion va partir immédiatement. Venez.

Kaufmann se mit en marche. Le tueur resta derrière Fleming. Bientôt, ils aperçurent le fuselage humide et luisant d'un avion.

— Bienvenue à bord, madame, et vous, monsieur, leur dit une voix de femme.

Fleming se mit à rire. Tout cela était insensé. La fille, en haut de la passerelle, était en uniforme bleu, comme les hôtesse de l'air, nette et charmante. Quand ils furent dans l'avion, il constata qu'elle était de type oriental. Elle les guida vers des sièges à l'avant. Elle ignore le tueur, qui s'était assis un peu plus loin, tenant toujours son pistolet à la main. Kaufmann disparut dans la cabine de pilotage.

Les moteurs à réaction se firent entendre. L'instant d'après, l'avion grimpait vers le ciel. Il était clair que le pilote n'allait pas suivre le trajet des lignes commerciales et éviterait soigneusement les radars. Ils eurent vite traversé les nuages et bientôt baignèrent dans la lumière de la lune. Fleming, d'après les constellations qu'il put identifier, constata qu'ils filaient vers le sud.

Kaufmann, d'ailleurs, le lui confirma peu après.

— Nous sommes maintenant au-dessus des eaux internationales, dit-il. Tout va bien. On va vous servir des rafraîchissements. Ensuite, vous pourrez dormir. Dans quelques heures, nous nous poserons en Afrique du Nord.

— Où ça ?

— Oh ! ce sera simplement pour faire le plein. Et nous repartirons. Nous allons en Azaran.

CHAPITRE V

Le jour parut tandis que l'avion, qui perdait peu à peu de la hauteur, franchissait la frontière de l'Azaran. Fleming, qui regardait le paysage d'un air morose, ne vit rien qui suscitât son intérêt. Une étendue d'un gris rougeâtre, plate, sèche, et, à l'horizon, de basses collines.

Bientôt, l'avion plongea vers le sol, et Fleming aperçut les sommets ronds des réservoirs de pétrole et, non loin d'eux, les charpentes des derricks. Au loin brillaient dans la lumière matinale les blanches maisons d'une ville. L'avion se posa finalement à l'écart de celle-ci, mais non loin d'une longue bâtisse grise au toit plat, d'aspect moderne.

La chaleur sembla se plaquer sur leurs visages dès qu'ils eurent mis pied à terre. Des soldats arabes, vêtus d'uniformes de style américain, coiffés de casques d'acier, montaient la garde de tous côtés, armés de mitraillettes. Une vieille limousine britannique, dont le camouflage s'écaillait, s'approcha de l'avion. Kaufmann, qui transpirait abondamment, fit monter

Fleming et Andromède sur le siège arrière et prit place lui-même à côté du chauffeur militaire.

Une bonne route cimentée menait vers la ville. Dans les faubourgs, ils virent de misérables cabanes recouvertes de tôles ondulées rouillées, et aussi quelques maisons décrépies, mais de pur style arabe. Des femmes voilées aux attitudes gracieuses emmenaient des ânes chargés de lourds paniers. Quelques hommes portaient le costume oriental, mais la plupart étaient vêtus de mauvais vêtements occidentaux.

Bientôt, ils furent dans la ville même, où la foule devint plus abondante et plus bruyante et où le chauffeur dut corner constamment pour s'ouvrir un passage. Ils traversèrent la place du marché, qui était particulièrement animée, puis franchirent l'étroite entrée d'un grand bâtiment. Deux sentinelles les regardèrent d'un air impassible. Ils étaient maintenant dans une cour ombragée et fraîche, entourée de constructions de tous les côtés.

Kaufmann descendit, échangea quelques paroles avec un Arabe élégamment vêtu à l'européenne, puis disparut dans un des bâtiments. L'Arabe, qui parlait correctement l'anglais bien qu'avec des hésitations, pria Andra et Fleming de le suivre. Il leur fit traverser la cour, gravir quelques marches et il ouvrit une porte ornée de sculptures en leur disant :

— Attendez ici un instant.

Ils étaient dans une antichambre au plafond très haut. Des tapis persans étaient accrochés aux murs. Il y avait des sièges confortables et de petites tables orientales. Sur un plateau, ils avisèrent une cafetière et des tasses minuscules. Le café était chaud. Ils en burent un peu.

— Où sommes-nous ? demanda Andra.

— Dans un pays où il ne fait certes pas froid. L'Azaran, ça s'appelle. Nous devons être ici dans le palais de quelque pacha. A moins que ce ne soit la résidence de Kaufmann.

— Ce n'est pas un mauvais homme.

— C'est ce que vous sentez ? Peut-être avez-vous raison. Mais alors, la vie a mis sur lui une dure carapace !

Un rideau bougea. Une femme entra. C'était Janine Gamboul.

— Docteur Fleming ? fit-elle sans même un sourire.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il sèchement.

— Je m'appelle Gamboul.

— C'est vous la maîtresse de maison ?

— Vous êtes chez le colonel Salim, membre du gouvernement d’Azaran, dit-elle tout en observant Andromède. Il n’a pas pu venir lui-même. Il est très occupé parce que l’Azaran a mis fin au traité concernant le pétrole. Par mesure de précaution, la frontière a été fermée.

— Et c’est ce Salim qui nous a fait amener ici ?

— Je... C’est-à-dire nous... Nous vous avons amenés.

— Ce je – ou ce nous – désigne l’« Intel », n’est-ce pas ?

— Exact... Et vous, qui êtes-vous ? demanda-t-elle en se tournant vers Andromède.

— C’est une collègue, dit rapidement Fleming.

Janine Gamboul eut un sourire.

— Vous êtes...

— Nous sommes tout juste amis, dit Fleming. Elle s’appelle Andra. Simplement Andra.

— Asseyez-vous, reprit Janine. J’espère que vous n’êtes pas trop fatigués. Nous vous avons amenés ici parce que nous pensons que nous pouvons vous aider réciproquement. Vous êtes en fuite... On ne vous retrouvera pas ici. Il n’y aura pas d’extradition.

— J’aimerais que vous nous expliquiez en quoi nous allons être obligés de vous aider...

Janine Gamboul commençait à s’énerver. Mais Salim arriva, vêtu d’un somptueux uniforme chamarré de décorations. Il tendit la main à Fleming qui lui tourna le dos. Il se pencha alors vers Andra et lui prit les mains.

— Je suis charmé, dit-il. Comment vous appelez-vous ?

— Andra, fit Janine.

— Comment allez-vous ? dit poliment et machinalement Andromède.

Salim se laissa tomber dans un fauteuil.

— Bien, fit-il. Arrivons-en aux explications. Nous sommes, docteur Fleming, un pays neuf. A part le pétrole, nous sommes sous-développés. Mais nous sommes maintenant indépendants. Il nous faut de l’aide.

— Vous avez une curieuse façon de vous en procurer, dit John.

— Comment aurions-nous pu faire autrement en ce qui vous concerne ? L’« Intel » a investi ici de gros capitaux pour la recherche industrielle. Nous en profitons. Nous avons engagé de brillants hommes de science...

— De la même façon que nous ?

— De différentes façons. Quand ils sont ici, ils trouvent que ça en vaut la peine. Nous les traitons bien. Ils n’ont pas envie de s’en aller. Mais

buvons un verre...

Un serviteur apporta un plateau chargé de bouteilles. Fleming accepta un scotch. Salim, bien que musulman, en prit un aussi. Il expliqua qu'il était un homme moderne. Andra but un jus de fruit.

— Vous êtes un physicien, reprit Salim, et un spécialiste dans certaines branches des mathématiques. Nous avons eu un autre jeune physicien qui a travaillé ici. Neilson...

— Neilson ? Jan Neilson ? Je pense que vous savez que Jan, Denis Bridger et moi avons déjà travaillé ensemble...

— Possible. Ce Neilson était un garçon très brillant.

— Et il est mort ?

— C'est lui, poursuivit calmement Salim, qui organisa et mena tous les travaux relatifs à notre projet principal. Mais il ne put pas les parachever. Je crois qu'il était dans une impasse. C'est pourquoi il nous a fallu chercher quelqu'un de plus fort que lui.

— Pour faire quoi ? demanda Fleming sur un ton de colère.

— Vous devriez le savoir, fit Janine Gamboul avec un petit rire bref. Votre défunt collègue, Denis Bridger, nous a fourni les plans du ordinateur. Et votre autre défunt collègue, Jan Neilson, l'a construit ici.

Fleming dut faire un effort pour rester calme.

— Je suppose, dit-il, que vous ne savez réellement pas à quoi cela vous mène. Et je vais vous donner le meilleur avis possible : faites sauter ce ordinateur !

— Comme vous avez fait sauter l'autre, à Thorness ? s'exclama Janine. Je crains bien que vous n'ayez pas la même chance ici.

— Comment pouvez-vous savoir que...

— Le professeur Madeleine Dawnay nous l'a dit...

— Madeleine ? répéta Fleming avec stupeur.

— Elle est venue ici de son plein gré, dit Salim. Nous pensons qu'avec vous deux nous avons maintenant la bonne équipe. Le ordinateur que Neilson a construit doit être la base de toute l'organisation technologique installée ici par miss Gamboul. Tous ces gens que vous avez vus dans les rues de notre, capitale sortent d'un long sommeil. Vous avez l'esprit libéral, Fleming. Vous les aiderez à s'éveiller et à prendre leur place dans le monde moderne.

Au lieu de répondre, John demanda :

— Où est Madeleine Dawnay ?

— Au centre de recherches de l'« Intel », où on va vous conduire aussi. Elle est très bien installée. Nous ne sommes pas des barbares. Mais il faut que vous compreniez bien que vous n'êtes pas en position de refuser de coopérer. Nous allons garder cette jeune dame ici, ajouta-t-il en regardant Andra, afin de nous assurer votre bon vouloir.

— Non ! s'écria Fleming en se levant. Rien à faire. Je veux qu'elle reste avec moi.

Salim échangea un regard avec Janine, qui fit un signe d'acquiescement.

— C'est bon, reprit-il. Nous laisserons la jeune dame avec vous.

— Je vais vous emmener là-bas, dit Janine.

*

* *

Quand Fleming, qui tenait Andra par le bras, pénétra dans la salle du ordinateur où les avait amenés Janine, ce fut comme s'il recevait un coup de poing au creux de l'estomac. Le hall ressemblait très exactement à celui de Thorness. Seuls, les gardes avaient des uniformes différents et des visages basanés au lieu de visages roses.

On percevait l'odeur lourde et indéfinissable de l'électricité, on entendait le léger bourdonnement des myriades de circuits en activité. Les panneaux de contrôle, avec leurs multiples lampes, écrans et commandes, avaient le même aspect familier.

John avança lentement, tenant toujours Andromède par le bras. Plusieurs jeunes Arabes travaillaient là. Ils avaient le même air, les mêmes gestes que les techniciens de Thorness. Janine appela l'un d'eux.

— Je vous présente Abu Zeki, dit-elle à John. Et voici le docteur Fleming.

Les yeux de l'Arabe eurent une lueur de plaisir. C'était un jeune homme aux traits fins, au regard qui révélait de la sensibilité, de la délicatesse, de l'honnêteté.

— Je suis très heureux, dit-il. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Je serai votre premier assistant. J'espère que je pourrai vous être utile. Avec vous, nous allons faire de grandes choses...

— Vous le croyez, n'est-ce pas ? dit calmement Fleming.

Mais Janine les interrompit.

— Venez par ici, je vous prie.

Elle semblait être au courant de tout. Mais ses connaissances étaient visiblement de deuxième main. Il remarqua quelques légères différences par rapport à ce qu'il avait construit à Thorness, mais les principes de base étaient les mêmes. Ils retournèrent près des panneaux de contrôle. Janine expliqua :

— Cette construction a été terminée il y a quelque temps. Un programme fut introduit dans le ordinateur, mais rien ne se produisit. C'est pourquoi nous avons besoin de vous. Je ne crois pas que vous aurez de difficultés.

— Probablement pas, avoua Fleming. Rien d'essentiel n'est différent du ordinateur que j'ai construit. C'était d'ailleurs fatal, puisque les plans, issus du message, étaient les mêmes.

— Ce que nous voulons, c'est créer ici un centre de production sans égal dans le monde et à l'abri de toute intrusion politique ou autre. Cette machine sera le cerveau de l'« Intel ».

Elle parlait avec une assurance tranquille et sinistre. Fleming cherchait des yeux, sur le tableau de distribution électrique, les deux redoutables bornes de cuivre qui avaient joué sur le ordinateur de Thorness un rôle si étrange et si terrible. Ne les voyant pas, il questionna Abu à ce sujet.

— Elles existent, lui dit le jeune Arabe. Mais, comme nous ne comprenions pas quel pouvait être le rôle de ces deux bornes à haut voltage, nous les avons placées dans un autre compartiment. Le docteur Neilson estimait qu'elles pouvaient servir à des communications sensorielles avec la mémoire du ordinateur. Il construisit donc un dispositif afin que le contact puisse s'établir visuellement.

Il les emmena plus loin, au bout d'un couloir, ouvrit une porte. Là ils virent, sur un panneau, au-dessous des deux bornes métalliques, une batterie d'écrans à rayons cathodiques.

— Je me souviens !

Fleming se tourna vivement vers Andromède qui venait de lancer cette exclamation. Elle semblait soudain très excitée tandis qu'il éprouvait, lui, un sentiment d'angoisse.

— Vous savez ce que c'est ? lui demanda-t-il tout bas. C'est cela que nous avons fui...

Elle ne répondit pas. Elle regardait le panneau, comme envoûtée.

— N'ayez pas peur, murmura-t-elle, sans qu'il comprît très bien à qui elle s'adressait.

Fleming se tourna vers Janine Gamboul et lui cria :

— Faites sauter tout ça ! Immédiatement.

Elle le regarda et regarda Andromède, puis sourit, l'air méprisant.

— Détruire ce ordinateur ? fit-elle. Vous voulez rire ! Nous le contrôlerons. Et, maintenant, venez visiter vos appartements... Votre vieille collègue a hâte de vous voir...

Dehors, il faisait une chaleur terrible. Un soldat, à qui Janine dit quelques mots, les emmena vers une rangée de bungalows ombragés par des palmiers. Andra se taisait.

Madeleine Dawnay était assise dans une chaise-longue sur un carré de gazon. Elle semblait très maigre dans ses vêtements tropicaux, et son teint avait déjà bruni. Elle éprouva une joie visible en voyant John et Andra. Elle prit les deux mains de celle-ci dans les siennes.

— Ma chère... Je suis si heureuse... Ainsi, vous voilà tous les deux...

Fleming ne prit même pas le temps de se montrer poli.

— Je suis ici parce qu'on m'a enlevée. Je n'essaierai pas de m'enfuir, maintenant que j'ai vu ce qu'on m'a montré. Mais vous, Madeleine, comment avez-vous pu, volontairement, accepter de travailler pour ces gens-là ? Comment ont-ils fait ?

— Ils m'ont demandé aimablement ma collaboration. Ils voudraient résoudre un très important et très intéressant problème agricole afin de produire eux-mêmes leur propre nourriture. Ils ont déjà essayé tous les moyens connus de fertilisation. Mais ils ont compris qu'il fallait aborder le problème par des biais absolument nouveaux. J'espère que je pourrai les aider...

Il la regarda, étonné par cette confiance illimitée qu'elle avait en la science.

— Madeleine, dit-il doucement, puisque nous ne pouvons pas nous échapper d'ici sans risquer de nous faire tuer, je peux au moins essayer d'avertir...

— Avertir qui, John ? Qui voudra vous écouter, maintenant qu'on sait ce que vous avez fait à Thorness ?

— Alors, il faut rester et faire leur sale travail ?

— Je ne fais pas un sale travail, dit-elle d'un air soudain renfrogné. J'essaie d'aider les gens de ce pays dont beaucoup ne mangent pas à leur faim. Salim est peut-être brutal, mais ses intentions sont bonnes. Il veut rendre son pays prospère.

Fleming alluma une cigarette.

— Il y a une possibilité, dit-il. Je crois que je pourrai faire fonctionner sans difficulté cette machine. Neilson a accompli du bon travail, et ce jeune Abu est compétent. Le ordinateur fonctionnera, mais tout va dépendre des informations que nous lui donnerons. Si je l'amène à penser que je suis de son côté... J'ai commis une erreur avec l'autre. J'ai voulu le combattre et je ne pouvais pas vaincre. Mais si j'introduis dans la mémoire de celui-ci l'idée que ce sont eux – l'« Intel » et Cie – qui sont contre lui, ses réactions logiques l'amèneront à faire quelque chose pour les abattre...

— Peut-être en les détruisant et en dévastant tout le pays, fit Madeleine qui se mit à regarder pensivement Andra.

Celle-ci semblait rêver, les yeux mi-clos. Elle était très belle, très féminine. Ils restèrent un moment silencieux.

— Que pensez-vous maintenant d'Andromède ? demanda tout bas la vieille femme.

— J'ai cessé de la considérer comme... comme étrangère à notre planète. Biologiquement, elle est une créature humaine normale. Le danger est quand le ordinateur l'utilise. C'est ce que je veux absolument empêcher – quoi que je fasse ou ne fasse pas par ailleurs. J'ai de l'affection pour elle. Et elle m'inquiète. Ses mouvements sont moins coordonnés. Elle est souvent dans cet état de demi-sommeil où vous la voyez en ce moment. J'ai cru d'abord que c'était la suite du choc qu'elle a subi et que ce ne serait que passager. Mais j'en viens à me demander s'il n'y a pas en elle quelque défaut de... construction.

— Vous voulez dire que j'aurais commis une erreur ?

— Pas nécessairement vous... Une erreur dans les calculs...

Andra ouvrit les yeux, s'étira paresseusement, sourit.

— Quelle magnifique lumière, dit-elle.

Elle se leva. De son pas un peu incertain, elle se dirigea vers le bâtiment du ordinateur. La sentinelle, après un geste d'hésitation, la laissa entrer. Fleming bondit hors de son fauteuil. Mais Madeleine le retint par le bras.

— Laissez-la... Tout ira bien.

— Vous êtes folle !

— Je ne suis pas folle. Laissez-la faire...

Il se rassit à contrecœur. Bientôt, ils entendirent un assez fort bourdonnement, puis un cliquetis rythmé.

— C'est le ordinateur ! s'exclama Fleming. *Il fonctionne !*

Cette fois, ils s'élancèrent vers le bâtiment. Abu courut vers eux et leur dit :

— Je ne sais pas ce qui s'est passé. La jeune dame est entrée et est allée s'asseoir devant le panneau de communication sensorielle.

Fleming se précipita vers ce panneau. Sur l'écran principal, il vit des bandes lumineuses oscillantes, des motifs géométriques extraordinaires qui les traversaient, changeaient de forme. Andra était assise devant le panneau. Il l'appela par son nom. Elle ne bougea pas. Puis il cria :

— Andromède !

Elle tourna lentement la tête. La joie illuminait son visage.

— Il me parle ! dit-elle. Il me parle !

— Oh ! mon Dieu ! gémit Fleming.

Abu toussa discrètement.

— Il faut, dit-il, que j'aille informer miss Gamboul de ce qui se passe.

CHAPITRE VI

Fleming observait avec crainte les transformations que subissait Andromède. Sa demi-léthargie avait disparu. Elle redevenait alerte et avide d'activité, sans toutefois paraître excitée. Il savait que c'était à cause du ordinateur. Mais elle était une Andromède bien différente du robot de Thorness et d'une façon indéfinissable. La franchise et la confiance dont elle faisait preuve envers John le réconfortaient.

Dans sa chambre, il passa la nuit sans dormir, tantôt couché, tantôt marchant de long en large, méditant sans cesse. A l'aube, il prit une décision. Pour faire disparaître ce qu'il sentait de néfaste dans le ordinateur, il devait par quelque moyen l'amener à travailler dans le sens que lui, Fleming, désirait. Il pourrait alors se faire un allié contre ceux qui le retenaient prisonnier. Mais il fallait, pour parvenir à ce résultat, qu'Andromède fît elle-même ce qu'il voulait. Il lui en parla dès qu'elle fut levée. Elle eut un petit rire.

— C'est très facile, dit-elle. Nous n'avons qu'à lui dire ce qu'il doit faire.

Cela ne lui parut pas aussi facile.

Ils eurent une discussion technique assez compliquée. Il craignait qu'on ne pût pas modifier le programme inscrit dans le ordinateur d'après le message venu de l'espace.

— Nous changerons les circuits de décisions, lui dit-elle.

— Dans ce cas-là, elle deviendra une machine comme les autres.

— Mais nous pourrons lui communiquer nos propres desseins et nos propres buts, John. Cela, je peux le faire.

— Je suppose que vous le pouvez. C'est, pourquoi j'ai tenté de vous tenir éloignée du ordinateur.

— Vous ne le pouvez pas... Et si vous voulez vous servir de lui, il faut que vous ayez confiance en moi.

Il la regarda, puis lui dit qu'il voulait aller faire un tour dehors. Il lui dit aussi qu'elle ferait bien de se reposer. Il ajouta que tout cela ne lui disait rien qui vaille.

Il se rendit aussitôt chez Madeleine Dawnay, qui était en train d'examiner des cartes de l'Azaran. Il lui rapporta sa conversation avec Andromède.

— Elle s'illusionne, dit-il. Le ordinateur la dominera, comme à Thorness.

— Je ne pense pas, John, fit la vieille femme. Du moins tant qu'elle ne doutera pas de votre confiance. Des liens se sont créés entre vous. Cela jouera fortement.

— J'aimerais savoir, fit-il d'un air rêveur, ce qui lui est arrivé, physiquement.

— Simplement ce que vous avez constaté vous-même. Je vais la faire examiner par un médecin, si vous voulez. Mais s'il y a une déficience originelle dans son système nerveux ou sanguin, nous ne pourrons rien.

— Oh ! mon Dieu ! dit-il. La pauvre gosse !

— De toute façon, vous n'avez pas le choix, John. Il faut vous fier à elle comme elle s'est fiée à vous ces dernières semaines. Si elle est incurable, elle ne vivra pas bien longtemps. Faites en sorte qu'elle soit heureuse. Elle pourra encore vous aider.

Une larme coulait sur la joue de Madeleine.

*

* *

Fleming rejoignit Andromède dans l'appartement de celle-ci. Elle mangeait, devant un plateau garni. Elle éprouvait visiblement des difficultés à faire les gestes nécessaires. Mais elle lui parla – avec la plus grande aisance – de son travail.

Quand elle eut fini, il la prit par le bras et ils retournèrent auprès du ordinateur. Là elle sembla reprendre totalement possession d'elle-même. Elle manœuvra les commandes de contrôle, et, aussitôt, la machine se mit à bourdonner et à cliqueter. Bientôt, ils notèrent les pulsations des oscillographes, et, sur le principal écran, se forma un motif cohérent.

Fleming et Abu se tenaient un peu en retrait et observaient. Au bout d'un moment, Andra fit pivoter son siège et leur dit avec un sourire triomphal :

— Voilà qui est fait... Il est maintenant en complet état de marche.

Abu se tourna vers Fleming, incrédule.

— Comment cette jeune dame a-t-elle pu faire cela ? En quelques minutes...

Fleming emmena le jeune Arabe dans le bureau.

— Je vous demande, lui dit-il, d'accepter comme véridique ce que je vais vous révéler. Cette fille peut communiquer directement avec le ordinateur, capter ses ondes électromagnétiques, les interpréter et retransmettre ses ordres de la même façon. Vous ne me croyez pas, naturellement.

— Peut-être dois-je vous croire. Mais je ne comprends pas.

Fleming avait de la sympathie pour Abu. Il le sentait honnête et délicat. Cet homme, pensa-t-il, pourrait devenir un allié. Il lui expliqua alors qu'Andromède était une créature synthétique, construite pour établir un lien avec le ordinateur – bien que ce n'eût pas été l'intention première des êtres humains qui avaient réalisé la synthèse, mais c'était celle de la machine. Il ajouta qu'elle possédait un sens que nous n'avons pas et que ce sens-là lui permettait la communication directe.

La porte s'ouvrit. C'était Andra qui les rejoignait.

— A quoi voulez-vous que je l'utilise ? demanda-t-elle.

Mais, sans attendre la réponse, elle retourna d'un pas hésitant vers l'écran.

Abu était très excité. Il avait eu la chance que son père travaillât à la société pétrolière, et c'est celle-ci qui avait payé ses études au départ. Puis, quand il avait eu seize ans – et son intelligence ayant été déjà remarquée – l'avènement d'un nouveau régime dans le pays lui avait encore facilité les choses. Il avait fait partie du premier groupe de vingt jeunes gens envoyés en Europe pour y faire des études supérieures. Il s'était révélé le plus brillant du lot. Il était très patriote, mais ne trouvait pas anormal d'avoir pour chefs des étrangers. La construction du ordinateur, avec Neilson, l'avait enthousiasmé. Il savait que l'« Intel » finançait l'entreprise, mais il ignorait pratiquement tout de cette organisation. Ce qui comptait pour lui, c'était le fait que cette entreprise améliorerait le sort de son pays.

Abu ouvrit un tiroir et en tira des fiches. C'était Madeleine Dawnay qui les lui avait données, expliqua-t-il, pour qu'il les utilise sur le ordinateur. Mais il n'avait rien pu faire tant que celui-ci ne fonctionnait pas.

— Passez-les à la jeune dame, lui dit Fleming. Et laissez-la opérer à sa guise.

Abu obéit. Vingt minutes s'écoulèrent. Puis l'appareil au moyen duquel le ordinateur donnait ses réponses se mit à cliqueter. Ligne par ligne, des chiffres étaient imprimés. Abu semblait envoûté en regardant cela. Quand ce fut fini, il arracha la feuille et courut vers le bureau.

— C'est fait ! s'écria-t-il. C'est extraordinaire !

Il ouvrit un autre classeur, fermé à clef celui-là, et en tira d'autres feuilles qu'il porta à Andra. Quand il revint, le cliquetis recommença.

— Qu'est-ce que c'est encore ? demanda Fleming qui était resté dans le bureau à méditer.

— Je crains, dit le jeune Arabe, de ne pas pouvoir vous le dire. Je n'en ai pas la permission.

— Voyons, fit John, qu'est-ce que je fais ici ? Suis-je chargé du ordinateur ou non ?

— Je regrette, docteur Fleming. Mais j'ai des ordres. C'est un travail que m'a donné miss Gamboul. Et je n'ai pas le droit de discuter ses consignes.

— Alors, je vais arrêter la machine...

— Vous ne le ferez pas, car, à mon grand regret, je suis obligé de vous en empêcher.

Abu fit signe au garde le plus proche. Fleming pivota sur ses talons et s'éloigna. Dehors, il aperçut Janine Gamboul qui marchait à côté d'un vieil

homme barbu et lui parlait avec animation. Il demanda à Abu, qui l'avait rejoint, quel était ce monsieur.

— C'est notre président. Il vient sans doute de visiter le laboratoire du professeur Dawnay. Je me demande s'il va aussi venir nous voir...

Mais le président et miss Gamboul s'éloignèrent.

*

* *

Tout le monde faisait la sieste dans la ville quand Janine arriva à la résidence de Salim. Elle le trouva sur le grand balcon de pierre communiquant avec son bureau et d'où il observait nonchalamment ce qui se passait au-dehors. Elle quitta son chapeau à larges bords et se prépara une boisson glacée.

— J'ai fait faire le tour de l'établissement à ce vieux fou, dit-elle. Cela l'apaisera pour quelque temps. Madeleine Dawnay, cette biologiste, l'a beaucoup impressionné. Je ne l'ai pas mené au ordinateur. Mais il fait terriblement chaud sur ce balcon... Si nous rentrions à l'intérieur...

Salim se leva de son fauteuil et la suivit jusque dans la vaste pièce qui lui servait de bureau. Une carte détaillée d'Azaran tapissait un des murs. De petits drapeaux de diverses couleurs y étaient plantés çà et là. Ils se laissèrent tomber sur un sofa. Janine commençait à être fatiguée de Salim...

— Qui est la fille qu'on a amenée avec Fleming ? demanda le colonel.

— Je n'en sais rien, fit-elle avec un haussement d'épaules. Abu Zeki dit quelle est extrêmement intelligente. D'après le rapport de Kaufmann, elle aurait eu quelque chose à voir avec le ordinateur de Thorness. Il y avait un certain nombre de femmes là-bas. Cette Dawnay, par exemple. D'après Kaufmann, la fille aurait trempé dans la destruction de la machine. Elle doit être la maîtresse de Fleming.

Salim sembla troublé.

— Il faut la surveiller étroitement, dit-il. Je ne veux pas de sabotages. Tâchez de savoir par Fleming qui elle est exactement. Vous devez y arriver sans trop de peine.

— Je ne crois pas que je sois son genre, fit-elle en souriant. Qu'est-ce que c'est que tous ces petits drapeaux sur cette carte ?

— Ils indiquent les emplacements des troupes auxquelles je peux me fier.

— Vous fier pour quoi faire ?

— Pour m'aider. Pour nous aider. Le ordinateur doit rester en sécurité. Il appartient à l'« Intel », qui a eu sa concession du président. Je ne suis pas encore président.

— Est-ce cela que vous voulez ? demanda-t-elle en l'observant.

— Le président est un homme faible et fatigué. Et il est influençable. On pourrait le persuader de se mêler de vos affaires. Il faut nous préparer à cette éventualité. Pourquoi pensiez-vous donc que j'étais revenu ?

— Ainsi, vous préparez un coup d'Etat ? fit-elle d'un air surpris et admiratif. Et je n'en savais rien...

— Vous êtes de mon côté, n'est-ce pas, Janine ?

Elle se pencha vers lui au point que leurs deux corps se touchèrent.

— Comment pouvez-vous en douter ? Et c'est pour quand ?

— J'agirai au moment voulu. Peut-être dans deux jours, peut-être dans une semaine. Mais pas plus tard.

*

* *

Fleming ayant insisté, Madeleine Dawnay demanda qu'un médecin vienne examiner Andra. Vingt-quatre heures plus tard, l'« Intel » envoya un neurologue. C'était un Arabe qui avait fait ses études à Oxford. Il examina longuement et attentivement la jeune femme, dans une chambre de l'infirmerie.

Fleming survint pendant cette consultation.

— Vous ne pouvez pas encore voir Andra, lui dit Madeleine. Le docteur se livre à diverses analyses. Mais sa première impression rejoint la nôtre : le système musculaire d'Andra se détériore. C'est peut-être une glande qui déraile. A moins que son système nerveux ne soit différent du nôtre, et exige un sang différent...

— Pourrions-nous créer ce sang par synthèse ?

— Je ne vois pas trop comment... Peut-être que si nous étions à Londres...

— Et que va-t-il se passer ?

— Elle va perdre progressivement l'usage de ses muscles. Et quand les muscles respiratoires seront atteints... Dire que c'est moi qui l'ai faite ! Faite pour qu'elle souffre ainsi...

Fleming lui prit le bras.

— Vous n’avez pas voulu cela... Et que dire de moi, qui ai élaboré les plans du ordinateur ?

Ils restèrent un moment silencieux. Le médecin sortit de la pièce où se trouvait Andra, mais ne s’arrêta pas pour leur parler.

— Il faut qu’on la soigne convenablement, reprit John, qu’on l’éloigne d’ici.

— Vous croyez qu’ils la laisseront partir ! Elle a déjà tiré du ordinateur, d’après mes données, une formule concernant l’agriculture. Et ils la feront travailler à d’autres choses.

— Ils ont déjà en effet une autre chose en train... Je ne sais pas quoi. J’ai bien une idée à ce sujet, mais je l’espère fausse.

A ce moment-là, six avions à réaction passèrent au-dessus de leurs têtes, dans un bruit étourdissant.

— Allez la voir, fit Madeleine. Soyez gentil avec elle. Je vais, de mon côté, parler au médecin.

C’est avec une sorte de crainte qu’il frappa à la porte. Une jolie infirmière arabe vint lui ouvrir. Andromède était assise sur un lit métallique. Les fleurs qui ornaient sa chambre faisaient ressortir la pâleur de son visage.

— Andra... Andromède..., murmura-t-il. Nous avons déjà fait tant de choses ensemble... Il doit bien exister quelque moyen pour que nous continuions.

Il lui caressa doucement le menton, mais elle eut un mouvement de retrait et elle se mit les mains sur le visage.

— Pensez-vous que je désire mourir ? dit-elle. Finir comme l’autre ordinateur que vous avez détruit ?

Ces paroles le blessèrent.

— Pourquoi dites-vous cela, Andra ? Je ne veux qu’une chose... C’est vous emmener d’ici...

— M’emmener ? Pourquoi ? J’ai fait ce que demandait Madeleine Dawnay et j’ai fait ce que vous me demandiez. J’ai changé les circuits de décisions du ordinateur...

Sa voix s’était soudain affaissée. Il se sentit alarmé. Il devinait qu’elle avait été sur le point de lui en dire davantage. Il se pencha vers elle.

— Et qu’avez-vous fait encore ? Qu’avez-vous fait ? Soyez sincère avec moi...

Ses manières changèrent. Elle essaya de sourire.

— J'ai vu quel était le but réel du message.

Il réprima un frisson. Il lui demanda de s'expliquer.

— C'est difficile, dit-elle. Je ne saurai pas bien m'exprimer avec des mots. Mais je sais que tout cela est vrai. Il faut que de nous-mêmes nous nous mettions entre les mains de ces êtres qui veulent nous protéger.

Il eut le sentiment qu'il venait encore de perdre une bataille. Il était parvenu à persuader Andra d'accomplir ce qu'il croyait juste, de faire du ordinateur leur esclave. Et voici qu'elle déclarait calmement qu'elle voulait servir « ces êtres qui veulent nous protéger » – ces êtres intelligents situés à des années de lumière – et qu'elle parlait d'eux comme s'ils étaient ses frères... Mais avant qu'il ait pu dire un mot, elle reprenait, souriante :

— Maintenant que j'ai pénétré le message, je comprends. Vous avez peur parce que vous savez seulement que le ordinateur peut avoir un pouvoir sur vous, et non à quoi tend ce pouvoir.

— C'est vous qui m'effrayez, dit-il. Maintenant que vous avez modifié cette machine, le seul moyen pour les auteurs du message d'exercer leur volonté, c'est vous. Et c'est pourquoi je voudrais vous éloigner d'ici, pour que vous viviez paisiblement.

Elle secoua la tête.

— Vous pensez que le message est néfaste. Il ne l'est pas. Il nous apporte une solution, un pouvoir. Nous pouvons le prendre dans leurs mains et en user à notre guise.

Il fut émerveillé et effrayé par tant de confiance et d'assurance. Elle semblait prendre en pitié son imagination limitée. Elle se laissa retomber sur son lit.

— Je suis épuisée, dit-elle. *Il* me prend toutes mes forces et me tuera plus vite que vous ne le pensez.

— Alors, laissez-le tranquille.

— Je ne peux pas. J'ai quelque chose à faire avant de mourir. Je ne peux pas le faire seule...

Elle se mit à pleurer. Il la prit par les épaules, d'un geste protecteur.

— Si vous voulez que j'aie confiance en vous et que je vous aide, il faut me dire quoi... Me dire ce qu'il y a d'essentiel dans le message.

Elle resta un moment les yeux clos. Puis elle eut un frisson. Il l'aida à s'asseoir.

— Je ne peux pas le faire avec des mots, dit-elle. Il faut que vous me meniez au panneau de communication directe avec le ordinateur. Alors, je vous montrerai.

Il l'aïda à se lever. Elle fit quelques pas maladroits, puis sembla puiser des forces à quelque source inconnue. Elle fit le court trajet au bras de Fleming. Mais elle n'eut pas besoin qu'on l'aide à s'asseoir devant le panneau sensoriel. La machine, immédiatement, se mit à bourdonner, et sur l'écran apparurent les motifs habituels.

— Ce sont les informations qui furent transmises à grande vitesse entre les groupes d'équations qui contiennent le véritable message, dit-elle. Elles nous parlent de la planète d'où tout cela a été lancé.

Fleming observait l'écran. Il comprenait certains signaux, mais d'autres étaient impénétrables.

— Qu'est-ce que tout cela peut bien signifier pour vous ? demanda-t-il à Andromède.

— Que cette intelligence a fait le tour de toutes choses. Elle sait ce qui doit arriver, ce qui est arrivé sur d'autres planètes où des créatures intelligentes n'étaient pas allées plus loin que le point de développement où vous êtes vous-mêmes sur la Terre. La vie de la créature biologique, poursuivit-elle très lentement comme si elle résumait à l'extrême une masse énorme d'informations, commence très simplement. Mais, après des milliers de siècles, tout devient si compliqué que l'animal humain ne peut plus tout embrasser. Alors quelque événement – une guerre peut-être – fait tout craquer. Il y a des millions de morts. Très peu de survivants. Dans cent trente ans environ, si rien n'est changé, il y a aura sur la Terre une guerre qui détruira toute civilisation. On peut la prédire exactement. La renaissance demandera mille ans. Et le même cycle recommencera. A moins que quelque chose de meilleur ne survienne...

— Et c'est ce qui est arrivé sur une planète d'Andromède ?

— Oui, fit-elle. L'espèce s'est modifiée, adaptée en temps voulu. Et, maintenant, elle peut intervenir pour les gens de la Terre.

Il gardait les yeux fixés sur l'écran, éprouvant un léger vertige. Il était bouleversé de l'entendre parler des « gens de la Terre » comme si elle était elle-même étrangère à l'espèce humaine. Il se mit à marcher de long en large pendant un moment. Puis il prit sa décision.

— Très bien, dit-il d'une voix ferme. Essayons d'apprendre quelque chose de lui. Tâchons de découvrir ce qu'il nous propose et faisons le savoir

afin que les gens décident eux-mêmes ce qu'il convient d'en faire.

— Ce n'est pas suffisant, dit-elle d'une voix impatiente. Il nous faut prendre le pouvoir, afin de rendre le message efficace. Il ne s'agit pas de détruire ces gens, mais de les aider, et c'est eux-mêmes qui, finalement, nous remettront le pouvoir.

Il se sentit exaspéré.

— Tous les dictateurs au cours de l'histoire, dit-il, ont tenu ce même raisonnement afin d'obliger les gens à agir et à les servir. Et vous voulez que je pense que ce serait une bonne chose que d'aider à imposer une volonté venue d'Andromède, en laissant le soin de le faire à l'« Intel » et aux dirigeants d'Azaran !

— Ce ne serait que le moyen. L'essentiel est le but.

— Non, fit-il en serrant les poings. J'ai combattu cela à Thorness parce que notre civilisation doit être libre de faire des erreurs funestes ou de se sauver elle-même. C'est pour cela que je vous ai donné ma confiance...

— Je n'ai fait que ce qui était logique.

— Il eût sans doute été préférable que je vous laisse mourir, murmura-t-il d'une voix presque imperceptible.

Elle se tourna de nouveau vers l'écran en disant :

— De toute façon, je mourrai bientôt.

Toutes les craintes qu'il avait éprouvées pour elle lui revinrent aussitôt à l'esprit. Il lui mit une main sur l'épaule et resta silencieux, immobile. Ils entendirent de nouveau le cliquetis. Il alla regarder les chiffres qui s'imprimaient sur le rouleau : des équations terriblement familières, qui lui rappelèrent le temps où il était à Thorness. Andra s'était approchée de lui.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demanda-t-il.

— Les calculs de base pour un intercepteur de missiles. Vous vous rappelez ce qui a été fait à Thorness...

— Pourquoi avez-vous entrepris ce travail ?

— Abu Zeki me l'a demandé. Ils veulent avoir des moyens de défense.

Il arracha la feuille, la froissa entre ses doigts, la jeta.

— Pour l'amour du ciel, arrêtez cela ! Je ne vous ai pas sauvé la vie pour que vous fassiez cette sale besogne...

Sa réponse se perdit dans le bruit. Mais elle répéta :

— Il est trop tard, maintenant. J'ai choisi. Les travaux ont déjà commencé.

Fleming s'éloigna d'elle à grands pas et sortit du bâtiment du ordinateur. Quand il fut dehors, il constata que les grilles de l'enceinte étaient fermées. Il aperçut un char d'assaut qui stationnait devant. Sur la route, un convoi de camions militaires se dirigeait rapidement vers Baleb.

Il retourna vers les bungalows, avec l'espoir d'y voir Madeleine Dawnay. Il avait besoin de réconfort. Mais Madeleine n'était pas là.

— Elle est allée voir le président, lui dit une de ses assistantes arabes. En outre, la révolution vient de commencer.

CHAPITRE VII

La visite de Madeleine Dawney chez le président était l'effet d'un mouvement impulsif, à la suite d'une discussion avec Kaufmann. Celui-ci était toujours en train de fouiner et de questionner, pour se faire valoir aux yeux de l'« Intel ». Mais Madeleine considérait quelle était en principe employée par le gouvernement d'Azaran.

Ses expériences de biochimie avaient fait de tels progrès qu'elles arrivaient au stade où des essais sur le terrain allaient être nécessaires. Une certaine zone côtière près du golfe persique avait paru convenir. Mais avant de commencer, elle voulait vérifier sur place certaines choses.

Au cours d'une visite de Kaufmann à son laboratoire, elle lui avait demandé de lui procurer des facilités de transport, pensant que c'était une question aisée à régler. L'Allemand était devenu soupçonneux. Il voulut connaître les raisons de ce travail et, comme elle lui répondit qu'il ne les comprendrait pas, il se mit en colère.

— Si vous voulez me créer des obstacles, dit-elle finalement, je vais aller voir le président moi-même.

— Ne comptez pas trop sur lui, dit-il.

Néanmoins, il lui procura une voiture pour cette visite.

Durant le trajet, Madeleine se rappela les propos pessimistes de Fleming sur toute cette affaire. Mais elle comptait sur le président, qui, au besoin, pensait-elle, saurait tenir tête à l'« Intel ».

Les rues de la ville semblaient vides, mais cela ne la frappa guère. La voiture ralentit devant le palais présidentiel, et une sentinelle la laissa passer sous le porche d'entrée. Le palais était très ancien et très beau. Elle fut accueillie respectueusement par un Arabe barbu en costume oriental, qui donna aussitôt un coup de téléphone, puis lui dit que le président l'attendait. Un jeune Noir souriant la guida dans les couloirs.

Le président lui parut plus vieux qu'il ne l'était réellement, vieux et fatigué. Mais ses yeux intelligents gardaient de l'éclat.

Il s'avança vers elle la main tendue. Il portait un costume, de coupe anglaise, mais un peu démodé. Sa courtoisie avait, elle aussi, quelque chose de suranné. Il se mit aussitôt à lui parler de photographie – ce qui était sa manie – et tint absolument à lui montrer des clichés archéologiques qu'il avait pris et que le jeune Noir projeta sur un écran après avoir tiré les rideaux. Madeleine dut cacher son impatience.

Quand enfin il lui demanda le but de sa visite, elle lui parla de l'origine du ordinateur, des expériences biochimiques qui avaient abouti à la création de la fille synthétique et, finalement, des raisons pour lesquelles Fleming avait détruit la machine de Thorness. Le vieil homme l'avait écoutée calmement.

— Je n'ai que votre témoignage, dit-il, et ce que vous me révélez me paraît difficile à croire et même à comprendre.

— Il est peu aisé, fit-elle, de donner des explications plus claires. Bien des choses nous échappent à nous-mêmes. Fleming a toujours eu des soupçons sur le rôle du ordinateur.

— Et vous ?

— Je pense qu'il y a une bonne et une mauvaise façon de l'utiliser.

— Et nous l'utilisons de la mauvaise façon ?

— Pas vous, mais l'« Intel ».

— Nous sommes entre leurs mains, soupira-t-il.

Il se leva, alla ouvrir les rideaux et reprit :

— Nous vivons des temps difficiles. Dans ma position, il faut montrer des résultats ou disparaître. L'« Intel » donne des résultats. Je suis un modéré. Il y a ici des factions jeunes et impatientes...

Le petit Noir reparut, portant un téléphone qu'il brancha et tendit au président. Celui-ci écouta, dit quelques mots en arabe et raccrocha. Puis il se dirigea vers une fenêtre qu'il entrouvrit. Ils perçurent une légère vibration et le bruit d'armes automatiques. Il referma la fenêtre.

— Je ne pense pas, professeur, que je pourrai vous aider beaucoup, dit-il. Je viens d'avoir un coup de téléphone de Salim, qui est un officier ambitieux. Ce que nous venons d'entendre me paraît être la preuve de ce qu'il m'a dit...

Madeleine, qui ne comprenait qu'à demi, prit congé, oubliant de demander la permission d'aller faire des expériences sur la côte. Le président était retourné s'asseoir à son bureau. Elle eut l'impression, en lui jetant un dernier regard, que c'était un vieux roi à qui il ne restait plus que sa dignité.

La voiture dans laquelle elle était venue était repartie. Deux soldats l'encadrèrent et lui dirent d'attendre près du porche d'entrée. Bientôt, une voiture militaire vint la prendre.

— Nous allons vous ramener chez vous, lui dit un jeune officier.

Chemin faisant, ils croisèrent des colonnes motorisées qui se dirigeaient vers Baleb. Elle aperçut quelques chars d'assaut. Une auto blindée stationnait à l'entrée des installations de l'« Intel ». Elle fut ramenée tout droit à son bungalow. L'officier la pria poliment de ne pas sortir de chez elle jusqu'à nouvel ordre.

*

* *

Le coup d'Etat organisé par Salim était basé sur les trois actions suivantes : fermer les routes aux frontières et fermer les ports, prendre le contrôle dans la capitale, s'assurer la mainmise sur les établissements de l'« Intel ». Ce dernier point, grâce à Janine Gamboul, n'était d'ailleurs qu'une formalité.

C'est par Abu Zeki que Fleming avait commencé à apprendre ce qui se passait. Ils s'étaient disputés lorsque John avait détruit les équations concernant les intercepteurs de missiles. Abu lui avait dit que cela serait

d'ailleurs sans effet, car ils avaient déjà les données essentielles. Il avait ajouté que le colonel Salim prenait les choses en main, que le rôle du président était fini.

— Et celui de l'« Intel » ? avait demandé John.

— Salim et l'« Intel » dirigeront tout désormais.

Un peu plus tard, Fleming, qui cherchait Andra, ne la trouva pas près du panneau sensoriel. Il demanda à Abu où elle était.

— Elle n'est pas ici, dit-il. Mais elle est désormais sous notre surveillance.

John se précipita vers les bungalows. Devant l'appartement d'Andromède, deux soldats armés montaient la garde.

— On ne vous laissera pas passer, lui dit une voix familière – celle de Kaufmann qui venait de surgir. El je crains bien que l'on n'ait plus confiance en vous, docteur Fleming. Mais rassurez-vous, la fille sera bien soignée. Au reste, miss Gamboul désire vous voir.

— Où ça ?

— Venez avec moi.

Il emmena John dans sa voiture jusqu'à la résidence de Salim – où ils ne virent pas de soldats. Kaufmann le fit entrer. Il se dirigea, sans rencontrer de serviteurs, vers le bureau. Sur le balcon, il découvrit Janine dans une chaise longue. Sa posture, sa pâleur extraordinaire, le regard vide de ses yeux mi-clos lui firent croire un instant quelle était morte, et il poussa une petite exclamation. Il se pencha, lui passa une main sous la tête pour la soulever. Elle grogna, ouvrit les yeux et se mit à rire.

— Vous pensiez que j'étais morte ? fit-elle. Comme vous le voyez, je ne le suis pas. J'ai demandé à Kaufmann de vous amener ici. Je veux vous parler.

Il remarqua alors qu'elle avait bu du whisky. La bouteille et le verre étaient d'ailleurs à côté d'elle. Elle lui offrit à boire et alla, d'un pas incertain, chercher du soda dans le bureau.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, fit-elle d'une voix pâteuse... Vous n'obtiendrez rien de moi... Pas tant que je n'en saurai pas davantage sur l'autre femme, votre femme...

Elle remplit les verres en sifflotant une chanson française.

— Parlez-moi de votre amie, fit-elle.

— Abu ne vous a-t-il pas déjà dit tout ce que vous désiriez savoir ?

— Oh ! si, ricana-t-elle. Absurde et fantastique. Le plus drôle, c'est que je l'ai cru et je veux maintenant en savoir davantage.

Fleming but un peu de whisky, ce qui le remonta. Il décida de jouer le jeu un moment. Janine semblait plus séduisante que de coutume.

— Qu'avez-vous contre nous ? dit-elle. Le fait que nous sommes dans les affaires vous déplaît ?

— En partie, grogna-t-il.

— Nous avons pourtant fait du bon travail ici. Avant notre arrivée, il n'y avait rien. Et maintenant que Salim a pris les choses en main, nous pourrions aller plus vite... Peut-être deviendrons-nous aussi opulents que la Venise ancienne ou la Compagnie des Indes. En tout cas, avant longtemps, personne ne pourra entrer en compétition avec nous. Le monde sera à nos pieds.

— Ou aux pieds d'Andra...

— D'Andra ? Pourquoi ne me parlez-vous pas d'elle ? Y a-t-il quelque chose quelle est seule à connaître ? Qu'elle seule peut faire ?

Janine regardait fixement et méchamment Fleming. Il eut l'impression qu'elle voulait l'hypnotiser. Il finit de boire son whisky. Mais à peine eut-il vidé son verre qu'il eut le sentiment d'avoir été drogué. Il sentit ses jambes fléchir sous lui et son esprit vagabonder bizarrement, il se laissa tomber dans un fauteuil où il s'assoupit. Aussitôt, Janine se pencha sur lui.

— Maintenant, vous allez tout me dire...

Il parla, d'une voix hésitante d'abord, puis de plus en plus distincte et ferme. Au bout d'une demi-heure, Janine savait tout.

Elle l'observa un moment, se demandant si cet Anglais énigmatique, mais très désirable, ne l'avait pas trompée en feignant de réagir à la drogue. Mais c'était absurde, car elle connaissait trop bien les effets du produit en question.

Elle téléphona pour qu'on vînt chercher Fleming et demanda une voiture pour elle-même. Une demi-heure plus tard, elle était chez Andromède. Mais elle ne la trouva pas. Le garde lui dit quelle était allée dans le bâtiment d'en face et qu'il n'avait pas d'ordres pour l'empêcher de sortir. Janine se dirigea alors vers le ordinateur. Abu n'était pas là, mais elle découvrit Andra paisiblement assise devant le panneau sensoriel.

— Que faites-vous là ? lui demanda-t-elle avec méfiance.

— J'attendais, fit Andra d'une voix neutre. Je vous attendais. Vous êtes le seul choix logique. Qu'avez-vous obligé le docteur Fleming à vous dire ?

— Vous... Vous savez cela ?

— C'était prévisible. Sans doute vous n'avez pas cru tout ce qu'il vous a dit. Mais je vais vous montrer. Asseyez-vous à côté de moi. N'ayez pas peur...

Janine obéit. Andra toucha les manettes du tableau. Des points lumineux apparurent sur l'écran, puis des images vagues, brumeuses.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura Janine.

— Attendez. Je vous expliquerai. C'est l'endroit d'où est venu le message. Bientôt vous connaîtrez les formules vous indiquant ce que vous aurez à faire.

Les deux femmes restèrent assises devant l'écran très tard dans la nuit. Janine demeurait immobile et comme envoûtée tandis qu'elle tentait d'assimiler les étranges images qui apparaissaient, se clarifiaient et s'embrumaient, et qu'elle écoutait l'interprétation qu'en donnait Andromède.

En dehors des gardes indifférents, seul Abu les vit, mais s'éloigna aussitôt. Janine l'intimidait et lui déplaisait. Mais il connaissait ses rapports avec Salim et ne voulait pas entrer en conflit avec la maîtresse de celui-ci.

Abu regagna son logement et se coucha, mais ne put dormir. Il était heureux du changement de gouvernement – que la radio avait annoncé. Pourtant, il y avait dans son esprit comme le pressentiment d'un désastre. Ce devait être l'effet de sa conversation avec Fleming, pour qui il éprouvait de l'amitié.

Il s'efforça de penser à des choses plus agréables, à sa femme, à son bébé. Mais cela ne le soulagea pas. Il entendait le bourdonnement du ordinateur. Par conséquent, celui-ci fonctionnait encore. Il était pourtant plus de trois heures du matin,.. Ces deux femmes étaient donc devant l'écran depuis au moins huit heures.

Il se leva. L'aube commençait à poindre. Il se dirigea vers le bâtiment du ordinateur, effrayant une sentinelle somnolente. A l'intérieur, tout était éclairé, l'air était chaud et lourd. Les deux femmes étaient toujours là. Andra parlait toujours, à voix basse. Il se risqua à demander :

— Miss Gamboul... Est-ce que tout va bien ?

Elles ne firent pas plus attention à lui que s'il n'avait pas existé. Il eut un frisson de peur et s'éloigna, en réfléchissant à ce qu'il devait faire. Il alla chez Fleming, mais trouva Kaufmann devant la porte de celui-ci, en compagnie d'un gardien.

— Je voudrais voir le docteur Fleming, dit-il.

— Vous pouvez entrer, grommela l'Allemand, qui le suivit dans la pièce.

Fleming était couché sur le lit, tout habillé, et dormait profondément. Abu dut le secouer. John grogna, ouvrit les yeux et demanda l'heure.

— Le docteur a absorbé une petite drogue, expliqua Kaufmann. Mais, dans un instant, il ira mieux.

— Qu'est-ce qu'il y a, Abu ? fit John en s'asseyant au bord du lit.

— Je ne comprends rien à ce qui se passe, dit le jeune Arabe. Miss Gamboul est venue hier soir au ordinateur rejoindre miss Andra. Elles y sont encore. Elles regardent l'écran.

— Oh ! mon Dieu ! s'exclama John. J'aurais dû le deviner.

Il se leva et se dirigea vers la porte. Mais Kaufmann posa sa main sur la poignée.

— J'ai des ordres, dit-il. Vous ne devez pas sortir.

John se prépara à passer outre. Mais Abu intervint :

— Il vaut mieux qu'il y aille. C'est nécessaire pour le ordinateur.

Kaufmann les regarda, hésitant.

— Bon, fit-il enfin, puisque vous dites que c'est nécessaire. Mais je vais vous escorter. J'ai des ordres.

— Mettez-moi des menottes si vous voulez, s'exclama Fleming. Mais laissez-moi y aller. Voulez-vous, Abu, prévenir Madeleine Dawnay ? Dites-lui de venir au ordinateur.

L'air du dehors et la courte marche firent du bien à John.

Quand il arriva à l'entrée du bâtiment, un gardien braqua sur lui sa mitraillette. Mais Kaufmann intervint.

A peine furent-ils entrés qu'il aperçut, au fond du couloir, Janine Gamboul qui se levait de sa chaise. Elle ne semblait plus la même. Elle écoutait docilement ce qu'Andromède lui disait. Elle fit un signe d'approbation, puis se dirigea vers eux. Mais elle continua son chemin comme si elle ne les voyait pas. Un vague sourire flottait sur ses lèvres. Fleming fit mine de courir après elle. Mais Kaufmann lui saisit les bras et le maintint sur place. Il se débattit en criant :

— Pour l'amour du ciel, ne la laissez pas sortir d'ici !

Bientôt, ils l'entendirent s'éloigner en voiture. Madeleine Dawnay arriva presque aussitôt. Elle fut alarmée par la pâleur d'Andromède, qui était blanche comme un linge.

— Que se passe-t-il, John ? demanda-t-elle.

Fleming fit pivoter le tabouret sur lequel Andra était assise et la regarda dans les yeux en lui demandant ce qu'elle avait fait. Elle eut un calme sourire.

— J'ai fait ce qu'il fallait, dit-elle. Miss Gamboul sait maintenant ce qu'elle doit accomplir. Elle n'a pas été effrayée lorsque je lui ai expliqué le sens de tout cela...

Mais Andra, brusquement, perdit son assurance et s'affaissa, avec la mine d'un enfant malade et apeuré.

— Elle est au plus mal, s'écria Madeleine. Emmenons-la à l'infirmierie.

John lança un ordre à Kaufmann. Plein de crainte et d'obséquiosité, ce dernier aida John à emporter Andra. Quand ils furent à l'infirmierie, Madeleine resta seule avec la malade. Kaufmann essaya de se faire rassurer par le jeune savant. Il sentait que si les choses tournaient mal, on pourrait l'en rendre responsable. Mais Fleming demeura silencieux, et l'Allemand s'éloigna. Quand Madeleine sortit, elle dit au jeune savant :

— Andra est très faible, terriblement faible, comme si elle avait fourni un effort énorme. Mais elle dort maintenant. L'infirmière nous préviendra si c'est nécessaire. Venez chez moi. Je vais préparer un peu de café.

Tandis que l'eau chauffait, elle demanda à John si le colonel Salim avait effectivement pris le pouvoir.

— Je ne sais pas grand-chose, fit-il. J'ai été drogué hier soir, par cette femme Gamboul. Probablement la même drogue dont on s'est servi sur vous à Londres. Elle m'a tout fait raconter sur Andromède. Ensuite, elle est allée la voir.

— Mais pourquoi tout cela ?

— Le ordinateur a choisi cette Gamboul pour tout diriger. J'avais pensé qu'il choisirait Salim. Mais ce qu'il a fait est encore plus habile. Par cette femme, il prendra le pouvoir.

— Comment ?

— Je n'en sais rien. Je crois qu'en quelque manière la machine lui a communiqué ce qu'Andra n'a pas pu interpréter pour moi. Ce dut être pour cette femme quelque chose d'analogue aux révélations que les saints et les prophètes disent avoir reçues. Tout cela est affreusement logique et inévitable. Comme le dit Andra, tout était prévisible.

Madeleine servit le café. John eut un petit rire bref.

— Et, maintenant, le ordinateur est gagnant. Tout échappe de nos mains, et, cette fois, pour de bon. Nous ne sommes plus rien.

Ils entendirent le vent souffler brusquement en bourrasque au-dehors. Des grains de sable vinrent frapper la fenêtre. Madeleine alla fermer les rideaux. Mais elle vit Abu qui se dirigeait en courant vers son bungalow. Elle alla lui ouvrir la porte. Il était haletant, bouleversé.

— Le colonel Salim est mort ! balbutia-t-il.

Fleming n'eut pas l'air surpris. Il demanda ce que faisait l'armée.

— Je ne sais pas. Je ne sais réellement pas. Les gardes militaires qui étaient ici sont partis. Il ne reste que les gardes de l'« Intel ». Mais ils sont maintenant armés. Je n'y comprends rien.

— Oh ! c'est simple, fit John. Janine Gamboul a pris le contrôle. Elle a fait tuer Salim ou l'a tué elle-même. Elle en est parfaitement capable. Et le vieux, où en est-il ?

— Vous voulez dire le président ? Il est toujours dans son palais. Le message annonçant la mort de Salim émane de lui.

Il y eut une autre bourrasque au-dehors. Du sable pénétra dans la pièce par la porte restée ouverte.

— Le président, reprit John, servira de façade à cette femme. Elle tirera les ficelles. Nous serons tous des marionnettes.

— C'est très étrange, murmura Madeleine.

— Etrange ? Cette Gamboul fait simplement ce que le ordinateur lui a ordonné de faire.

Elle secoua la tête.

— Je ne parle pas des événements politiques, mais de ces bourrasques, absolument anormales en cette période de l'année.

— Vraiment ? Ça me rappelle Thorness, quand Andra et moi nous nous cachions dans cette île.

— Oui. Le temps aussi était anormal là-bas. Mais je vais aller travailler un peu dans mon laboratoire. J'aimerais avoir ces échantillons d'eau marine que j'ai demandés.

— J'aimerais bien, moi aussi, avoir quelque chose à faire, dit John. Mais il serait bon pourtant que quelqu'un aille voir ce que prépare miss Gamboul. Voulez-vous retourner au ordinateur, Abu ? Je serais étonné que Kaufmann n'ait pas des instructions pour vous...

Sur quoi John rentra chez lui.

Le vent soufflait toujours, par bourrasques. Il regarda sa montre. Sept heures et demie du matin. Il mit en marche sa radio, branchée sur les ondes courtes de la B.B.C. L'émission destinée au Proche-Orient était mauvaise. Il entendit néanmoins ceci :

— *Nous n'avons pas d'autres nouvelles concernant la situation en Azaran. Les frontières restent fermées, et, pendant la nuit, les postes gouvernementaux de Baleb se sont bornés à répéter qu'une junte militaire avait été instaurée...*

Pendant une minute, l'émission fut si mauvaise qu'il ne put rien comprendre. Puis elle redevint plus claire.

— *...Des phénomènes similaires sont signalés dans toute l'Europe occidentale et dans les régions méditerranéennes. Des vents d'une violence inhabituelle sont enregistrés même sur les côtes orientales de l'Afrique, dans la région d'Aden, ainsi qu'en Islande et à Terre-Neuve...*

Il ferma sa radio. Il trouvait presque normal que les phénomènes naturels fussent, eux aussi, en proie à la démente dans le moment même où le monde allait vers une crise inéluctable.

CHAPITRE VIII

Le lendemain, Janine Gamboul convoqua Kaufmann à son bureau. Elle portait un costume plus sobre qu'à l'ordinaire, et il nota en elle une certaine exaltation. Elle lui jeta un regard indifférent, ne l'invita même pas à s'asseoir et lui dit :

— La situation est parfaitement calme. Préparez un rapport dans lequel vous exposerez les faits. Expliquez que nous avons le contrôle et qu'il en restera ainsi.

— Et que dirai-je, demanda-t-il prudemment, en ce qui concerne le colonel Salim ? Il était bien considéré par le bureau de Vienne.

— Rapportez les faits, fit-elle avec un haussement d'épaules. Dites qu'il a été abattu parce qu'il se mettait en travers de notre chemin. S'il avait pris le pouvoir, il aurait utilisé le ordinateur pour ses propres buts mesquins... Ce matin, le président réunit son conseil. Pauvre petit homme ! Il est effrayé mais il comprend qu'il doit coopérer avec nous. Nous nous assurerons de la loyauté de tous ces vieux bonshommes du gouvernement. Vous assisterez à

leur réunion, où vous représentez l'« Intel ». Voici la liste de nos propositions que vous leur communiquerez...

Elle lui tendit un papier. Il le lut lentement, avec des signes de tête approbateurs.

— J'ai toujours fait de mon mieux, dit-il. Et vous pouvez compter sur moi dans l'avenir.

— Très bien. Maintenant, filez au palais...

Au palais présidentiel, les conseillers – une douzaine d'Arabes âgés, à la mine fière, tous vêtus à l'orientale – étaient assis autour du dais du président. Celui-ci leur donnait sa version des événements et leur déclarait qu'il allait prendre en personne le contrôle de toutes les affaires. Salim, en raison de sa trahison, serait inhumé sans honneurs militaires. Les officiers qui avaient trempé dans la rébellion passeraient en cour martiale. Il y aurait des élections en temps voulu, mais le parlement ne serait pas convoqué jusqu'à nouvel ordre.

Les paroles du président étaient traduites en anglais, à l'intention de Kaufmann. Un conseiller demanda devant qui le président serait responsable.

— Devant lui-même, fit sèchement Kaufmann. Messieurs, ajouta-t-il, le président, et donc le pays, peuvent avoir confiance en l'aide sans cesse accrue de l'« Intel », que je représente ici. Afin d'augmenter la prospérité de l'Azaran – qui ne pourrait être que compromise par d'autres interventions – mes supérieurs souhaitent que ce pays ne renoue pas de relations diplomatiques avec les autres nations.

Il y eut quelques remous dans le conseil. Le président, mal à l'aise, demanda des précisions sur l'aide qui serait apportée.

— Nous vous apportons, reprit Kaufmann, de nouveaux moyens de défense et des nouveautés techniques. Avant peu, nous ferons de vos déserts des régions fertiles.

A la demande d'un des conseillers, il entra dans les détails. Puis un autre conseiller voulut savoir si l'« Intel » et ses laboratoires pourraient faire quelque chose contre les vents terribles et anormaux qui s'étaient mis à souffler sur le pays. Kaufmann n'était pas préparé à répondre. Mais le président le tira d'embarras en disant :

— Le vent est le serviteur d'Allah. Nous ne devons pas le mettre en question.

*

* *

Fleming n'avait jamais eu aucune illusion sur la situation. Il savait depuis le début qu'il était prisonnier, mais ne l'avait jamais aussi bien senti que maintenant. L'inaction lui pesait. Et la solitude.

Abu avait été convoqué chez Janine Gamboul. Les gardes patrouillaient partout. Ils avaient interdit à John d'approcher de l'infirmerie où était Andromède. Tout juste était-il parvenu à voir l'infirmière, qui lui avait dit qu'elle allait encore plus mal, mais que, pour le moment, elle dormait.

Il prit, sans appétit, un petit déjeuner tardif, se contentant de boire plusieurs tasses de café. Puis il se rendit au laboratoire de Madeleine, où on ne l'empêcha pas d'entrer. Elle le salua d'un air absent et, quand il lui parla d'Andra, elle lui dit :

— Je crains bien que nous ne puissions rien faire pour elle.

Ensuite elle lui montra une grosse éprouvette.

— J'aimerais que vous regardiez cela.

L'éprouvette était pleine d'un liquide grisâtre qui semblait coller au verre quand il l'agita.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les échantillons d'eau de mer que j'ai demandés. Je dois dire que l'« Intel » a fait vite. On n'a pas voulu me laisser aller les recueillir moi-même, mais on me les a procurés rapidement, et en provenance non seulement du golfe Persique, mais de la Méditerranée, de l'Océan Indien et même de l'Atlantique.

Elle secoua l'éprouvette. Le liquide devint complètement opaque. Elle en secoua un autre, où il resta clair. Puis elle prit une éprouvette vide, y versa du liquide clair, et ajouta quelques gouttes de celui qui était opaque.

— Maintenant, observez, dit-elle.

Lentement l'eau se troubla au fond du tube. Puis, peu à peu, tout le liquide devint opaque.

— Une bactérie, dit-elle. Venez par ici...

Elle l'emmena près d'un microscope, prépara une lame.

— Maintenant regardez.

Fleming regarda, puis fit entendre un petit sifflement. Un organisme globulaire palpitait sur la lame. Il se divisa, et chaque fraction grossit. Quelques secondes plus tard, il y eut une nouvelle division.

— Vous savez d'où ça provient ? demanda-t-il.

— Ces organismes ne ressemblent à aucune des bactéries que je connais. Ils sont d'une structure très simple, comme vous avez pu le voir. Ils semblent néanmoins posséder plusieurs particularités remarquables – notamment la faculté de se reproduire avec une rapidité fantastique...

Fleming examina les diverses éprouvettes et lut les indications qui figuraient sur les étiquettes.

— Les zones d'où proviennent les échantillons contenant ces bactéries, dit-il, semblent coïncider avec celles dont parle la B.B.C. et où il y a eu les tempêtes les plus violentes.

— Oui, fit-elle. Et nous connaissons bien l'une d'elles – pour laquelle la teneur a l'air particulièrement riche. Il s'agit de Minch. Du bras de mer entre l'Ecosse et les Hébrides.

— C'est-à-dire tout près de Thorness. Qu'en déduire ?

— Cela a bien dû commencer quelque part. Et on peut penser que, dans la zone d'origine, la densité en bactéries est plus élevée qu'ailleurs. Malheureusement, en ce qui concerne l'échantillon venant d'Ecosse, nous n'avons aucune preuve. Ces bactéries ont continué à se développer dans les éprouvettes. Il aurait fallu calculer leur densité au moment même du prélèvement. Il faudrait donc des observations plus poussées pour savoir s'il y a une corrélation entre ces organismes microscopiques et le mauvais temps anormal qui règne en certains endroits...

Fleming réfléchit un instant.

— Voyons, Madeleine, fit-il, ne laissons pas travailler notre imagination. Recueillir des données, trier les faits, comparer, voilà la routine à suivre. Mais dans la situation de prisonniers où nous sommes, cela ne peut pas nous mener bien loin. Vous pouvez toutefois étudier la structure de ces bactéries.

— Il me paraît, en tout cas, évident que l'« Intel » lui-même, étant donné l'empressement qu'il a mis à me procurer ces échantillons, a quelque idée qui rejoint les nôtres quant aux causes possibles des phénomènes atmosphériques insolites qui se produisent en ce moment. Et je crois que si je demandais à Kaufmann de m'apporter des échantillons de n'importe quel point du globe, il s'arrangerait pour me donner satisfaction. Quant à vous, John, vous pourriez m'aider en faisant un relevé soigneux des informations de la B.B.C. sur ce sujet.

Fleming lui promit de le faire. Il écouta attentivement le bulletin de midi, qui, d'ailleurs, était presque entièrement consacré aux tempêtes.

Le premier ouragan sérieux venait d'être enregistré en Grande-Bretagne, où il avait fait des morts et de gros dégâts entre Pezance et Wiek. Dans le Lancashire, de vastes surfaces étaient inondées. La pression atmosphérique était la plus basse qu'on eut jamais relevée, sauf dans les régions tropicales.

Fleming était de nouveau auprès de Madeleine quand une terrible bourrasque venue du désert passa sur l'établissement, emportant des spirales de sable qui venaient crépiter dans les vitres. Le vent était chaud et sec. Madeleine eut un frisson.

John mit en marche le poste de radio et tâtonna un moment. Puis il trouva ce qu'il cherchait : la Voix de l'Amérique.

— *Le bureau météorologique des Etats-Unis, disait le speaker, signale des tempêtes qui approchent de notre côte orientale. Elles semblent devoir être de la même puissance que celles qui ont balayé l'Europe occidentale pendant la nuit. Les savants américains parlent d'un changement dans les rythmes planétaires comparable à ce qui s'est produit au début de l'ère glaciaire...*

Fleming tourna le bouton. Madeleine se leva.

— Je retourne dans mon laboratoire, dit-elle. Si vous avez quelque idée...

Mais plus ou moins délibérément ils évitèrent de se voir au cours des deux jours suivants. Ils se sentaient l'un et l'autre totalement impuissants. Ils écoutaient la radio et prenaient des notes. Le troisième jour – et il y avait eu de nouvelles tempêtes en Angleterre, en Hollande, en France, en Espagne – Fleming retourna dans le laboratoire de Madeleine. Il fut impressionné par ce qu'elle avait fait. Une immense carte de l'hémisphère nord couvrait tout un mur. Elle y avait piqué des épingles à têtes colorées.

— Vous voyez, dit-elle. On commence à avoir une idée de la façon dont les choses se présentent. Et ce n'est pas tout. Kaufmann n'a pas pu me procurer encore tous les échantillons que j'ai demandés, mais j'en ai reçu une dizaine la nuit dernière, provenant de divers points au large de la Grande-Bretagne. Les échantillons ont été stérilisés dès le prélèvement. Voici celui où la teneur en bactéries est la plus élevée. Il provient du voisinage de l'Obanshire, au large de Thorness. Cela me paraît constituer une preuve... Je me suis arrangée pour qu'on m'amène Andra ici ce matin.

— Mais elle est malade et ne peut pas vous aider...

— Elle est de plus en plus malade, et c'est bien pourquoi il me faut la voir rapidement. Non, John, je ne suis pas sans cœur... Mais il faut qu'elle nous aide si elle le peut, et je crois qu'elle le peut.

— C'est vous qui commandez, fit-il avec un soupir. Mais cela ne me plaît pas...

Bientôt une infirmière amena Andromède dans une chaise roulante. Fleming s'efforça de lui adresser un sourire, mais elle semblait désespérément fragile et si pâle ! Il en fut effrayé. Madeleine expliqua à la malade ce qui se passait. Elle lui parla de l'échantillon prélevé non loin de Thorness.

— Cela n'a pas de sens, dit Andra. Aucun rapport avec le message. Les buts du message sont différents.

— Différents ou pas, nous sommes menacés d'un désastre. Réfléchissez, je vous en supplie...

— Il n'y a rien de tel dans ce qu'a ordonné le ordinateur, insista Andromède.

— Pas maintenant, peut-être, fit John d'un air pensif. Pourtant, ces microbes m'ont un air vaguement familier. Où en êtes-vous de vos analyses, Madeleine ?

— Jusqu'ici, j'ai transcrit en code binaire tout ce que j'ai pu obtenir. Cela peut-il aider ? Voici les feuilles...

Fleming les examina.

— Oui, fit-il. Cela ressemble terriblement à quelque chose que je connais déjà...

— Alors, fit Andra, il s'agit de quelque chose que vous avez mis en train vous-mêmes, à Thorness. C'est pourquoi la machine d'ici ne s'en souvient pas. Combien de fois avez-vous tenté de saboter l'autre ordinateur avant d'y parvenir ?

— Plusieurs.

— Alors le ordinateur, après une de ces tentatives, a voulu riposter. Avec ces bactéries... Une grande force – poursuivit Andra sur un ton hostile – vous a été envoyée pour votre bien, et vous l'avez tournée contre vous... Vous ne voulez pas m'écouter. Vous n'écoutez personne. Vous avez condamné votre propre race. Vous ne pouvez plus rien faire maintenant. Tout sera anéanti.

Il y avait dans son accent une sorte de résignation inhumaine. Fleming s'éloigna, la mort dans l'âme.

Pendant un jour ou deux, il évita de voir qui que ce fût. Il lut beaucoup (la bibliothèque était bien fournie en livres et revues techniques), mais sans retenir grand-chose de ce qu'il lisait. A cause des conditions atmosphériques, les communications entre l'Azaran et l'Europe étaient devenues difficiles.

Il entendait souvent le bourdonnement du ordinateur. Abu Zeki devait s'en occuper. Mais, malgré sa grande compétence, il n'était pas de taille à obtenir des résultats valables. Pourtant Abu, en tant qu'homme, intéressait John. Il eut soudain le désir d'avoir un entretien avec ce garçon. Il l'appela au téléphone.

— Allô ! lui dit-il. Comme le week-end approche, je me demandais si nous ne pourrions pas nous voir un peu. J'aimerais connaître votre famille. Je crains toutefois qu'on ne me laisse pas sortir sans un gardien.

Le jeune Arabe hésita un instant.

— Je serais très honoré, dit-il enfin, de vous accueillir chez moi. Mon foyer est très simple, mais vous y serez le bienvenu.

Ils prirent rendez-vous pour le samedi à midi. Abu serait libre jusqu'au lundi matin. Fleming téléphona à Kaufmann pour demander un laissez-passer. L'Allemand n'était pas là, mais on prit note de sa demande. Le laissez-passer lui fut apporté dans l'après-midi, sans qu'on lui eût posé de questions.

Abu avait une petite auto italienne. Sa maison se trouvait à une trentaine de kilomètres des établissements de l'« Intel ». Mais il ne pouvait lui-même y aller que pour les week-ends.

— Cela ne plaît pas beaucoup à ma femme, dit-il à John. Mais elle a sa mère avec elle. Et le bébé qui l'occupe beaucoup.

Ils quittèrent la grande route pour prendre une piste sablonneuse et caillouteuse. Un gardien, qui avait pris place à l'arrière, accompagnait Fleming. Il poussait parfois des jurons en arabe quand les cahots devenaient trop violents. Le vent soufflait et soulevait le sable autour d'eux.

La piste se mit à monter. Le terrain devenait plus rocheux. Devant eux se dressaient des montagnes dont les couleurs changeaient avec les diverses heures du jour. Au début de l'après-midi, elles étaient généralement estompées par une brume de chaleur.

Abu montra une petite collection de maisons rectangulaires, aux toits plats, qui se dressaient sur un plateau.

— C'est mon village, dit-il. Il est très ancien. Ces bas-reliefs que vous voyez sur les rochers datent de la plus haute antiquité.

Les bas-reliefs en question, à demi effacés, représentaient des animaux et des guerriers barbus.

— C'est persan, reprit Abu. Des archéologues anglais et américains sont venus il n'y a pas très longtemps. Mais ce qui les intéressait le plus, c'est le temple que vous allez voir après le prochain tournant.

Ce temple, qui semblait menu au pied de la vaste falaise rocheuse, était en ruine : quelques piliers émergeaient d'une masse de décombres.

— On trouve là, dit Abu, les traces de diverses civilisations : assyrienne, persane, égyptienne.

Les piliers étaient romains.

— Comme vous le savez, Azaran a été la vassale de divers empires. Maintenant elle ne l'est d'aucun.

L'instant d'après, ils mettaient pied à terre. Une jeune femme très belle, à peine sortie de l'enfance, se tenait devant une petite maison. Elle portait le costume arabe, mais n'était pas voilée. Elle baissa les yeux quand Fleming lui fut présenté, mais lui fit un accueil cordial, en excellent anglais.

— Ma femme Lemka, dit Abu, a fait ses études à l'université du Caire.

— Entrez, dit-elle. Ce vent est terrible. Et, dans la maison, il fait plus frais. Mais qui est cet homme qui vous accompagne ?

— Il sert d'escorte au docteur Fleming.

Cette réponse ne parut pas la satisfaire pleinement.

— Il y a eu des désordres en ville ? demanda-t-elle. La radio nous apprend si peu de chose. Le calme est-il revenu ?

— Oui, fit Abu. Tout est normal. Veux-tu nous donner des rafraîchissements ? Et nous préparer à déjeuner ? J'ai dit à notre ami que ce serait à la fortune du pot.

Lemka disparut dans la cuisine.

— Ma femme est chrétienne, reprit-il. C'est pourquoi elle ne porte pas le voile.

— Mais vous êtes musulman ?

— Je suis avant tout un homme de science. Et j'aime mon pays.

— Moi, dit Fleming, j'aime toute l'espèce humaine. Vous ne croyez pas ce que je vous ai dit au sujet du ordinateur, n'est-ce pas ? Eh bien, maintenant, il faut me croire au sujet de cette fille, d'Andra.

Lemka reparut, avec un pichet de vin et des verres. Le vin était doux, peu alcoolisé, mais agréable. John poursuivit :

— Tout est très simple. L'« Intel » a construit ici le ordinateur et vous a engagé pour aider à le faire fonctionner. Après le départ de Neilson, comme il ne voulait pas marcher, on m'a kidnappé et j'ai amené avec moi cette fille. Le but de l'« Intel » était de prendre de l'avance sur le plan technique. L'« Intel » s'est aussi occupé des missiles. Mais Salim, un homme intelligent et ambitieux, a voulu prendre le contrôle.

— C'était un patriote.

— Il est certain qu'il n'était pas homme à jouer les subordonnés. Andromède le sut, ou l'apprit par le ordinateur qui étudia la situation. D'où la décision d'Andra de placer le contrôle entre les mains de l'« Intel ». C'est pourquoi Janine Gamboul fut choisie. Elle eut connaissance, tout au moins partiellement, du message...

— Et vous croyez que cela a pu l'influencer ? dit Abu sur un ton de scepticisme.

— L'influencer ? En fait, l'envoûter complètement. Elle est comme un converti qui a eu une vision. Il lui fallait tuer Salim, et elle l'a tué ou fait tuer. Elle est devenue fanatique.

Lemka, qui les écoutait, demanda :

— Mais comment une vision peut-elle être traduite en paroles ?

— Je pense qu'Andromède s'en est chargée. J'ai eu moi-même un aperçu de la chose...

— Vous croyez réellement à cela ? reprit Abu. Et comment décririez-vous cette vision ?

— Elle donne à penser que l'espèce humaine n'ira pas sans secours jusqu'au bout de son long chemin, que nous pouvons nous détruire nous-mêmes avant de franchir une nouvelle étape.

— Mais si nous avons l'aide d'une intelligence plus haute et pouvons ainsi éviter les erreurs ? fit Abu.

— C'est la poignée de main de la mort... Un soi-disant ami qui sait mieux que vous ce qui est bon pour vous... Personnellement, je préfère que nous poursuivions notre chemin à tâtons.

— Et que nous nous détruisions nous-mêmes ?

— Non ! Si quelque chose doit nous détruire, cela viendra du dehors. Au moyen du ordinateur.

— Vous n'en avez aucune preuve, dit Abu avec obstination.

Lemka les regarda et dit à son mari :

— Tu devrais reconnaître quand un homme a raison. Et l'aider.

Abu la regarda un moment dans les yeux et finalement sourit. Il lui prit la main en disant :

— Je vais essayer. Lundi, je tâcherai de voir miss Gamboul et de lui parler.

Fleming le remercia, bien qu'il doutât qu'une telle tentative pût avoir quelque effet. Puis il détourna la conversation.

L'amitié entre les deux hommes ne fit que se confirmer au cours des heures qui suivirent. Le dimanche matin, ils allèrent visiter les ruines du temple. Mais ils durent abrégé cette promenade parce que le vent s'était mis à souffler avec plus de violence que la veille, provoquant de petites avalanches de cailloux.

Fleming expliqua la théorie de Madeleine Dawnay concernant ces perturbations atmosphériques. Abu en admit le bien-fondé, car il avait vu les calculs effectués par le ordinateur sur les bactéries de l'eau de mer. De cela aussi il promit de parler à miss Gamboul.

Ils repartirent – avec le gardien – le lundi matin à l'aube. C'était l'heure où il y avait le moins de vent. Tandis qu'ils roulaient sur la piste accidentée, ils entendirent un grondement lointain et virent soudain des flammes jaillir vers le ciel. C'était un essai d'interception de missiles.

*

* *

Abu fit demander une entrevue à Janine Gamboul. Elle le reçut dans son bureau des locaux de la direction et l'accueillit d'une façon presque amicale.

— Vous serez le premier à savoir, lui dit-elle, que nous venons d'effectuer avec un plein succès une expérience sur les missiles. A cet égard, nous sommes maintenant aussi forts que la Grande-Bretagne. Pourquoi voulez-vous me voir ?

— Je viens au nom du docteur Fleming. Il croit que les graves perturbations atmosphériques qui se produisent en divers endroits et même ici ont pour origine le ordinateur... Le docteur Fleming aimerait que le professeur Dawnay pût entrer en contact avec le bureau météorologique international.

Elle lui jeta un regard soudain hostile.

— Ce qu'il dit est absurde !

— Mais si le message...

— Je connais le message. Ce qu'il nous demande de faire est parfaitement clair. Et le temps n'a rien à voir avec la mission qu'il nous a donnée.

— Si vous vouliez entendre les explications du docteur Fleming...

Elle se leva et hurla presque :

— Il ne m'intéresse pas, ni ce qu'il a à me dire. Avez-vous compris ?

Abu se retira en balbutiant de vagues excuses. Elle appela aussitôt Kaufmann au téléphone et lui dit :

— Vous avez entendu sur votre micro les propos que vient de me tenir le docteur Abu Zeki. Désormais, faites-le surveiller étroitement et constamment.

CHAPITRE IX

Osborne regardait par la vitre du wagon le paysage du sud de Londres. Son bras gauche était toujours en écharpe, à cause de la blessure que le tueur de Kaufmann lui avait faite à l'épaule. Mais cette blessure guérissait rapidement.

Dans Londres, l'ouragan de la nuit précédente avait causé des dégâts, mais moins graves qu'on avait pu tout d'abord le craindre. Les trains, toutefois, avaient beaucoup de retard. Il était parti de son domicile, à Orpington, depuis plus de deux heures. Mais, en homme prudent, il s'était levé tôt. Car la réunion à laquelle il devait assister au ministère avait été fixée à 10 h 30.

Depuis son départ, il avait pu voir les effets de la tempête : vitres brisées, toitures endommagées, lignes téléphoniques et électriques coupées en maints endroits. Des débris jonchaient les trottoirs.

Le ministre était déjà dans son bureau quand il arriva.

— Neilson a fait savoir qu'il viendrait, dit-il à son subordonné.

L'Américain se présenta en effet un moment plus tard. La mort de son fils l'avait vieilli prématurément. Le ministre entra aussitôt dans le vif du sujet :

— Le professeur Neilson désire notre aide, Osborne. Comme je l'ai informé de ce qui s'est passé à Thorness, vous ne vous étonnerez pas si j'y fais allusion par la suite. Pour vous mettre à l'aise, je vous dirai que l'affaire est classée. On ne pouvait plus rien en effet en l'absence des deux principaux témoins, Fleming et la fille. Nous sommes maintenant, du fait de ces ouragans, dans une situation d'urgence nationale. Une commission internationale a été instituée sous la direction du professeur Neilson, et nous voudrions quelqu'un qui dirige le secrétariat.

— Vous de préférence, mister Osborne, dit l'Américain d'une voix un peu oppressée.

Osborne le regarda.

— Vous éprouvez, vous aussi, professeur, une gêne respiratoire ?

— Oui, fit l'autre. Et nous ne sommes pas les seuls. Dans les montagnes, c'est encore pire.

— On évacue les Highlands, dit le ministre. On ne l'a pas encore annoncé, mais cela fait partie d'un plan général. Avec l'altitude, l'air se raréfie. On ne peut plus respirer...

— Les Alpes et les Pyrénées sont maintenant dépeuplées, reprit Neilson. Entre les Shetland et la Grande-Bretagne, dans toute une vaste zone, la pression atmosphérique baisse constamment. Il en est de même dans la Méditerranée, et à un degré moindre dans l'océan Indien et le Pacifique. Cela crée des courants aériens très violents.

— Et qu'attendez-vous de moi ? dit Osborne.

— Eh bien, les données que j'ai pu recueillir sont encore vagues et éparses. J'aimerais que toutes les informations soient collationnées et rationnellement classées. Cela demande quelque organisation.

Le ministre se leva et vint poser sa main sur l'épaule d'Osborne.

— Depuis cette regrettable affaire de sabotage, dit-il, les services de sécurité préfèrent que vous n'alliez plus à... à Thorness. Mais nous pourrons vous épauler pour ce travail météorologique et sauver la face...

Osborne eut un pâle sourire. Neilson expliqua ce qu'il désirait. Il était convaincu que les perturbations avaient commencé dans une zone bien déterminée. C'était cette zone qu'il voulait repérer avec précision en faisant examiner avec soin tous les renseignements météorologiques des derniers

mois. Le ministre et lui étaient d'ailleurs enclins à penser qu'elle se trouvait dans la région de Thorness, là où les expériences sur les missiles avaient été faites.

— Vous voyez dans quel sens diriger vos recherches, dit le ministre. Tout en restant, bien entendu, strictement objectif. Les Nations Unies sont d'accord pour coopérer avec notre commission.

Ils se turent un instant. Une bourrasque venait cogner dans les fenêtres. Ils entendirent des vitres se briser dans le voisinage.

— Tout cela est très urgent, dit le ministre.

Pendant le reste de la journée, Osborne et Neilson travaillèrent à mettre sur pied l'organisme en question et à examiner à qui ils feraient appel.

Vers le soir, le vent redoubla de violence. Osborne renonça à rentrer chez lui. Quand Neilson fut parti, il réfléchit à la situation. L'empressement de toutes les nations à coopérer était réconfortant. Mais il nota, en compulsant des listes, que l'Azaran n'avait pas répondu à l'appel qui avait été lancé et s'en étonna. Il téléphona au Foreign Office pour demander si l'on savait pourquoi. On lui répondit qu'on allait tenter de s'informer, mais que ce pays avait fermé ses frontières. En outre, les communications étaient très mauvaises. Elles l'étaient même dans Londres. Et l'interlocuteur d'Osborne s'exclama brusquement :

— Excusez-moi... Je ne vous entends plus. Le vent vient d'enfoncer ma fenêtre. Ah ! quelle nuit !

*

* *

Fleming ne se leva qu'au milieu de l'après-midi. Il se sentait déprimé, incapable de faire quoi que ce fût. Il était parfaitement convaincu qu'Abu Zeki n'aurait aucun succès auprès de Janine Gamboul. Il prit une douche, se rasa et se dirigea vers le bâtiment du ordinateur.

Andra était assise devant le panneau sensoriel. Elle semblait désespérément malade. Kaufmann se tenait auprès d'elle. Elle ne fit pas attention à John qui s'éloigna le long du couloir. Près de la machine à imprimer du ordinateur – qui fonctionnait – il trouva Abu. L'Arabe lui dit :

— Je n'ai rien pu faire. Je suis maintenant suspect, moi aussi. Allez chez moi ce soir, ajouta-t-il à voix basse. Je ne peux pas y aller. On me surveille trop. Mais tâchez d'échapper au gardien. Lemka vous expliquera.

Sur quoi Abu s'éloigna rapidement. Madeleine Dawnay arriva sur ces entrefaites :

— Qu'est-ce que vous complotez ? demanda-t-elle à John. Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien. On nous tend peut-être un piège. Abu a vu cette femme Gamboul ce matin. Elle est franchement hostile. Mais il se trame peut-être autre chose... Et vous, avez-vous du nouveau ?

— Oui. J'ai établi que la bactérie était bien un organisme de synthèse. Si nous savions comment elle agit sur le milieu environnant, nous aurions une idée de ce que nous devrions faire,..

— Est-ce qu'Andra ne pourrait pas ?... dit-il en hésitant.

Madeleine eut un pâle sourire.

— J'ai essayé. Elle affirme que le ordinateur ne peut pas nous aider, qu'il ne sait rien sur cette bactérie. Mais vous, soyez prudent, John...

— Soyez tranquille.

*

* *

Sortir de l'établissement de l'« Intel » était malaisé. Fleming dut attendre la nuit. Et il ne se rappelait pas bien où était la petite voiture d'Abu, dont celui-ci lui avait donné la clef.

Mais il fut aidé par le mauvais temps. Vers le soir, la violence du vent s'était accrue, et les gardiens durent se mettre à l'abri. Il réussit à se glisser dehors sans être vu et parvint à retrouver l'auto. Il se mit en route sans trop de hâte, pour ne pas attirer l'attention.

Il lui fallut deux heures, après bien des difficultés, pour atteindre la maison d'Abu. La porte s'ouvrit quand il frappa. Lemka le reconnut et le fit entrer.

Une vieille femme voilée était assise dans un coin, avec un bébé sur ses genoux.

— C'est ma mère, dit Lemka. Et mon fils Jan. Le docteur Neilson fut son parrain. Ma mère va nous faire du café.

Quand la vieille femme eut disparu, John demanda ce qui se passait.

— C'est moi qui vous ai fait venir, dit-elle. J'ai un cousin qui est radio-navigateur à bord d'un des avions de transport de l'« Intel ». Il fait la liaison avec l'Europe.

— Ils peuvent encore naviguer avec ce temps ?

— Difficilement, mais ils y parviennent. J'ai pensé que cela vous aiderait si vous pouviez avoir un contact avec les savants anglais. Mon cousin pourrait emporter un message, bien que ce soit interdit et très surveillé.

Fleming se demanda si ce n'était pas là le piège auquel il pensait.

— Il le ferait pour moi, reprit-elle, pour ma famille.

Il y avait un tel accent de sincérité dans la voix de Lemka qu'il se laissa convaincre.

— Que pourrait-il emporter ? Une lettre ?

— Oui... Jusqu'à Londres. Ce sera dangereux pour lui. Il risque la prison, même la mort. Mais il le fera.

— Je vous remercie. Je vais demander au professeur Dawnay ce qu'elle désire mettre dans un tel message.

Ils burent le café. Puis John se leva pour partir.

Elle lui demanda son avis sur ce qui allait se passer. Il lui expliqua ce qu'il avait déjà expliqué maintes fois concernant le message venu d'Andromède et ce que devaient être ses buts réels. L'intelligence qui avait lancé ce message avait sans doute fait, au cours des millénaires, cette même expérience sur des tas de mondes différents – peut-être avec succès – et maintenant c'était le tour de la Terre, où elle se servait d'Andra pour réaliser ce qui était censé être le bien de l'humanité.

— Là où elle rencontre une volonté hostile, ajouta-t-il, elle la supprime, pour lui substituer quelqu'un d'autre. C'est ce qui est arrivé, parce que j'ai combattu. Et perdu... Et voilà pourquoi vous pourriez dire que j'ai peut-être condamné toute l'espèce humaine...

— Pas encore, dit doucement Lernka.

— Pas encore, c'est exact. Et peut-être y a-t-il une chance que Madeleine Dawnay ait découvert quelque chose d'important. Dans ce cas, nous pourrions le faire savoir à Londres, grâce à votre cousin...

*

* *

Le jour allait poindre quand Fleming regagna l'établissement de l'« Intel ». Il pénétra tout simplement sous le porche en voiture, faisant un petit signe amical à la sentinelle qui se contenta de lui adresser un sourire. Il

était clair que la surveillance ne concernait que les Européens qui sortaient de l'enceinte où régnait l'« Intel ».

Quand il fit jour, il se rendit au laboratoire de Madeleine, où il la trouva en compagnie d'Abu. Elle était penchée sur un réservoir clos installé sous une baie vitrée. Des tubes divers étaient reliés à des appareils, notamment un barographe. Il y avait dans la cuve un liquide opaque.

— Je n'ai pas eu de chance avec Andra, dit-elle. Elle se montrait finalement décidée à coopérer, mais comme elle n'en a guère la force, je n'ai pas insisté. Pourtant, grâce à Abu, j'ai pu recueillir par le ordinateur quelques données intéressantes. Nous savons maintenant comment agit la bactérie. Elle absorbe l'azote. Dans cette cuve fermée, on en trouve moins de trois pour cent dans l'air au-dessus de la surface de l'eau. Elle absorbe aussi un peu d'oxygène. Pas beaucoup. Voyez vous-même...

Il examina les papiers qu'elle lui tendit.

— Et c'est bel et bien un produit de synthèse, reprit Madeleine. Je sais en outre maintenant d'où il vient. Vous m'avez déjà dit que les chiffres qui s'y rapportent avaient pour vous un air familier...

— Voulez-vous dire qu'ils entraient dans le programme de fabrication de... de la fille synthétique ?

— Non. Mais rappelez-vous mes premières expériences à Thorness, quand je tâtonnais dans le noir... J'avais effectivement créé des bactéries comme celles-ci avec les données du ordinateur.

— Et qu'en avez-vous fait alors ?

— Oh ! ces bactéries semblaient sans intérêt, et parfaitement inoffensives. Pour moi, un échec... Pendant une semaine, j'en ai gardé un bouillon de culture, dans diverses éprouvettes. Elles ne mouraient pas, mais ne se transformaient pas. Simplement, elles se multipliaient. On les a jetées et on a stérilisé les tubes.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous avez fait ?

— Oh ! parfaitement. Les bactéries sont parties dans le tuyau de l'évier, puis dans l'égout et ont atteint la mer.

— Et c'est précisément ce que voulait cette damnée machine ! Mais il est impensable que cela ait pu se répandre aussi vite.

— Ce n'est pas impossible. La chose remonte à environ un an. Grâce à ce réservoir, j'ai pu calculer la rapidité de la multiplication. Elle est fantastique, par rapport à celle des microbes et virus connus... D'ici un an, tous les océans du globe auront atteint le degré maximum de saturation...

— Et cela ne fait rien d'autre qu'absorber l'azote et un peu d'oxygène ?

— C'est tout ce que j'ai constaté pour le moment... Il en résulte un abaissement de la pression atmosphérique au-dessus des mers. Ces bactéries sont parfaitement capables d'absorber tout l'azote de l'air. Et quand il n'y aura plus d'azote, il n'y aura plus de plantes. Et là où la pression tombe trop bas, il n'y a plus de vie animale possible. Voilà la perspective...

— A moins que...

— Il n'y a pas d'« à moins que ».

Fleming réfléchit un instant.

— Ecoutez, Madeleine, fit-il ; grâce à Abu, nous avons la possibilité d'envoyer un message aux savants de Londres.

— Pour leur dire quoi ?

— Ce qu'il en est.

— Ça ne servira à rien. Mais je veux bien faire une lettre si vous y tenez. Ce sera trop tard. Andromède a raison quand elle dit que le message peut créer la vie. Mais, en l'occurrence, c'est la mort qu'il apporte.

— Ecrivons quand même. Yusel, le cousin de Lemka, est prêt à prendre le risque. Une lettre courte, mais qui dise tout. Cela peut encore servir.

Il parlait avec tant de chaleur que Madeleine reprit un peu d'espoir.

— D'accord, fit-elle.

— Je vais attendre que cette note soit prête, dit Abu Zeki. Je la porterai aussitôt à mon cousin, que je dois voir à l'heure du déjeuner.

*

* *

Fleming rentra chez lui. Il avait dû faire un gros effort pour prêcher l'optimisme. Il demanda à un serviteur de lui apporter une bouteille de whisky, car maintenant il se sentait déprimé. L'« Intel » ne lésinait pas sur ce genre de choses et leur fournissait toujours les produits des meilleures marques. Il était un peu ivre quand il retourna au laboratoire. Le vent était toujours aussi sauvage, et il faisait déjà nuit. Il trouva Madeleine et Abu.

— J'ai vu mon cousin, dit ce dernier. Il a pris le message de miss Dawnay. J'ai craint que l'avion ne puisse pas s'envoler. Mais j'ai appris qu'il était bien parti, il y a une heure.

— J'espère, dit John, qu'il arrivera et que là-bas ils pourront tirer quelque chose de ces informations. Mais il nous faut continuer à chercher

de notre côté. Et nous avons besoin d'Andra. Pouvez-vous, Abu, aller à l'infirmerie et dire à l'infirmière de nous l'amener ici ? Kaufmann, lui, n'hésite pas à la faire travailler quand il en a besoin.

— Qu'attendez-vous d'elle ? demanda Madeleine.

— Je voudrais qu'elle devienne notre alliée.

— Elle ne pourra rien faire. Elle est trop faible.

— Elle doit essayer. Si le ordinateur de Thorness a fabriqué cette bactérie, celui d'ici doit pouvoir fabriquer l'antidote.

Madeleine semblait sceptique. Abu revint avec Andromède, que l'infirmière amenait dans un fauteuil roulant. Fleming fut saisi non seulement par sa pâleur, mais par son regard chargé de ressentiment. L'infirmière s'éloigna comme à regret. Fleming expliqua à Andra qu'il fallait que le ordinateur établisse une formule tendant à créer une bactérie pouvant tuer celle qui absorbait l'azote, une bactérie qui, au contraire, libérerait ce gaz contenu dans l'eau.

— Et qui se développe encore plus rapidement, ajouta Madeleine. Il s'agit d'une nouvelle biosynthèse, et il me faudrait la formule.

— Mais pourquoi ? protesta Andromède.

Fleming semblait s'énerver. Madeleine le calma.

Il expliqua alors posément, patiemment, que la bactérie nocive, en raison même de ses propriétés, finirait par détruire toute vie sur la planète et qu'il fallait donc trouver un remède. Mais Andra secoua la tête.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle.

— Voyons, reprit-il d'une voix pressante. S'il a été possible de faire une de ces choses, il est possible de faire l'autre et de nous sauver tous.

— Vous sauver ? fit-elle d'une voix radoucie. Et moi ?...

— Si vous étiez assez forte, dit Madeleine, vous le feriez.

— Je ne sais pas... Ce serait trop long...

Fleming regarda Madeleine par-dessus l'épaule d'Andra.

— Est-ce exact ?

— Je ne sais pas, répondit la vieille femme. Peut-être veut-elle dire que ce serait trop long si l'on tient compte du travail ultérieur en laboratoire...

Ils se penchèrent sur Andra d'un air interrogateur et lui demandèrent si vraiment elle ne voulait pas essayer. Elle eut un pâle sourire et inclina la tête en signe d'acquiescement. Fleming dit au jeune Arabe :

— Prévenez l'infirmière que nous avons terminé. Elle peut venir chercher Andra. Mais dites-lui de l'amener au ordinateur demain matin à

neuf heures. Essayez de lui faire comprendre que nous ne sommes pas des sadiques. Dites-lui combien tout cela est nécessaire. Laissez-lui entendre qu'Andra mourra encore plus vite si elle ne fait pas ce qu'on lui demande.

*

* *

Abu dut fort bien s'acquitter de cette mission, car l'infirmière amena la malade le lendemain matin, un peu après neuf heures, dans le bâtiment du ordinateur. Elle poussa le fauteuil roulant jusque devant le panneau sensoriel, car Andromède ne pouvait même plus se lever.

Seul Fleming était présent. Abu était resté dans le hall d'entrée pour signaler la venue possible de Kaufmann ou de Janine Gamboul. Le fait que l'« Intel » ne se préoccupait pas davantage de ce qu'ils faisaient semblait plutôt inquiétant.

Andra eut quelque peine à poser ses mains sur les manettes de contrôle. Le ordinateur s'était mis à bourdonner dès son entrée dans le local. Mais l'écran ne s'éclaira que lentement. Ses images étaient confuses. Andra serrait les manettes comme pour y puiser un supplément de force. Son effort pour se concentrer était pathétique. Au bout d'un moment, elle lâcha tout, et sa tête s'inclina vers sa poitrine, tandis que son corps s'affaissait. Elle sanglota.

— Je ne peux pas, balbutia-t-elle. Emmenez-moi. Je ne veux pas mourir...

L'infirmière écarta Fleming.

— Elle en a assez fait. Beaucoup trop. Ne lui demandez plus rien.

Et elle tira le fauteuil. Mais Fleming lui barra le chemin.

— Andra, dit-il, personne ne souhaite votre mort. Mais nous mourrons tous si nous n'empêchons pas que l'air devienne irrespirable.

— Vous mourrez tous ensemble, dit-elle. Et moi, je mourrai seule. Ne me touchez pas, John. Je dois vous sembler horrible.

— Non, s'écria-t-il. Je vous ai toujours vue belle. Depuis que nous avons fui de Thorness. Mais essayez encore de penser, je vous en supplie. Vous seule pouvez nous aider. Je ne sais même plus très bien qui dirige l'établissement. Est-ce toujours Janine Gamboul ? Pourquoi ne vient-elle plus ici ?

— Ce n'est pas nécessaire, murmura Andra. Elle a vu le message. Le ordinateur l'a placée sur un chemin d'où elle ne déviera pas. Et elle ne viendra pas ici. Je ne pourrai plus rien lui montrer. Qu'on m'emmène. Mais je reviendrai quand j'aurai pris un peu de repos.

L'infirmière poussa le fauteuil, et, cette fois, John ne fit aucun geste pour l'en empêcher. Il vit Andra disparaître au bout du couloir et resta un long moment immobile dans le local désert et silencieux. Mais, soudain, il bondit. L'appareil à imprimer du ordinateur s'était mis en action. La frappe était lente, mais continue. Il examina les chiffres.

« C'est plutôt confus, pensa-t-il, mais ça ressemble à des données d'ordre biologique. »

Il alla prévenir Madeleine. Ils examinèrent ensemble les chiffres. C'était une sorte d'analyse préliminaire, mais dont les implications semblaient extraordinairement intéressantes. Cela prouvait, en tout cas, qu'Andra voulait les aider. Madeleine – s'ils en avaient le temps – pourrait peut-être encore accomplir un miracle.

Quand il sortit, le vent faillit le renverser. Il perdait son souffle en luttant contre cette terrible bourrasque. Et son optimisme retomba à zéro. Jamais ils n'auraient le temps nécessaire !

*

* *

A cinq mille kilomètres de là, Londres, dans le jour naissant, ressemblait à une ville frappée par un désastre. Quelques policemen casqués se tenaient au milieu des avenues les plus larges, le plus loin possible des maisons. Parfois, le tintement d'une cloche d'ambulance perçait les rugissements du vent. On voyait quelques lumières au rez-de-chaussée du ministère des Sciences, derrière les fenêtres qui n'avaient pas encore été soufflées par la tempête.

Quatre hommes étaient assis autour d'une table couverte de papiers. Ils étaient exténués et avaient discuté sans trouver une idée constructive.

— Nous piétons, dit Neilson, tandis que le ciel nous tombe sur la tête.

— Il n'y a plus d'électricité dans la moitié du pays, dit le secrétaire du ministre. Et l'autre moitié est sous l'eau. Les gens meurent plus vite que l'armée ne peut les enterrer.

— Si seulement vous pouviez nous dire, fit le ministre, combien de temps cela va durer ?

Neilson eut un geste d'impuissance. Un huissier entra et remit une lettre à Osborne.

— On m'a dit que c'était urgent, monsieur. Cela vient de l'aéroport.

Osborne ouvrit l'enveloppe, lut son contenu et passa le papier à son ministre.

— Cela vient de l'Azaran, dit-il. C'est de Madeleine Dawnay.

— Il faut informer immédiatement le gouvernement, dit le ministre après avoir lu. Ne pas perdre un instant. Lisez vous-même, professeur. Et dites-moi ce que vous proposez.

Neilson lut la lettre, réfléchit quelques secondes et dit :

— Si vous pouvez mettre un avion à ma disposition, je pars immédiatement pour l'Azaran.

CHAPITRE X

Le gros avion de transport, après avoir décrit une courbe, se posa sur le terrain. Les trois hommes de l'équipage, exténués par un vol sans escale depuis Londres, et dans des conditions atmosphériques effroyables sur tout le parcours, mirent pied à terre et se dirigèrent vers le bureau de l'aéroport. Un Arabe en uniforme et un Européen à tête ronde les saluèrent brièvement. Le capitaine tendit les papiers relatifs au fret. L'Européen ne les regarda qu'à peine et les passa à l'Arabe. Mais il examina plus attentivement les papiers personnels de l'équipage. Il laissa sortir immédiatement le capitaine, mais retint les deux autres. Il désigna l'un d'eux et demanda en allemand :

— Qui est-ce ?

Il dut répéter sa question en mauvais arabe.

Ce fut Yusel – le cousin de Lemka, et le plus jeune des deux – qui répondit :

— C'est le navigateur en second. Il ne comprend ni l'arabe ni la langue que vous avez tout d'abord employée.

L'homme de l'« Intel » fronça les sourcils.

— On ne m'a pas informé d'un changement. Pour quelle raison...

— Difficulté du parcours, dit Yusel. Nous avons dû voler très bas, et c'était prévu au départ.

L'homme de l'« Intel » relut les papiers avec méfiance. Mais comme ils étaient correctement établis, il n'insista pas.

Les deux hommes sortirent. Le compagnon de Yusel n'était autre que Neilson.

— Le plus difficile est fait, dit Yusel. Je vais maintenant vous mener chez ma cousine. Vous y serez en sécurité. Son mari, Abu Zeki, viendra vous voir dès qu'il le pourra.

— Le plus tôt serait le mieux.

Yusel, après avoir déposé Neilson chez sa cousine, revint à Baleb. Il alla dans un café où il savait que passerait Abu. Celui-ci ne vint qu'au bout d'une heure et apprit donc l'arrivée du professeur Neilson.

— Il désire voir Fleming et le professeur Dawnay, lui dit Yusel.

— Je ne sais pas s'ils pourront sortir tous les deux. Mais je vais les prévenir.

Dès que Fleming apprit cette nouvelle, il demanda à Madeleine de se tenir prête dès la tombée de la nuit, si elle acceptait de courir le risque de sortir en fraude. Elle accepta.

Le temps les aida. Une violente tempête éclata un peu après la chute du jour. Les gardes, effrayés, avaient tous gagné des abris. Le voyage fut épouvantable, car la tempête était accompagnée de pluie et d'éclairs.

Fleming éprouva un grand soulagement quand Lemka lui ouvrit la porte. Neilson leur serra les mains avec effusion. Pour Madeleine, la venue du professeur était un renouveau d'espoir.

Neilson, quand ils se furent assis, leur expliqua quelle était la situation à Londres. Ils apprirent – ce qu'ils ne savaient pas encore – qu'Osborne n'avait été que blessé par le coup de feu tiré sur lui.

Il leur dit qu'il avait lui aussi découvert que la source des perturbations était à Thorness, mais qu'il n'avait encore rien trouvé pour combattre ce fléau.

— Avez-vous quelque espoir ? demanda-t-il à Madeleine.

— Notre espoir est comme un grain de sable dans le désert. Le ordinateur nous a bien fourni quelques données que je vais vous montrer. Mais posséder des indications sur les composantes et réaliser une synthèse sont deux choses. Pourtant, il doit être possible de créer une antibactérie.

Neilson examina la feuille qu'elle lui tendit.

— Ainsi, fit-il, c'est là le travail de la machine que mon fils Jan avait construite. Je me demande...

Fleming, qui était assis auprès du berceau du bébé, et l'amusait avec un petit jouet, intervint alors :

— Vous vous demandez ce qui serait arrivé si votre fils était resté ici...

— Oui... Mais ils l'ont abattu de sang-froid, sous mes yeux. Si je retrouvais l'homme qui...

— Je ne peux pas vous dire qui a pressé sur la détente. Mais je sais qui en a donné l'ordre. C'est un nommé Kaufmann. Il est ici. C'est lui qui nous surveille...

— J'aimerais le rencontrer.

— Vous le rencontrerez peut-être...

Madeleine reprit la feuille couverte de chiffres.

— Je ne sais pas ce qu'on pourra tirer de cela, dit-elle. Peut-être beaucoup si Andromède pouvait s'en occuper.

— Comment est-elle ?

— C'est une créature synthétique, vous le savez. Mais elle est très malade. Il doit manquer quelque chose dans son organisme...

— Ne peut-elle pas obtenir sa guérison du ordinateur lui-même ? demanda Neilson.

— Le temps manque. Elle pourrait peut-être l'obtenir. Mais il y a cette lutte contre les bactéries. Et c'est à ce problème-là qu'elle doit travailler, dans la mesure de ses forces.

— Ce dut être un dur choix, et une dure décision, dit Neilson en regardant Fleming.

— Oui, très dure, dit celui-ci au bout d'un moment.

John se leva et alla regarder par la fenêtre. Lemka était sortie pour faire le guet autour de la maison. Il la vit revenir en courant.

— Ils arrivent, fit-elle d'une voix haletante. Des soldats. Il y en a un plein camion.

Ils restèrent comme pétrifiés pendant quelques secondes. Puis Madeleine tendit à Lemka la feuille couverte de chiffres.

— Cachez cela, lui dit-elle. Votre mari pourra nous le rapporter plus tard.

— Je vais le mettre dans la chambre de ma mère. Ils n'iront pas y fouiller. Venez vous y cacher aussi, dit-elle à Neilson.

Le professeur la suivit. L'instant d'après, on frappait à la porte. Lemka alla ouvrir. Un caporal, flanqué de deux soldats, salua et parla en arabe.

— Il dit qu'ils viennent vous chercher, traduisit Lemka. Vous, miss Dawnay, et le docteur Fleming.

— Dites-leur que nous venons, fit Madeleine avec un sourire. Mais il vous faudra trouver un endroit plus sûr pour le professeur Neilson. Nous tâcherons de garder le contact avec lui.

Elle tendit la main à Lemka qui lui dit :

— Mon cousin trouvera un moyen pour cela. Mais ne parlons pas davantage. Cela pourrait paraître suspect.

Quand ils furent dehors, le caporal fit comprendre par signes à Fleming qu'ils pouvaient monter dans leur propre voiture, mais rouler juste derrière le camion. Le temps s'était un peu éclairci. Le vent était fort, mais sans bourrasques.

Quand ils furent de retour, ils virent que le bâtiment du ordinateur était très éclairé. On les emmena dans le bureau de Kaufmann. Celui-ci semblait réprimer une violente colère. Abu était debout devant lui, mal à l'aise.

— Pourquoi êtes-vous sortis sans permission ? leur cria Kaufmann.

— Permission de qui ? demanda Madeleine. Et pourquoi aurions-nous besoin d'une permission pour aller voir la famille d'un collègue ?

— Vous savez que vous ne devez pas sortir sans une escorte.

Fleming serrait les poings, prêt à éclater. Abu intervint :

— On vous a envoyé chercher, dit-il, parce que c'était urgent. Andra s'est évanouie pendant son travail devant le panneau sensoriel.

— Andra ? dit Fleming. J'y vais immédiatement.

— Comment est-elle ? demanda Madeleine.

— Très faible. Mais le ordinateur a encore fourni quelques données avant qu'elle ne perde connaissance.

Il tendit des feuilles à Madeleine. Kaufmann semblait hésitant et soucieux.

— Tâchez, dit-il, de mieux respecter les règles à l'avenir. Et, dites-moi, cette fille est-elle vraiment très importante pour nous ?

— Si vous voulez survivre, oui, lui dit Madeleine. Car nous ne vivrons pas longtemps si elle n'achève pas ce travail. Alors, tâchez de nous laisser faire tranquillement ce que nous avons à faire.

*

* *

L'infirmière protesta contre l'intrusion de Fleming dans la chambre d'Andromède, qui dormait dans la pénombre.

— Je veux seulement la voir, dit-il. Je ne l'éveillerai pas.

Sous la mince couverture, on devinait le corps émacié de la jeune femme. Sa chevelure et son visage très pâle se dessinaient vaguement sur l'oreiller blanc. Il se pencha vers elle et vit qu'elle ouvrait les yeux.

— J'aurais dû être là, murmura-t-il en lui caressant le front, qu'il sentit froid et humide.

Elle dit d'une voix très faible et très lente :

— J'ai fait ce que vous me demandiez. Le professeur Dawnay a maintenant tout ce qui lui était nécessaire.

*

* *

Mais c'est à peine s'il l'entendit.

— J'aurais dû être près de vous, répéta-t-il en lui prenant la main.

Il lui tâta le pouls, mais ne le sentit que faiblement sous ses doigts.

— Je suis finie, dit-elle dans un souffle.

— Mais non, s'écria-t-il sur un ton d'assurance. Nous avons encore deux ou trois ressources. Le professeur Neilson est ici. Le père du garçon qui construisit ce ordinateur. Il m'a fait comprendre ce que nous devons faire pour vous. Pour vous, nous avons aussi besoin du ordinateur. Reposez-vous. Demain, je vous mènerai moi-même devant le panneau sensoriel. Je resterai près de vous. Vous verrez. Ayez confiance en moi.

Andromède ferma les yeux, sembla plus détendue.

Il espérait, par ses paroles, lui avoir redonné quelque force. Mais il ne croyait guère lui-même à ce qu'il lui avait dit. En sortant, il déclara à l'infirmière :

— Nous sommes tous en danger, car les tempêtes vont devenir de plus en plus terribles. Seule Andra peut nous sauver, et, pour cela, il faut que nous la sauvions, elle. Faites-moi confiance.

La fille fit signe quelle avait compris.

John dormit peu cette nuit-là. Il médita sur un plan d'action.

Le matin, après avoir fait sa toilette et déjeuné, il attendit encore un peu avant d'aller chercher Andra, afin qu'elle se reposât le plus possible. Accompagné par l'infirmière, il poussa son fauteuil roulant jusqu'au ordinateur.

Kaufmann était là, fumant un cigare. Fleming espéra qu'il avait réfléchi sur ce qui lui avait été dit la veille. Andra n'avait pas prononcé un mot, mais elle adressa un sourire au jeune savant.

Quand ils furent devant le panneau sensoriel, il lui dit ce que Madeleine Dawnay pensait de son état physique, de sa maladie et de la possibilité qu'il y avait, grâce au ordinateur, d'obtenir sa guérison. Il lui dit même, avec une sorte d'impatience feinte, mais pour mieux l'exciter, que c'était à elle de prouver son propre pouvoir, car elle seule pouvait tirer de la machine les informations nécessaires.

Elle resta un moment la tête penchée, les mains sur ses genoux. Puis elle leva une main avec une pénible lenteur. Le ordinateur se mit à bourdonner très fort. Une lueur parut sur l'écran, s'élargit. Fleming s'écarta un peu, puis attendit, ému, tendu à l'extrême. L'impossible se réalisait...

Au bout d'un moment, il sentit qu'on lui tirait la manche. C'était Abu, qui semblait étonné. Ils se dirigèrent vers le bureau.

— Est-ce qu'elle ?... demanda le jeune Arabe.

— Je le pense. Je l'espère. Et vous ? Quelles nouvelles ?

— Je suis allé chez moi après minuit. Mon cousin Yusel y était arrivé un peu avant moi. Nous avons mené le professeur Neilson dans un endroit où il sera en sécurité. Une caverne, au-dessus du temple en ruine, assez haut dans la montagne. L'air y est déjà raréfié et on y respire mal, mais, en Angleterre, c'est la même chose au niveau de la mer. Ma femme lui portera à boire et à manger. Ou ma mère.

— Vous avez tous été très gentils.

— Le jeune docteur Neilson l'était aussi avec nous. Nous l'aimions beaucoup.

Ils se turent brusquement. L'appareil à imprimer s'était mis à fonctionner.

— Appelez l’infirmière, dit-il à Abu.

Puis il courut vers Andra et la prit par les épaules.

— Magnifique ! Maintenant vous allez vous reposer.

L’infirmière emmena Andromède. Il la regarda s’éloigner, puis, quand le ordinateur se tut, il enleva les feuilles couvertes de chiffres. Il vit que c’était la formule d’un plasma sanguin. Les détails lui importaient peu...

*

* *

Madeline travaillait dans son laboratoire, au milieu de ses éprouvettes et de ses appareils. John lui tendit les feuilles.

— Qu’est-ce que c’est ? fit-elle. Encore des formules sur les bactéries ?

— Non. Une formule pour Andromède.

Elle le regarda avec stupeur.

— Qui a fait la programmation ?

— Elle-même. Je l’y ai plus ou moins obligée. Si j’ai bien compris, il s’agit des constituants biochimiques qui font défaut dans son sang. Vous devez pouvoir les fabriquer.

Elle examina les feuilles.

— Cela demanderait des semaines, dit-elle. Et j’ai un travail plus urgent...

— Grâce à Andromède, n’est-ce pas ?

Madeline parut vexée.

— Vous étiez d’abord opposé à sa création. Puis vous avez voulu qu’on la supprime. Et maintenant...

— Maintenant, je désire quelle vive.

— Et nous ? Ne voulez-vous pas que nous vivions ? Mes forces sont limitées, et je suis déjà exténuée. Il y a des millions de gens à sauver. Je ne sais même pas si nous y parviendrons.

Elle lui rendit les papiers, mais il refusa de les prendre. Elle les laissa tomber sur le sol. Il les ramassa et les posa sur la table.

— Alors, dit-il, il vous faut aller trouver Janine Gamboul. Elle n’a plus confiance en moi, ni en Abu. Mais elle vous écoutera. Si vous pouviez la convaincre de nous laisser les mains libres et de demander une aide à l’extérieur... Car même Gamboul doit savoir que ces catastrophes

atmosphériques ne font pas partie de son maudit programme et vont nous mener tous au désastre...

Madeleine réfléchit un instant.

— Très bien, fit-elle. Je vais essayer de lui expliquer.

*

* *

Mais elle ne put avoir un rendez-vous que pour le lendemain.

Janine s'était installée dans l'ancienne résidence de Salim. Elle ne se donnait même plus la peine d'aller voir le président. Celui-ci était virtuellement prisonnier. En outre, il était malade. Il souffrait des bronches. Bien des gens d'ailleurs, en Azaran, commençaient à être incommodés par la raréfaction de l'air.

Un garde armé introduisit Madeleine dans le bureau de Janine. Celle-ci avait beaucoup changé. Toute sensualité semblait avoir disparu de son visage, qui était maintenant d'une beauté un peu hagarde. Il y avait dans ses yeux une lueur fantastique. Elle accueillit amicalement sa visiteuse. Cette dernière exposa les faits sans préambule. L'autre l'écouta avec attention puis demanda :

— Comment mourrons-nous ?

Madeleine le lui expliqua. Janine agita la main.

— Ce n'était pas prévu dans le message. Ce que j'ai vu était très clair, très logique, et impliquait une certaine désolation, mais pas sous cette forme, et aussi de la puissance...

— Et quelle devait être votre tâche ?

— Gouverner le monde... Beaucoup savent qu'il doit en être ainsi, mais personne n'a jamais fait l'effort nécessaire. Ceux qui ont essayé, comme Napoléon, n'étaient pas assez brillants, et il leur manquait l'aide d'une intelligence extérieure. Il nous faudra presque tout sacrifier, mais pas de cette façon-là ! Et pas maintenant ! Nous ne sommes pas encore prêts...

— Quelle est l'étendue de votre pouvoir ?

— Suffisante ici. Mais ce n'est qu'un commencement. Et si...

Madeleine entrevit un moyen d'exploiter l'ambition et la peur de cette femme.

— Il est possible, dit-elle, que nous parvenions à faire cesser les perturbations atmosphériques. Le ordinateur nous a aidés en nous donnant

la formule d'une antibactérie. Nous pourrions en faire la synthèse. Mais j'ai besoin d'aide et de matériel. Si nous réussissons, il nous faudra envisager la production intensive de ce produit que nous irons ensuite déverser dans tous les océans...

Janine prit un air méfiant.

— Comment et où pourrez-vous assurer une telle production ?

Madeleine expliqua que le sérum, une fois créé, se multiplierait naturellement dans l'eau marine et à une vitesse sans doute plus grande que la bactérie nocive.

— Il nous faudra, ajouta-t-elle, envoyer des échantillons dans tous les pays, où on se mettra à en produire simultanément.

— Eh bien, fit Janine avec un petit rire sans joie, c'est d'accord, mais à condition que les autres gouvernements ne s'en mêlent pas. Nous allons construire l'usine que vous demandez. Et l'« Intel » vendra ce produit au prix qu'il fixera lui-même. Cela nous donnera la puissance dont je vous parlais, et cela, en définitive, est conforme au message. Nous tiendrons le monde entier à notre merci...

— C'est de la folie ! s'écria Madeleine. Ce que vous dites ne fait pas partie du plan.

Mais l'autre ne l'écoutait pas.

— Demandez tout le matériel qu'il vous faut, professeur, dit-elle. Je vous assure que je ne lésinerai pas.

*

* *

Un appareil de projection portatif avait été installé dans la salle de réunion du conseil, au 10, Downing Street, la résidence officielle du Premier ministre. Ce dernier et quelques membres du gouvernement – notamment le ministre des Sciences et Osborne – étaient installés dans des fauteuils et regardaient l'écran où défilaient des images.

— Ça suffit, dit le Premier ministre. Vous pouvez rallumer.

Quand la lumière fut revenue, le ministre de l'Intérieur demanda :

— Peut-on passer de telles images à la télévision ?

— Pourquoi pas ? Peut-être nos compatriotes éprouveront-ils quelque réconfort en constatant que la situation est encore pire sur le continent européen que chez nous, notamment en Hollande, où les deux tiers du pays

sont inondés. D'ailleurs peu de gens verront cette émission, car les neuf dixièmes de la population sont privés d'électricité. A-t-on des nouvelles de Neilson ? ajouta-t-il en prenant sa pipe, pour la reposer aussitôt, car fumer dans l'air raréfié était devenu dangereux.

— Pas encore, dit Osborne. Mais un message de Madeleine Dawnay nous est parvenu par un avion de l'« Intel ». Il est d'ordre technique. Selon elle, la dangereuse bactérie a été produite à Thorness sur des données du ordinateur. Elle ajoute quelle cherche l'antidote. On peut espérer que sa collaboration avec Neilson sera fructueuse...

— Ne pourrait-on pas travailler à ça ici-même ?

— Je crains que non, fit Osborne. C'est là-bas qu'ils ont un ordinateur. Là-bas aussi que se trouvent Fleming et la fille, qui sont étroitement surveillés.

Le Premier ministre se leva.

— Peut-être devons-nous envisager une intervention militaire... Nous trouverions sûrement des appuis un peu partout en raison même de la menace qui pèse sur tous les pays.

— Mes experts, qui ont examiné la question, dit le ministre des Sciences, sont opposés à une intervention. Car le ordinateur...

— Oui, j'ai compris. Le ordinateur leur a donné des moyens de défense semblables aux nôtres. Il faudrait donc essayer de les prendre par les bons sentiments, dit le Premier ministre. Ça n'avancera sans doute à rien. Mais je ne vois pas ce qu'on pourrait faire d'autre. Peut-on se mettre en contact avec eux ?

— Je crois, reprit le ministre des Sciences, que l'armée a encore des postes émetteurs sur ondes courtes qui peuvent nous permettre d'envoyer un message à Baleb...

*

* *

Ce message spécial fut diffusé en anglais et en arabe, à une heure d'intervalle, pendant toute la nuit.

Les premières émissions furent reçues en Azaran. Janine Gamboul donna l'ordre quelles soient brouillées. Après quoi, elle en fit entendre un enregistrement à Kaufmann, qui écouta, impassible.

— Ici, Londres, qui fait un appel au gouvernement et au peuple d'Azaran, disait la voix lointaine du speaker. Nous avons besoin de votre aide. Le continent européen a été dévasté. Le monde entier est menacé. L'air que nous respirons est absorbé par la mer. Des millions d'hommes vont mourir dans les prochaines semaines si ce fléau n'est pas arrêté. Il y a déjà des dizaines de milliers de victimes, surtout au bord des océans...

Janine fit taire le magnétophone.

— Ce que je voudrais savoir, Kaufmann, lui dit-elle, c'est comment ils ont pu apprendre que nous nous occupions de cela ?

Kaufmann ne répondit pas immédiatement. Il pensait à sa famille, qui habitait dans un grand port d'Allemagne, et qui avait peut-être péri.

— Etes-vous, oui ou non, chargé du service de sécurité ? reprit Janine sur un ton de colère et d'impatience.

— Nous avons fait de notre mieux, dit-il.

Elle haussa les épaules.

— Bah ! dès que Madeleine Dawnay aura mis au point l'antidote, nous serons en sécurité ici. Et si les autres veulent en profiter, ce sera à nos propres conditions.

— Et, en attendant, dit lentement Kaufmann, les gens des autres pays mourront. Vous vous en moquez ? Et vous croyez que je m'en moque ?

— Le reste du monde attendra, répliqua-t-elle. Je sais ce qu'il faut faire. Et vous ne le savez pas.

Kaufmann la regarda si fixement quelle en éprouva quelque malaise. Alors, elle dit :

— Rappelez-vous, Kaufmann, que vous et moi nous ne sommes pas les autres.

CHAPITRE XI

Fidèle à sa parole, Janine Gamboul donna la priorité à tous les ordres émanant de Madeleine Dawnay.

L'« Intel » possédait de telles ressources que, malgré l'état chaotique de l'Europe, le matériel demandé fut repéré, acheté et amené en Azaran par la voie des airs. De même, une équipe de brillants chimistes et biologistes, spécialistes des bactéries et de la construction moléculaire des acides nucléiques, fut constituée et dirigée sur Baleb : deux jeunes savants de Zurich et une jeune femme appartenant aux services de recherches d'une grande firme allemande.

Madeleine apprit d'eux qu'ils étaient venus volontairement, attirés par le fait que l'Azaran n'était pas aussi durement frappé que l'Europe et par la perspective de collaborer à des travaux passionnants.

Madeleine leur expliqua la situation telle qu'elle se présentait, en omettant toutefois de leur dire l'origine des bactéries nocives. Ils

comprirent l'urgence de leur tâche, et elle les fit travailler jusqu'aux limites de l'endurance.

Elle était d'ailleurs au laboratoire avant eux et n'en parlait qu'après eux. Dix jours après leur arrivée, ils réalisèrent la synthèse de la nouvelle bactérie. Ce fut une minute pathétique que celle où Madeleine fit la première expérimentation sous le microscope. Le doute n'était pas possible. Il s'agissait bien d'un organisme vivant. Ses assistants n'en croyaient pas leurs yeux et partagèrent sa joie.

Des bouillons de culture furent préparés, dans lesquels furent versées les précieuses gouttelettes. L'un d'eux contenait des bactéries nocives. L'attente qui suivit fut énervante, et ils burent du café pour tromper le temps. Abu Zeki survint sur ces entrefaites.

— Venez partager notre succès, lui dit Madeleine.

— Vous avez réussi ?

— En principe, oui. Nous allons voir les résultats dans un instant.

Elle alla regarder l'éprouvette d'eau opaque où l'antibactérie avait été mise en contact avec les bactéries nocives. L'eau était devenue claire dans les deux tiers du tube, et elle pétillait. Le gaz libéré sortait du tube. Elle eut un sourire de triomphe et dit :

— Nous allons maintenant essayer dans la cuve.

Deux tubes de la nouvelle culture y furent versés.

Bientôt, des bulles se formèrent à la surface et y éclatèrent, tandis que de nouvelles bulles surgissaient.

— C'est l'azote qui est libéré, dit Madeleine. Et la pression de l'air augmente au-dessus du liquide.

C'était exact. L'aiguille du barographe bougeait lentement.

— Vous avez gagné ! s'écria la jeune biologiste allemande.

— Dites que *nous* avons gagné. Ce qui reste à faire est purement routinier. Produire sur une grande échelle... Nous allons maintenant prendre une heure ou deux de repos. Et, ensuite, nous calculerons la rapidité de multiplication de ces bactéries, les effets sur eux de la température et autres choses de ce genre. Mais, ajouta-t-elle en se tournant vers Abu, on peut commencer dès maintenant la production industrielle. Allez voir Janine Gamboul ou Kaufmann. Dites-leur que je veux leur parler le plus vite possible. Demain... Je veux dire ce matin...

Elle n'eut pas besoin de se déranger pour voir Janine. Celle-ci vint en personne tandis que la vieille femme prenait un rapide breakfast. Janine lui

demanda simplement ce qu'elle devait faire, comme si elle n'était qu'une secrétaire.

Le résultat fut qu'une heure plus tard la radio sur ondes courtes de l'« Intel » transmettait toute une série d'ordres au quartier général de Vienne. Des chargements de phosphate, de protéines, d'acides-amino devaient être expédiés d'urgence et à n'importe quel prix à Baleb. Des ingénieurs devaient être amenés pour travailler dans les usines pétrolières de l'Azaran où les cuves seraient vidées et transformées en réservoirs pour produire les bouillons de culture. D'autre part, les antibactériens seraient déversés, en utilisant les pipelines, directement dans le golfe Persique.

Dès la nuit suivante, une première escadrille s'envolait vers Baleb avec des ingénieurs et des chargements de produits chimiques. Deux appareils furent détruits par la tempête au-dessus de la Méditerranée. Un troisième s'abîma au sol peu avant d'arriver. Tous les autres purent atterrir.

Une semaine plus tard, des quantités massives du produit purent être déversées dans la mer, après une étude des courants, en dix points différents le long de la côte de l'Azaran. Douze heures après, les effets étaient déjà sensibles.

Fleming, qui avait été autorisé à accompagner Madeleine jusqu'à la côte, observait, fasciné, les bulles d'azote qui se formaient à la surface de l'eau. Et il sentait pénétrer dans ses poumons un air plus frais, régénéré. Ils repartirent pour Baleb au bout de trois jours.

— Tout cela est très bien, mais purement local, dit Madeleine, tandis qu'ils roulaient à vive allure. Il faut maintenant essayer de réexpédier Neilson avec une provision de cet antidote. Yusel doit la lui porter.

— Aucun espoir que l'« Intel » consente à en donner aux autres pays ?

— Aucun. Ils ne lâcheront le produit que si on accepte leurs conditions. Et ils n'ont pas encore fait connaître celles-ci. Mais on peut imaginer ce qu'elles seront ! Je me demande d'ailleurs si nous avons eu raison de faire cette expérience en mer. Car vous savez ce qui va se passer...

Il regarda la route balayée par le vent.

— Oh ! c'est clair, dit-il. Nous agissons sur l'océan, ici, et pas ailleurs. Des millions de mètres cubes d'azote vont être libérés, formant un cône de haute pression dans une zone très limitée, alors que partout ailleurs la pression est terriblement basse. Le résultat, c'est que nous allons engendrer un ouragan, et pire que les précédents...

— Je me sens impuissante, murmura Madeleine.

Ils continuèrent à rouler. L'air semblait très clair.

— Regardez ! s'écria soudain John. En voilà la preuve !

Devant eux, très loin, près des montagnes qui se détachaient sur le ciel lumineux, une gigantesque spirale se formait.

— C'est le centre d'une tornade ! s'exclama Madeleine. Espérons qu'elle ne se dirigera pas sur nous.

Ils regardèrent pendant un moment ce redoutable phénomène atmosphérique. Puis John s'écria :

— La pointe du cyclone est juste au-dessus du village d'Abu. J'espère que sa famille aura eu le temps d'aller se réfugier dans la caverne où est Neilson...

*

* *

Seule Lemka avait gagné la caverne où se trouvait le professeur, pour lui porter son déjeuner. Neilson, voyant la tempête qui se préparait, ne voulut pas la laisser repartir. Elle protesta d'abord, disant que sa mère et son bébé seraient terrifiés. D'autre part, Yusel devait venir, apportant des nouvelles et aussi des flacons contenant l'antibactérie. Mais, quand elle vit la tornade se déchaîner, elle consentit à rester.

Yusel était arrivé à la maison d'Abu peu après le départ de Lemka. Il pensait pouvoir emporter un message à Londres le lendemain et aurait désiré voir le professeur.

Dans sa hâte, il ne s'était pas montré très prudent et n'avait pas noté qu'une voiture le suivait, à environ un kilomètre. Aussi fut-il surpris quand, quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit.

Kaufmann entra, escorté de deux gardes qui se saisirent du jeune Arabe, le ligotèrent et le bâillonnèrent, tandis que la mère de Lemka, tenant dans ses bras le bébé, restait pétrifiée.

Kaufmann se mit à frapper méthodiquement Yusel au visage. Bientôt, celui-ci fut étourdi et à demi inconscient. L'Allemand se sentait gêné par le regard farouche de la vieille femme. Il demanda qu'on l'emmenât. Dès que les gardes l'eurent refoulée vers la cuisine, il enleva le bâillon de Yusel.

— Maintenant, lui dit-il, vous allez parler. Je ne vous veux pas de mal, mais il pourrait vous arriver des choses très désagréables si vous ne

répondez pas. Je ne vous poserai d'ailleurs qu'une seule question : qui avez-vous amené ici ?

Yusel respira profondément en le regardant d'un œil terne, mais ne répondit pas. Kaufmann le frappa de nouveau. Et cette scène recommença à plusieurs reprises. Le jeune homme s'évanouit. Un garde le piqua avec sa baïonnette pour le réveiller.

— J'ai amené Neilson, finit par dire Yusel.

— Neilson !

Pendant une seconde, Kaufmann crut voir un fantôme.

— Le père du jeune savant...

L'Allemand se rassura.

— Pourquoi l'avez-vous amené ? Et où est-il ?

Yusel hésita un long moment. Puis, quand l'autre redevint menaçant, il murmura :

— Dans une caverne au-dessus du temple.

— Je veux en savoir davantage, aboya Kaufmann.

Le jeune Arabe se mit alors à parler. Quand il semblait hésiter, un coup venait lui rafraîchir la mémoire. Il dit tout ce qu'il savait. Kaufmann poussa un grognement de satisfaction.

— Ramenez-le à la voiture, dit-il à un des gardes, et surveillez-le. Vous, dit-il à l'autre garde, venez avec moi. Je veux aller cueillir cet Américain.

Dehors, l'air était encore quasi immobile, mais on entendait un grondement sur la droite. Dans sa hâte d'en finir, Kaufmann ne vit même pas les nuages qui tourbillonnaient sur la crête de la montagne.

Le cyclone les atteignit comme ils approchaient du temple. A demi noyés par une trombe d'eau, projetés au sol, épouvantés, ils rampèrent jusqu'aux ruines pour y chercher un abri.

— Dès qu'il y aura une accalmie, dit Kaufmann, nous redescendrons. Je veux voir s'il n'est rien arrivé à la vieille femme et au bébé.

Il pensait vaguement à les garder comme otages. Mais, quand ils arrivèrent au village, la maison avait disparu. La tempête avait emporté le toit et fait s'effondrer les murs. Le cadavre écrasé de la vieille femme était horrible à voir. L'Allemand se demanda si ses propres parents n'avaient pas subi le même sort.

Ils eurent du mal à mettre en marche leur voiture inondée, à l'arrière de laquelle gisait Yusel, toujours ficelé, et qui avait été de nouveau bâillonné.

Kaufmann jeta un dernier regard sur la maison effondrée, qui n'était plus que la tombe de la vieille femme et probablement du bébé. Il se sentait rempli d'effroi et, peut-être, de remords.

Ils partirent. L'Allemand était assis à côté du conducteur.

— Faites vite, lui dit-il, car nous risquons de rencontrer une autre tornade. Et allez tout droit chez miss Gamboul. Elle voudra sans doute interroger notre prisonnier.

Ils roulèrent à toute vitesse. Quand ils arrivèrent, le ciel s'obscurcissait de nouveau, et le vent soufflait en tempête. Il n'y avait plus d'électricité dans la maison de Janine.

— Ah ! vous voilà, s'exclama celle-ci sur un ton d'impatience. Je voudrais que vous alliez à nos bureaux de l'« Intel » dès que cette bourrasque aura cessé. Vous téléphonerez à Vienne pour leur dire que nous prenons la direction générale en main et que, désormais, ils doivent obéir à nos ordres.

Kaufmann secoua la tête.

— Non, fit-il d'une voix résolue. Je ne téléphonerai pas. Il y a certaines choses que vous ne pouvez pas me faire faire, et c'en est une. En outre, j'apporte d'importantes nouvelles.

Elle se leva et s'approcha de la porte-fenêtre donnant sur le balcon, dont plusieurs vitres étaient brisées.

— Vous avez peur, vous aussi, n'est-ce pas ? ricana-t-elle. Tout le monde a peur de prendre des risques. Je suis allée auprès d'Andra cet après-midi. Elle est mourante. Et elle délire. Elle m'a dit que le ordinateur s'était trompé, que le message ne signifiait pas ce que j'ai compris. Mais, moi, je sais. La puissance et le savoir sont entre mes mains, et je suis seule à les posséder.

Kaufmann s'approcha d'elle. Dehors, on voyait un incendie lointain. Il dit d'une voix sèche :

— Des rapports sur tout ce que vous avez fait au cours des derniers mois ont été passés en fraude hors du pays. Un homme est ici depuis quelque temps et attend pour emmener à Londres des échantillons de l'antibactérie.

— Vous allez l'arrêter, naturellement...

Il secoua de nouveau la tête.

— Non. Vous n'avez plus toute votre raison. Vous nous conduiriez tous à la mort.

— Pauvre homme ! fit-elle avec mépris, mais sans colère. Vous êtes comme tous les autres. Vous manquez d'imagination. Venez voir. Venez voir les éléments en furie ! Ils travaillent pour moi. Ah ! vous avez peur ? Vous avez tort. Rien ne vous atteindra.

Elle passa majestueusement sur le balcon et leva ses mains vers le ciel. Kaufmann entendit son rire extatique dans les hurlements du vent. Il ferma la porte à clef sur elle. Soudain, le vacarme se fit plus intense. Toute la vieille maison était secouée. Un morceau de corniche tomba sur le balcon où il se brisa. Il vit Janine regarder ces débris de marbre, en frottant ses yeux pleins de sable. Elle se jeta aveuglément dans la porte pour rentrer dans le bureau et se mit à cogner, brisant une vitre, se blessant. Il vit sa bouche s'ouvrir. Elle devait crier, mais les mugissements de la tempête étaient tels qu'il ne l'entendit pas. Il recula dans la pièce et l'observa, impassible. La bourrasque se fit encore plus violente. Tout grondait dans la maison. Et, brusquement, ce fut une avalanche de pierres sur le balcon, qui s'effondra lui-même dans un fracas épouvantable.

Kaufmann s'approcha de la porte vitrée et regarda. Il aperçut en bas, parmi les décombres, un corps disloqué. Il n'éprouva pas la même impression pénible que quand il avait vu celui de la vieille Arabe. Très calmement, il alluma un cigare.

— Quand la tempête aura pris fin, dit-il tout haut, j'appellerai Londres moi-même.

Il espérait que, pour lui, les choses pourraient s'arranger. Il estima qu'avec Madeleine Dawnay ce serait relativement facile. Mais Fleming lui parut être un redoutable adversaire.

*

* *

L'ouragan se calma peu à peu. La lumière revint. Le vent soufflait toujours, mais d'une façon plus supportable. Yusel avait été enfermé dans une cave. Kaufmann donna des ordres pour qu'on le traitât décemment. Puis il alla voir le cadavre de Janine Gamboul. Il gisait, brisé et tordu, parmi de gros blocs de pierre, et ses yeux noirs, restés ouverts, contemplaient le ciel.

Il se fit conduire, dans une des voitures qui n'étaient pas endommagées, jusqu'au ordinateur. Les dégâts, le long de la route, étaient effrayants. Des

Arabes pillaient les boutiques sinistrées. Il n'y avait ni policiers ni soldats nulle part. Les bâtiments de l'« Intel », solidement construits, semblaient ne pas avoir trop souffert, à part quelques fenêtres où des carreaux étaient brisés.

Il trouva Madeleine Dawnay seule dans son laboratoire. Le calme du lieu lui parut rassurant.

— Ah ! professeur, dit-il, je suis heureux de voir que la tempête n'a pas fait de ravages ici...

— C'est exact, dit-elle sèchement.

— Je viens vous apprendre que Janine Gamboul est morte. Tuée par la tornade. En ma qualité de plus ancien représentant de l'« Intel », je viens vous demander votre appui. Vos expériences en mer contre les bactéries qui causent ces perturbations ont-elles réussi ?

— Ça en a l'air sur le plan local.

— Magnifique. Mais, partout ailleurs, ça va empirer si nous ne leur donnons pas l'antidote ?

— Très exactement.

— Eh bien, c'est ce à quoi j'ai pensé. Vous savez que miss Gamboul voulait poser des conditions exorbitantes. C'était de la folie. Savez-vous que c'est elle qui a tué Salim ? C'était une femme possédée du démon. Elle nous aurait tous menés à notre perte.

— Oh ! nous ne sommes pas encore sauvés.

— Londres nous a lancé un appel à la radio. Je vais y répondre quand les communications seront rétablies. Et j'y répondrai favorablement. Le professeur Neilson pourra repartir par le premier avion qui sera en état de quitter Baleb.

Elle lui jeta un regard effrayé.

— Oui, oui, reprit-il, je savais que le professeur Neilson était ici. Il ne se fiera pas à moi. Il ne comprend pas que je ne suis qu'un homme d'affaires, et qu'un homme d'affaires doit voir plus loin que l'immédiat...

Madeleine parut soulagée.

— Neilson pourra donc expliquer que vous êtes prêt à donner de ce produit au reste du monde ?

— Donner n'est pas tout à fait le mot. Je vous répète que je suis un homme d'affaires. Mais tout doit s'arranger, car, partout ailleurs, on est certainement disposé à payer quelque chose. D'ici une heure, je vous montrerai le rapport que j'aurai rédigé et qui sera prêt à être expédié...

Quand Kaufmann fut parti, elle se remit à travailler comme un automate. Elle n'avait pas pensé que cet Allemand chipoterait lui aussi sur le prix de la vie humaine ! Comme la solitude lui pesait, elle se rendit au bâtiment du ordinateur. Il n'y avait plus de gardes. Elle ne trouva qu'un électricien qui lui dit qu'il ne savait pas où était Fleming. Quant à Abu Zeki, il avait dû partir après la première tornade pour aller voir sa famille.

Madeleine se rendit alors à l'infirmierie. L'infirmière avait barricadé tant bien que mal les fenêtres brisées.

— Miss Andra a pu dormir malgré le vacarme, dit-elle. Je crois que son état s'est plutôt un peu amélioré.

L'infirmière devait avoir raison. En se penchant sur la malade, Madeleine vit qu'elle avait repris un peu de couleurs.

Andromède n'ouvrit pas les yeux et ne bougea pas, mais elle murmura :

— Est-ce que cela agit ?

— Oui, fit la vieille femme en lui prenant la main. Le barographe du laboratoire continue à monter.

Andra se souleva péniblement.

— Il n'était pas dit dans le message que nous devions agir de certaines façons... J'ai essayé de le faire comprendre à miss Gamboul. Elle ne voulut rien entendre. Elle est venue la nuit dernière. Je lui ai dit de m'écouter, et non pas le ordinateur. Mais...

— Janine Gamboul est morte, dit Madeleine. C'est maintenant Kaufmann qui dirige.

Andra fit un signe de tête, comme si elle le savait déjà.

— Est-ce que vous me croyez ? murmura-t-elle.

— Oui, je vous crois, dit la vieille femme, qui fit alors rapidement un exposé de la situation telle qu'elle se présentait.

Andromède semblait s'être endormie, ou évanouie, mais elle se remit à parler d'une voix monotone. Madeleine l'écouta attentivement. La jeune femme lui demandait de faire certaines choses et de prendre certaines responsabilités qui lui parurent si énormes qu'elles l'auraient effrayée si elles n'avaient été motivées d'une façon rationnelle. Finalement, Madeleine se leva en disant :

— J'y vais immédiatement.

Une demi-heure plus tard, elle était au palais présidentiel. Elle avait conduit elle-même une vieille voiture qui roulait encore.

Le président la reçut aussitôt. Il semblait très fatigué.

— Ce pays est en train de mourir, dit-il.

— Le monde entier est dans le même cas, s'écria-t-elle. C'est pourquoi je suis venue. Il est en votre pouvoir de nous aider. Vous savez que miss Gamboul est morte. Donc vous êtes libre...

— Libre ! fit-il avec amertume. Il est un peu tard.

— Tout dépend de vous. L'« Intel » veut tirer profit de l'antibactérie que j'ai créée. Kaufmann fixera ses prix. Et l'« Intel » régnera sur le monde.

— Que puis-je faire contre ce Kaufmann ? Il est comme les autres, comme Salim, ou cette femme Gamboul...

— Nous nous occuperons de Kaufmann, tandis que vous expédiez au-dehors notre produit comme un don de l'Azaran. Ce sera le premier acte généreux d'une nation vraiment libre...

— Ou le dernier...

— Non, si vous faites parvenir un échantillon à tous les laboratoires du monde...

Elle lui expliqua que le fléau serait ainsi maîtrisé. Puis elle lui raconta tous les déboires qu'elle avait connus à Thorness, et depuis...

On leur porta du café, qu'ils burent en silence.

— En somme, dit enfin le président, des centaines de milliers de gens sont morts comme conséquence de ces expériences...

Elle se sentit rougir et dit :

— Ce fut un accident.

— Les erreurs des politiciens sont parfois coûteuses. Mais vous, les savants, vous tuez la moitié des gens, et l'autre moitié ne peut pas survivre sans vous. Mais je crois qu'en ce moment vous avez raison. Faites donc ce que vous voudrez, professeur Dawnay. Je suis d'ailleurs entre vos mains. Vous m'excuserez si j'ajoute que je préférerais qu'il n'en fût pas ainsi.

*

* *

Madeleine revint aux établissements de l'« Intel », décidée à agir dans le sens qu'elle jugeait nécessaire. Mais ses responsabilités écrasantes l'effrayaient. Elle eut le désir de consulter Fleming. Elle le trouva dans un bureau près du ordinateur, devant une lièvre de papiers.

— J'ai essayé, dit-il, d'y voir clair dans ses chiffres concernant l'état d'Andromède. J'ai fait la plupart des conversions chimiques. Cela n'a pas

l'air d'avoir grand sens.

— Une erreur pourrait la tuer.

— De toute façon, elle est mourante. J'ai essayé par tous les biais, et je...

Elle l'interrompit assez brutalement.

— John, il y a des choses encore plus urgentes. Avez-vous oublié ce qui se passe dans le monde entier ?

— Non pas.

— Nous avons commis des tas de fautes... tous les deux... Remettre les choses d'aplomb reste mon seul espoir. Ce qui va arriver maintenant dépend ou de nous ou de Kaufmann.

— Et Janine Gamboul ?

— Elle est morte.

Fleming se leva brusquement.

— Morte ? Alors le ordinateur a fait long feu...

Madeleine secoua la tête.

— Non pas. Miss Gamboul était simplement censée avoir pour rôle de nous protéger jusqu'à ce que nous soyons en mesure d'user de notre propre jugement.

— Ou du sien, fit-il avec un geste vers le ordinateur.

— Non, du nôtre, John. Et c'est nous qui prendrons les décisions, maintenant. Ne voyez-vous pas que cela peut être le commencement d'une vie nouvelle, d'une ère nouvelle ?

Il ramassa les papiers sur la table.

— Sauf pour Andra, fit-il d'une voix âpre.

— Elle devra attendre encore un peu...

John admirait Madeleine et son esprit logique, et avait pour elle de l'affection. Mais l'odeur corrompue du pouvoir, qu'il sentait maintenant en elle, le faisait se hérissier.

— Au diable tout cela ! s'écria-t-il. Je ne suis plus capable de penser à rien. Il vaut mieux essayer de dormir avant que le vent n'emporte les toitures !

Ils quittèrent ensemble le ordinateur, puis se dirent bonne nuit, et il regagna son bungalow. Il vit que, dans l'infirmerie, on s'éclairait avec une lampe-tempête.

Il se coucha et sombra dans un demi-sommeil. Il fut réveillé par Abu Zeki. Le jeune Arabe était très ému.

— Le cyclone a détruit ma maison, dit-il.

— Et votre famille ?

— Lemka et le bébé sont vivants. Mais ma belle-mère est morte. J'ai bien cru tout d'abord que mon petit Jan avait péri lui aussi. Ma femme était dans la caverne, auprès de Neilson. Elle est très amère, très indignée par Madeleine Dawnay et par vous, à cause de tout ce que vous avez déchaîné...

— Elle a raison, dit John sur le ton du désespoir. Et où en sont Yusel et Neilson ?

— Yusel est sain et sauf pour le moment. Quand il est allé chez moi, Kaufmann l'a suivi et arrêté. Il l'a battu pour le faire parler, puis l'a ramené à Baleb. Tandis que j'installais ma femme et mon bébé chez des voisins, j'ai vu mon cousin revenir au village dans une voiture de l'« Intel ». Kaufmann l'avait renvoyé, accompagné d'un gardien, avec un mot pour Neilson. Il nous a appris que miss Gamboul était morte.

— Un mot pour Neilson ? Que disait ce mot ?

— Kaufmann veut le voir. Il lui donnait l'assurance qu'il pouvait se présenter sans risque. Yusel pensait que c'était un piège, mais le professeur a voulu venir. Je l'ai ramené avec moi. Il attend dans l'antichambre de la direction le retour de Kaufmann qui est en ville.

Fleming sauta sur ses pieds.

— J'y vais. Et vous feriez bien de venir aussi, Abu. Avec Kaufmann, il vaut mieux que nous soyons en force...

Ils se précipitèrent vers le bâtiment de la direction. Neilson n'était plus dans le hall d'entrée. Kaufmann devait être de retour.

— Restez ici, dit John à Abu. Je vais aller voir au premier.

Il gravit l'escalier. La porte du grand bureau directorial était entrebâillée, Kaufmann disait d'une voix onctueuse et gutturale :

— J'espère, professeur Neilson, que l'avion va arriver de Vienne dans un instant. Il sera immédiatement chargé et partira pour Londres. Vous ne ferez sans doute pas un voyage très confortable, car les conditions atmosphériques restent affreuses.

— J'aimerais avoir une preuve écrite de vos propositions, dit sèchement Neilson.

— J'ai obtenu une lettre du président, ce qui rend la chose officielle. Mais, naturellement, tout sera fait par nous.

Fleming, qui s'attendait à des paroles de ce genre, poussa la porte et entra. L'Allemand le regarda, mais poursuivit :

— Nous, c'est-à-dire l'« Intel », mettrons l'antibactérie sur le marché, mais nous ne voulons pas rançonner nos clients, comme c'était l'idée de miss Gamboul.

— Ne jouez pas les philanthropes ! s'écria John.

— De quel droit entrez-vous dans mon bureau ? riposta l'Allemand.

— Il n'y a plus de gardes arabes pour vous protéger, pas même un huissier, dit Fleming en se rapprochant de Neilson. Alors, pesez vos paroles.

Kaufmann alluma un cigare.

— Je ne fais qu'obéir à mes supérieurs, dit-il d'une voix un peu geignarde. Et je fais de mon mieux, tout en m'efforçant d'être utile à tout le monde.

Neilson serrait de ses poings le dossier de son fauteuil. Soudain, il dit, avec un calme trompeur :

— Vous avez tué mon fils. Il est mort sous mes yeux et sous les yeux de sa mère. Si j'en avais eu les moyens, et si vous ne m'étiez pas utile pour que je parte de ce pays, je vous aurais abattu en entrant dans ce bureau.

— Calmez-vous ! fit Kaufmann.

— Comment Janine Gamboul est-elle morte ? lui cria Fleming.

— Elle est tombée avec le balcon de sa maison. Je l'ai vue. Elle était complètement folle.

— Avez-vous tenté de la sauver ?

— Non. Je l'aurais pu. J'ai préféré sauver...

— ...Votre propre peau !

— Sauver le monde, lança Kaufmann d'un air de défi.

Il se leva et ouvrit derrière lui une porte qui donnait sur un petit escalier. Mais il recula aussitôt. Yusel était là, le visage inexpressif. Il tenait un petit poignard arabe dans sa main. Kaufmann revint prendre place à son bureau.

— Je fais mon métier correctement, lança-t-il. J'essaie de vous aider tous.

Fleming, qui regardait par la fenêtre, reprit :

— Le temps ne s'est pas gâté de nouveau. L'avion devrait arriver à l'heure. En attendant, vous allez confirmer les ordres concernant le départ du professeur Neilson, et faire en sorte qu'il aille bien à Londres. Ce sera la dernière chose dont vous aurez à vous occuper ici.

Kaufmann fit un signe d'acquiescement. Il prit son stylo et ouvrit un tiroir de son bureau, comme pour y chercher du papier. Quand sa main reparut, elle tenait un revolver.

— Mêlez-vous maintenant de ce qui vous regarde ! s'écria-t-il.

Il se leva et courut vers l'escalier. Fleming et Neilson le poursuivirent, Ils le virent descendre les marches à toute allure. Mais Abu, qui était en bas, lui barra le chemin. John lança un cri d'avertissement au moment où le coup de feu partit. Abu s'effondra. Kaufmann trébucha sur le corps de sa victime et tomba lui aussi. Neilson et Yusel sautèrent aussitôt sur lui et le maîtrisèrent.

— Ne le tuez pas, dit John. Il a commis un meurtre. Il doit être jugé et condamné en bonne et due forme...

— Tout cela n'est pas ma faute, gémit l'Allemand. Je n'ai fait qu'obéir...

John s'était penché sur Abu qui vomissait du sang et avait déjà les yeux vitreux.

— Qu'est-ce que vous faites là ? s'exclama une voix dans l'entrée.

C'était Madeleine Dawney. Fleming lui expliqua ce qui venait de se passer. Elle se pencha elle aussi sur Abu. Il était mort. Déjà Yusel était allé chercher une couverture pour recouvrir le cadavre de son cousin.

Ils remontèrent tous dans le bureau qu'avait occupé Janine, et Madeleine prit place dans le fauteuil directorial. Yusel surveillait Kaufmann.

— John, dit la vieille femme, nous n'en avons pas encore tout à fait fini avec cet individu. J'ai quelques questions à lui poser.

Elle se tourna vers l'Allemand.

— A qui rendiez-vous compte de votre activité à Vienne ?

— Au comité directorial.

— C'est à lui que vous avez signalé la mort de miss Gamboul ?

— Oui.

— Et qui a pris la direction ici ?

— C'est moi.

— Mais vous n'êtes pas un des directeurs.

— J'en remplis provisoirement les fonctions.

— Jusqu'à quand ?

Kaufmann ne répondit pas.

— Vous feriez mieux de parler, lui dit Neilson, si vous ne voulez pas que je vous torde le cou.

— Trois directeurs doivent arriver aujourd’hui par avion, de Vienne.

— Trois ? fit Madeleine Dawnay sur un ton de surprise.

— Ils auraient dû venir plus tôt. Miss Gamboul ne pouvait suffire à tout, mais elle voulait être seule, et elle avait beaucoup d’influence sur le président de l’« Intel ». On manquait de personnel ici. Les trois directeurs vont en amener...

— Vraiment ?

— Mais oui. Ainsi donc...

Il se tourna vers Fleming et Neilson avec un air de triomphe. Mais Madeleine lui coupa la parole.

— Ainsi donc, fit-elle, il va nous falloir vous placer tous sous bonne garde et vous surveiller. Rien ne sera plus facile maintenant. Et dès que l’avion sera là, et que nous nous serons occupés de ces messieurs, vous allez nous aider à expédier à Vienne, par télex, un message dans le code de l’« Intel ».

— Pour dire quoi ?

— Pour dire que ces messieurs sont bien arrivés, que tout va très bien et que vous n’avez pas besoin d’aide supplémentaire. Vous nous donnerez en outre les noms et le pedigree de votre président et des autres directeurs en Europe, ainsi que toutes les adresses et numéros de téléphone que vous trouverez dans vos bureaux.

Elle se tourna vers son collègue américain.

— Je vais vous remettre, professeur Neilson, un rapport que vous emporterez à Londres et une bonne provision d’antibactéries. Vous devriez être en Angleterre à la tombée de la nuit.

CHAPITRE XII

Le Premier ministre reçut le comité d'urgence dans son bureau privé, au 10, Downing Street. Il venait de passer deux jours au lit – en demandant que la chose fût tenue secrète. Il souffrait, en raison des conditions atmosphériques, d'asthme cardiaque, et sa respiration était difficile.

La nouvelle du miracle accompli par Madeleine Dawnay était parvenue au gouvernement, mais peu de gens la connaissaient. Le Premier ministre avait voulu se lever afin d'accueillir le ministre des Sciences, le secrétaire d'Etat, Osborne, et deux ou trois membres du comité.

— Où en sont les choses ? leur demanda-t-il.

— La situation est toujours effroyable, dit le ministre. La plupart des routes sont inondées.

Il se mit à tousser.

— Pas bon pour nous, ce temps, dit le Premier ministre. A notre âge, nous serons les premiers à succomber, ce qui, pour nous, réglera les

problèmes. Après quoi on verra le plus jeune gouvernement de l'histoire – celui des survivants !

Le ministre des Sciences eut un petit rire poli.

— Nous avons maintenant quelque espoir, dit-il. L'ennui est que l'aéroport est inondé. Si vous pouviez user de votre autorité pour qu'un terrain d'aviation militaire encore disponible fût alerté et se préparât à l'atterrissage d'un avion de transport en grande priorité, cela nous rendrait service. Il faudrait aussi prévoir deux hélicoptères pour faire la liaison avec Londres. Ils pourraient, avec quelques aménagements à réaliser d'urgence, se poser dans Hyde Park.

— Voilà qui m'indique que vous avez d'autres nouvelles. Mais vous ne les livrez qu'avec des effets de suspense...

— Nous avons eu en effet un message de l'Azaran, dit Osborne. Le professeur Neilson est en route. Et, là-bas, Madeleine Dawnay et Fleming ont réussi à évincer Kaufmann – cet individu qui semble avoir été mêlé aux fuites de documents à Thorness, et qui avait pris la direction de l'« Intel » dans le pays.

— Très bien, Osborne. Et l'antibactérie ?

— Neilson en apporte autant qu'il a pu en mettre dans l'avion. On pourra en distribuer à une centaine de centres où on en fera la culture...

— Par le canal de l'organisation internationale ?

— Oui. D'ailleurs, la volonté de coopération a été magnifique. Le Japon va vider tous ses réservoirs de pétrole pour y loger les bouillons de culture. La Russie a déjà transformé cinq grandes usines chimiques dans le même but. Partout, c'est la même chose...

— Très bien, fit le Premier ministre. Et espérons que cela sauvera la vie à quelques-uns d'entre nous. Quand Neilson sera arrivé, envoyez-le-moi. Et nous diffuserons la nouvelle. Elle apportera du réconfort aux populations.

*

* *

Toutefois, le Premier ministre ne se sentit justifié à lancer des paroles d'espoir que la nuit suivante. Mais, pendant vingt-quatre heures, une activité fébrile avait régné. Les milliers d'éprouvettes remplies d'antibactéries semblèrent bien insuffisantes quand il s'agit de les répartir. Une centaine d'entre elles furent distribuées aux centres britanniques. Puis,

des notices en toutes sortes de langues durent être rédigées. Le transport dans toutes les directions posa aussi de terribles problèmes, que les aviations civiles et militaires eurent à résoudre. Neilson supervisait toutes ces opérations.

La radio – que si peu de gens pouvaient entendre – diffusa d’abord, à la demande du Premier ministre, une déclaration du président de l’Azaran qui disait notamment :

— *Alors que pendant des siècles nous avons été considérés comme un peuple arriéré, ce sera aujourd’hui notre privilège et notre joie d’assurer le salut du reste du monde. Déjà, chez nous, on respire beaucoup mieux. J’espère que, bientôt, il en sera de même partout.*

Puis le Premier ministre fit son discours, qui devint historique.

— *Des bactéries de synthèse, dit-il, que nous avons reçues de l’Azaran, doivent nous permettre de faire cesser le fléau qui s’est abattu sur le monde. Avec l’aide des savants, entre les mains desquels se trouve notre destin, tous les gouvernements s’emploient à multiplier ces bactéries et à en remplir des réservoirs dont le contenu sera déversé dans les océans. Nous espérons nous aussi que l’air redeviendra bientôt respirable...*

Le Premier ministre, son discours à peine terminé, et alors qu’on commençait à le diffuser dans d’autres langues, fut pris d’une violente crise d’asthme. Mais dès qu’elle fut terminée, il exprima le désir d’aller voir par lui-même une des installations – dans les docks de Londres – où on venait de commencer la culture de l’antidote.

Ce fut pour lui une pénible épreuve, car le trajet fut difficile, un grand nombre de rues étant barrées par des décombres. Mais il put voir que tout fonctionnait comme prévu. Il put même voir, à la lueur d’un projecteur, de la rive de la Tamise – dans laquelle on avait déversé un récipient plein du liquide sauveur – que des bulles d’azote libéré commençaient à se former à la surface de l’eau.

Il se tourna vers le professeur Neilson qui l’avait accompagné et lui dit avec un sourire :

— J’espère que le remède n’est pas pire que le mal...

— Rassurez-vous, monsieur le Premier ministre. Les antibactéries ne survivent pas aux conditions qu’elles ont elles-mêmes créées. A cet égard, Madeleine Dawnay a fait des expériences décisives...

— Tout se passe, ajouta Osborne, comme pour les antibiotiques qui, après avoir détruit les germes nocifs, disparaissent eux-mêmes.

— Parfait, dit le Premier ministre en continuant à regarder éclore les bulles à la surface de l'eau. Et je crois que nous pouvons tous pousser un grand soupir de soulagement !

*

* *

Vingt-quatre heures après l'arrivée de Neilson à Londres, la situation en Azaran s'était déjà bien transformée. Une douzaine de nations y avaient envoyé par avion des savants et des techniciens pour aider Madeleine Dawnay. A la demande du président, et pour faire face à une menace éventuelle de l'« Intel », un détachement des forces des Nations Unies était attendu.

Mais, en fait, le puissant organisme qu'avait été l'« Intel » était en train de se désagréger. Les polices de diverses grandes puissances étaient allées enquêter à son quartier général et dans ses agences, et ce qu'elles y découvrirent précipita encore l'effondrement. Il n'y eut pas d'arrestations parmi les dirigeants, mais on enregistra deux suicides et des tas de démissions pour raison de santé.

En Azaran, la direction des centres de production de l'antibactérie et du ordinateur fut laissée à Madeleine Dawnay et à John Fleming, dont les noms, en un clin d'œil, étaient devenus fameux dans le monde entier. Mais cette atmosphère de flatterie dont on les entourait maintenant déplaisait souverainement à John. Il évitait les groupes enthousiastes qui se formaient autour de lui à la cantine, il n'allait pas aux réceptions qui commençaient à être organisées à Baleb.

Après avoir remis Kaufmann entre les mains de l'Interpol, il avait vécu une expérience pénible dont il ne pouvait pas chasser le souvenir de son esprit. Il était allé rendre une visite à Lemka et lui avait apporté les objets personnels de son mari. La jeune femme avait déjà été informée par un fonctionnaire de la présidence de la mort d'Abu. Il la trouva dans la cour de sa maison en ruine, auprès du berceau de son bébé.

— Je suis venu vous dire..., fit-il.

— Ne me dites pas que vous avez du chagrin, l'interrompit-elle. Et ne me dites pas que ce n'est pas votre faute.

— Je ne voulais pas mêler votre mari à cela, murmura-t-il.

— Vous nous y avez tous mêlés.

— J'aimais beaucoup Abu. Je venais voir ce que je pouvais faire pour vous...

— Vous avez assez fait, dit-elle en refoulant ses larmes. Vous avez sauvé le monde... du gâchis où vous l'aviez mis. Comment pouvez-vous être si arrogant ? Vous ne croyez pas en Dieu. Vous pensez que vous êtes plus fort que lui.

— J'ai essayé d'arrêter ce qui...

— Vous avez essayé, et nous souffrons. Cette fille – votre Andra – avait raison quand elle disait que vous nous condamnerez. Vous feriez mieux de l'écouter.

— Elle est mourante.

— Vous la tuez elle aussi ?

Elle le regarda avec plus de pitié que de haine. Il ne trouva rien à répondre. Il posa auprès du berceau le paquet qu'il avait apporté et il s'éloigna.

De retour chez lui, il prit les feuilles, concernant l'état d'Andra, qui étaient sorties du ordinateur, ainsi que ses propres calculs, et se mit à les examiner. Il avait mis de côté ces papiers quand Madeleine avait refusé de l'aider et n'y avait plus touché. Il n'était pas assez compétent en biochimie.

Il n'était pas retourné voir Andromède : affronter maintenant cette mourante était au-dessus de ses forces, et il avait perdu tout espoir que Madeleine trouvât le temps de s'occuper d'elle. La vieille femme était maintenant installée dans le bureau directorial, au centre d'un réseau de communications dont elle se servait abondamment pour donner des ordres ou correspondre avec des savants du monde entier.

Assis dans sa chambre devant une table, John contemplait d'un air sombre la masse de chiffres. Il ouvrit une bouteille de whisky et se mit au travail.

Il était près de minuit quand il se rendit d'un pas incertain au laboratoire. Les grands travaux expérimentaux se faisaient maintenant ailleurs, avec de nombreux assistants. Le vieux laboratoire était désert.

Malgré les méthodes scientifiques auxquelles il était rompu et qui lui permettaient de ne pas trop s'écarter de la droite ligne, il comprit qu'il ne possédait pas la pratique routinière des travaux de chimie. Pourtant, il s'obstina en pensant aux regards chargés de pitié que Lemka lui avait jetés. Il manipula des flacons, des éprouvettes, des appareils, et ne s'aperçut même pas, quand l'aube fut venue, qu'il faisait jour dehors.

Une voix l'interrompit :

— Qu'est-ce que c'est que tout ce gâchis dans mon laboratoire ? Que faites-vous ici, John ?

C'était Madeleine.

— Oh ! dit-il, j'essaie de réaliser la synthèse de cette chose, pour Andra. Sur certains points, je crois avoir un résultat. Mais, pour d'autres, je suis dans le brouillard...

— Eh bien, laissez-moi m'occuper de ça.

— Je croyais que vous n'aviez pas le temps...

Elle ignora sa remarque et se mit à examiner les calculs qu'il avait faits.

— Il doit en effet y avoir une solution biochimique, dit-elle.

— Il y en a certainement une, puisque le grand patron électronique l'affirme...

Elle le regarda dans les yeux.

— Pourquoi vouliez-vous faire cela, John ? Andra vous a toujours effrayé. Vous avez toujours voulu l'écarter de notre route.

— Maintenant je veux qu'elle vive. Je vous l'ai dit.

Elle eut un sourire pensif.

— Parce que vous êtes un savant et que vous voulez savoir ce qu'il y a réellement dans le message ? L'idée que Janine le savait, et vous pas, vous irritait. C'est bien cela ?

— Vous avez de drôles d'idées, dit-il en souriant aussi.

— Peut-être, fit-elle en mettant une blouse blanche. Allez prendre votre breakfast et revenez. J'aurai du travail pour vous.

*

* *

Ils travaillèrent tous deux dans un accord parfait sur le plan technique, évitant toute discussion d'ordre moral ou sentimental. Ils étaient comme deux ennemis obligés de vivre dans la même cellule et qui s'entraident. Ils ne parlaient de rien d'autre que des problèmes terriblement compliqués que posait leur travail. Et ils continuèrent ainsi pendant dix jours et dix nuits, dormant à peine, ne jetant qu'un regard distrait sur les bulletins annonçant que, partout dans le monde, les conditions atmosphériques redevenaient normales.

Madeleine ne dit pas à John qu'avant même qu'ils aient effectué les ultimes vérifications elle avait commencé à faire des piqûres à Andra. Fleming, de son côté, continuait à ne pas voir la malade. Il ne le ferait, pensait-il, que lorsqu'il pourrait lui apporter un réel espoir. Il ne demandait même pas de ses nouvelles.

Mais l'état d'Andromède s'améliorait lentement. Et quand le médecin vint lui faire des tests musculaires qui furent probants, Madeleine comprit que ce qui était quasi impossible s'était réalisé.

— Je vais bien, lui dit Andra, un matin. Vous m'avez sauvé la vie.

— Vous vous êtes sauvée vous-même. Grâce au ordinateur. Et à John.

— Que va-t-il faire maintenant, John ? Maintenant que je vais recommencer ?

— Je ne sais pas. Ses pensées sont contradictoires. Une partie de lui-même voudrait continuer. L'autre a peur. Nous sommes tous ainsi. Mais la peur ne doit pas nous arrêter...

— Vous pensez toujours que je représente une menace venue de l'espace ?

— Non, fit Madeleine. Non.

Andromède sourit.

— Je vous remercie. Pourrai-je bientôt voir John ?

— Vous êtes assez forte maintenant pour vous lever. Nous irons le voir ensemble dès que vous pourrez marcher.

*

* *

Un après-midi, au cours de la semaine suivante, Fleming retourna auprès du ordinateur. Comme il avait besoin de l'aide de quelqu'un qui ne fût pas nécessairement un spécialiste, il avait fait engager Yusel, qui avait d'ailleurs quelques connaissances en électronique. Le salaire était élevé, et il pourrait aider à vivre sa cousine Lemka.

Madeleine arriva peu après, et le jeune Arabe s'éloigna pour les laisser seuls.

— John, fit la vieille femme, Andra est ici.

— Où ça ?

— Dehors, devant l'entrée. Elle est guérie, John. Nous avons réussi.

Il la regarda avec étonnement.

— Et la première chose que vous faites, c'est de l'amener au ordinateur ! Comment pourrions-nous nous défendre, désormais ?

— Cela dépend de vous, John. Je ne peux plus vous aider. Mon travail ici est terminé. Je prends demain l'avion pour Londres.

— Vous ne pouvez pas faire cela ! s'exclama-t-il.

— Vous vouliez quelle vive...

— Mais vous ne pouvez pas me laisser ainsi. Avec elle, *ici*.

Il ne s'était jamais montré aussi pressant, aussi implorant. Elle lui dit avec une grande gentillesse :

— Voyons, John, vous n'êtes pas un enfant, mais un savant. Andra n'a jamais rien fait contre nous. C'est nous qui avons mis le monde sens dessus dessous, et c'est Andra qui l'a sauvé. Allez la voir. Je vous reverrai avant de partir.

L'instant d'après, Andromède s'avancait rapidement vers Fleming, en souriant comme une écolière. Elle était encore très mince et pâle, et ses yeux étaient immenses, ses pommettes un peu saillantes dans son visage aminci. Mais elle ne semblait plus malade, et en elles toutes les vibrations de la vie faisaient ressortir sa beauté.

— Je ne puis croire que c'est vous, dit-il.

— N'êtes-vous pas heureux de me voir ainsi ?

— Oh si ! je le suis.

— Avez-vous encore peur de moi ?

— J'en aurai peur aussi longtemps que vous serez une poupée mécanique.

Elle rougit et écarta ses cheveux de son visage.

— Et vous, que pensez-vous être ? Une création unique et divine ? Il y a des millions et des millions d'êtres comme vous. Ils... nous... Nous sommes tous des poupées et des pantins mécaniques tirés par des ficelles qui les font danser.

— Alors, dansons, dit-il en mettant ses mains dans ses poches et en restant immobile.

— John, dit-elle, je ferai tout ce que vous voudrez. Je ne sais qu'une chose avec certitude : nous ne pouvons pas suivre deux routes séparées.

Il sortit ses mains de ses poches.

— Alors, partons d'ici. Partons après avoir détruit cette machine, et définitivement, cette fois. Et nous chercherons quelque coin paisible, comme cette île où vit le vieux Preen.

— Très bien, dit-elle. Ce sera comme vous le voulez. Mais avez-vous réfléchi à tout cela ? Réellement réfléchi ? Pensez-vous qu'il nous sera permis de vivre en paix mieux que Preen lui-même ne le pouvait ? Le seul endroit sûr pour nous, c'est ici. Si nous acceptons le ordinateur et sa protection, il nous faut aussi accepter le plan...

— Le plan ! Quel maudit vocable ! Et qu'est-ce donc ce plan ?

— Il sera ce que vous voudrez. Il sera réalisé ici et dans le reste du monde.

— Je crains de ne pas avoir été taillé dans l'étoffe dont on fait les dictateurs.

— Il n'y a qu'une sorte acceptable de dictature : celle d'un homme qui n'a pas l'âme d'un dictateur. D'un homme qui sait, de science sûre...

— Qui sait quoi ?

— Je vais vous montrer ce que j'ai montré à miss Gamboul.

Elle le prit par le bras et l'emmena vers le panneau sensoriel. Elle s'assit sur le tabouret. Il resta auprès d'elle, troublé. Elle toucha les manettes. Le ordinateur ronronna. L'écran s'alluma. Comme sur un film dont on met au point les images, tout prit bientôt de la netteté. Ils virent un paysage.

— On dirait la lune, fit-il. Des montagnes mortes, des vallées pleines de poussière.

— Ce n'est pas la lune, murmura-t-elle. C'est la planète d'où le message est venu.

— Vous voulez dire qu'ils vont se montrer eux-mêmes ? L'éclairage est étrange.

— C'est parce que leur soleil est bleu.

Les images changèrent. Le champ de vision se déplaça rapidement. Puis ils virent une énorme plaine qui s'étendait jusqu'à la limite du ciel noir. Un silence terrible régnait. Tout était d'une rigidité qui semblait échapper au temps. Alors ils virent au premier plan des formes longues et monstrueuses qui se dressaient. Elles étaient éparses et comme placées au hasard sur le sol lisse dans lequel elles s'enfonçaient. Fleming eut un frisson.

— Oh ! mon Dieu ! Qu'est-ce ? murmura-t-il.

— Ce sont eux, dit Andra. Ceux qui ont envoyé le message.

— Mais ils sont sans vie... En tout cas, immobiles.

Andra ne quittait pas l'écran du regard.

— Oui, fit-elle, ils sont immobiles. Des cerveaux réellement vastes et puissants ne peuvent pas se permettre de bouger plus que ne le fait le

ordinateur. Ils n'en n'ont pas besoin.

— Leur surface semble solide. Comment peuvent-ils y voir ?

— Des yeux ne leur serviraient à rien. Ils voient par d'autres moyens. Ils ont des sens différents de ceux qui se sont développés chez les gens... comme nous.

Bientôt l'image s'effaça sur l'écran.

— Est-ce tout ? demanda John, qui semblait attendre encore autre chose.

Elle tourna son visage vers lui. Dans ses grands yeux, les pupilles étaient dilatées. Elle sourit.

— Oui, dit-elle. C'est tout. Ce sont eux. Ils ont voulu nous montrer leur planète. Ils croient que cela doit suffire, que cela constitue un avertissement. Peut-être ont-ils voulu nous faire savoir ce qui arrive avec le temps et comment on peut survivre. Comment notre espèce pourra survivre en faisant comme eux.

Fleming regarda l'écran maintenant obscur.

— Non ! dit-il. Pas ça.

— Est-ce pire que la vie dans la race humaine, qui se reproduit, et travaille et lutte, poussée uniquement par des instincts animaux ? Et qui, quand la terre est surpeuplée, démolit tout et recommence un nouveau cycle, ce qui l'empêche de développer réellement son intelligence... De la développer assez vite, en tout cas. En sorte que, quand la Terre cessera d'être habitable, la race humaine sera toujours composée de créatures qui se battent et qui meurent...

— A moins que nous ne changions...

— Oui. Et le grand cerveau qui nous a été envoyé de là-bas peut nous guider et nous aider à guider les autres. Aussi longtemps que nous conserverons l'autorité qu'il nous donne...

— Et que nous imposerons ce qu'il désire au reste du monde !

— Nous pouvons pour commencer ne montrer qu'un certain chemin à suivre. Des millions d'années s'écouleront avant que la Terre...

John était troublé, mais il dit :

— Nous n'avons pas le droit...

— Pas le droit d'user de notre connaissance de ce qui pourrait être un jour ? Très bien. Vous avez bien réfléchi à tout ? Vous voulez détruire le ordinateur ?

Il sembla hésiter longuement.

— Oui, fit-il d'une voix ferme. C'est ce que je veux.

Elle se leva, alla prendre dans un tiroir un petit rouleau de pellicule et le lui tendit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— C'est un rouleau dont l'action est négative. Si on le glisse dans le ordinateur, il écrira des zéros dans toutes les sections de sa mémoire, sans que le ordinateur lui-même puisse avoir la volonté de l'arrêter. Introduisez ce film dans la machine, pressez sur le bouton, et, bientôt, elle ne sera rien d'autre qu'une masse de métal, de verre et de matière plastique.

Ils se dirigèrent vers la console de programmation. Il la regarda placer le rouleau dans l'appareil et fermer celui-ci. Il était troublé. Il sentait sans se l'avouer qu'il éprouvait le besoin de réfléchir encore. Pourtant, il avança ses doigts vers le bouton rouge qui mettrait le mécanisme en marche. Andra lui saisit la main en souriant.

— Je préférerais que ce ne soit pas vous qui fassiez cela, dit-elle. Ni moi. Je vais laisser un mot. Un mot pour qui ?

— Pour Yusel, mon assistant.

— C'est cela, pour Yusel. Je vais lui laisser un mot lui disant de presser sur le bouton rouge dès qu'il arrivera demain matin à son travail. Et il le fera aussitôt, bien innocemment.

Elle griffonna quelques lignes, écrivit au-dessus, en gros caractères : « POUR YUSEL », puis plaça la feuille bien en évidence sur la console.

— Maintenant emmenez-moi, je vous en prie, murmura-t-elle, si c'est vraiment ce que vous voulez.

Elle s'était approchée de lui. Il la prit dans ses bras, puis doucement se pencha vers elle et lui mit un baiser sur la bouche. Quand il sentit ses lèvres chaudes et douces, il eut pleinement conscience de son humanité. Toutes les peurs et tous les tourments des mois passés s'évanouirent, et il ne perçut plus qu'une seule chose : il était avec la femme qu'il aimait.

Ensuite il la tint un moment au bout de ses bras et lui sourit. Quand elle lui rendit son sourire, tout sembla s'effacer autour d'eux. Le ordinateur ne fut plus qu'une ombre sans importance. Il prit les mains d'Andra et lui dit en riant :

— Maintenant, partons. Il y a un endroit que je voudrais vous montrer.

Elle le suivit. Dehors, il faisait nuit et frais. Le vent n'était rien d'autre que l'habituelle brise du désert. Le ciel était limpide et la pleine lune y trônait.

Ils prirent la voiture qui avait été naguère celle de Kaufmann. Andra se blottit contre lui. Ils roulèrent sur la route qui pour lui évoquait tant de souvenirs. Quand ils approchèrent des montagnes, il s'arrangea pour éviter de passer près du village de Lemka où les gens dormaient. Puis il arrêta l'auto au pied d'un grand rocher.

La main dans la main, ils grimpèrent par un sentier de chèvres, se dirigeant vers la masse blanche du temple en ruine. L'air était plus frais. Mais ils sentaient leur sang battre sainement dans leurs artères.

Ils s'arrêtèrent sur les vastes marches qui montaient vers le portique.

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici ? demanda-t-elle.

— Pour respirer.

Et il gonfla ses poumons, rejetant sa tête en arrière.

Ensemble, ils regardèrent la voûte du ciel, qui semblait plus sombre au bord des montagnes. L'étoile polaire brillait comme une lampe. Non loin d'elle, une autre étoile scintillait.

— C'est Bêta Cassiopée, dit Fleming en sachant quelle regardait au même endroit que lui. On lui donne aussi un nom plus amusant : la Dame à la Chaise. Pouvez-vous vous représenter cela ?

— Non, dit-elle en riant. Mais je sais maintenant pourquoi vous m'avez amenée ici. Cette lueur entre l'étoile polaire et la Dame à la Chaise.,.

— Oui, fit-il en la prenant par la taille d'un geste protecteur.

— Andromède, murmura-t-elle. Qui m'a donné son nom.

— L'endroit où sont ces créatures sans mouvements, sans yeux, qui ne sont que des intelligences. Cela n'a pas de sens. Pensez à la machine quelles nous ont fait construire à Thorness. Rappelez-vous ce qu'elle vous a fait, vos mains...

— Je me souviens. Mais si cette machine avait été très raisonnable, très sage, vous seriez-vous opposé à elle ?

— Non, Andra.

— Alors vous auriez été pris par son charme. Comme miss Gamboul.

— Je suppose.

— Alors de quoi avez-vous peur ? En la rendant brutale et sauvage, ceux qui ont lancé le message vous ont obligé à prendre le contrôle vous-même. C'est pourquoi nous avons modifié les circuits de décisions dans le modèle qui est ici. Et cela était également voulu et prévu.

— Et aussi la bactérie nocive ?

— Naturellement. Car ils voulaient avoir la certitude que le contrôle serait changé, que les décisions finales n'appartiendraient pas à la machine.

Fleming était presque convaincu.

— Mais pourquoi ce risque énorme ?

— Il y eut une erreur de calcul.

— Ces intelligences ne commettent jamais de fautes.

— Elles n'en ont commis qu'une, en ne prévoyant pas quelqu'un comme vous. Elles n'ont jamais pensé que le premier ordinateur serait détruit, mais seulement qu'il serait modifié, comme l'a été celui d'ici. Si vous n'aviez pas fait ce que vous avez fait cette nuit-là à Thorness, les bactéries nocives auraient pu être maîtrisées beaucoup plus vite.

— Vous n'en avez pas de preuve, dit-il sans grande conviction.

— Je le sais. Je sais que vous avez détruit le moyen de tout sauver. Et c'est bien ce qui serait arrivé si votre ami Bridger n'avait pas vendu les plans à l'« Intel ».

— Pauvre vieux Bridger ! On devrait l'inhumer à l'abbaye de Westminster. Et vous, ajouta-t-il en la prenant par les épaules, quel était votre dessein ? Vous établir ici dans une position de pouvoir absolu ?

— Non. Mon rôle était de trouver quelqu'un qui comprendrait comment se servir du ordinateur... Vous... Mais vous n'avez pas voulu... Pourtant... Pourtant vous espériez qu'une trouée allait s'ouvrir vers de nouvelles connaissances, de nouvelles sciences... Eh bien, John, il est encore maintenant en votre pouvoir de la faire, cette trouée...

— Et vous ?

— Moi, je suis entre vos mains.

— Qu'êtes-vous ?

— Je suis faite de chair et de sang, dit-elle joyeusement. Créée par les mixtures de Madeleine Dawnay.

Il lui prit le visage entre ses mains, la fit se tourner vers la pleine lune et la contempla longuement.

— De toutes les choses que je connais, dit-il, vous êtes celle qui ressemble le plus à un miracle.

Ils restèrent longtemps assis sur les marches du vieux temple, la main dans la main.

Quand ils redescendirent, il dit à Andra, sur un ton pensif :

— Je me rappelle cette nuit où le message a été capté pour la première fois. Je venais de faire une espèce de discours dans lequel je parlais en effet

d'une ère nouvelle, d'une nouvelle Renaissance. J'étais un peu ivre. Bridger n'était pas aussi chaud que moi sur ce sujet. Il me dit : « Quand toutes les barrières seront démolies, il te faudra tout de même trouver quelque chose à quoi t'accrocher. »

John serra Andromède contre lui et ajouta :

— Je ferais mieux maintenant de m'habituer à être accroché à vous.

Elle sourit, mais n'était pas encore tout à fait satisfaite.

— Et au message ? demanda-t-elle.

Ils étaient arrivés en terrain plat, et il pressa le pas, l'entraînant rapidement vers la voiture. La nuit était déjà très avancée, et il venait de jeter un coup d'œil sur sa montre.

— Où allons-nous maintenant ? fit-elle.

Il la regarda, se mit à rire, et s'écria :

— Sauver le ordinateur ! En faisant vite, nous arriverons bien avant Yusel. Et la nouvelle Renaissance commencera dans une heure !

Il fit monter Andromède dans la voiture. Puis, avant d'y monter lui-même, il regarda le ciel qui à l'est commençait vaguement à pâlir. Les étoiles bientôt allaient s'effacer. Entre Cassiopée et la Polaire, il distingua, dans l'immensité de l'espace, la traînée lumineuse de la grande galaxie d'Andromède.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AV. DE FONTAINEBLEAU,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1966

IMPRIME EN FRANCE

OceanofPDF.com